

**CULTURE E FEDE – CULTURES AND FAITH
CULTURES ET FOI – CULTURAS Y FE**

VOL. XII – N° 1 – 2004

SUMMARIUM

DOCUMENTA

JEAN-PAUL II – JOHN PAUL II – GIOVANNI PAOLO II – JUAN PABLO II	1
The Holy See's Intervention at the 21 st Session of the Conference of European Ministers of Education	4

CURIA ROMANA	6
-------------------------------	---

STUDIA

Cardinal Paul POUPARD, <i>Las raíces cristianas de Europa</i>	8
Cardinal Francis GEORGE, <i>The Laity and the Contemporary Cultural Milieu</i>	21
Mgr Robert SARAH, <i>L'urgence de l'inculturation</i>	31
Mons. Giuseppe LIBERTO, « <i>Musica santa</i> » per la liturgia	32

SYMPOSIA

<i>Cristo nel Cinema – Un canone cinematografico</i>	42
<i>L'Occidente, l'Islam e la Russia nel pensiero di Vladimir Solov'ev</i>	45

PLENARIA 2004	50
--------------------------------	----

CATHOLICÆ CULTURÆ SEDES	62
--	----

MISCELLANEA

Presentazione del libro <i>Fede e Cultura</i>	64
32° Conferencia General de la UNESCO	68
<i>Hildesheimer Romseminar</i>	71
Conseil de l'Europe : <i>Forum Interculturel</i> à Sarajevo	71
Semana de trabajo del Consejo Pontificio de la Cultura en Colombia	74

NOTITIAE	76
---------------------------	----

LIBRI	87
------------------------	----

SYNTHESIS	93
----------------------------	----

DOCUMENTA

JEAN-PAUL II

JOHN PAUL II

GIOVANNI PAOLO II

JUAN PABLO II

Le christianisme et l'Europe

La « nouvelle » Europe en train de se construire souhaite à juste titre devenir un « édifice » solide et harmonieux. Cela signifie qu'il faut trouver un juste équilibre entre le rôle de l'Union et celui des États-membres, ainsi qu'entre les défis inévitables que pose la mondialisation au continent et le respect de ses particularités historiques et culturelles, les identités nationales et religieuses de ses peuples, et les contributions spécifiques que peut apporter chacun des pays membres. [...]

Il est nécessaire que l'Europe reconnaisse et préserve son patrimoine le plus précieux, constitué par ces valeurs qui lui ont garanti, et continuent de le faire, une influence providentielle dans l'histoire de la civilisation. [...] Diverses racines culturelles ont servi à affermir ces valeurs, mais il est indéniable que le christianisme a été la force qui a permis de les promouvoir, de les concilier et de les consolider. C'est pourquoi il paraît logique que le futur Traité constitutionnel européen, qui vise à parvenir à « l'unité dans la diversité » (cf. *Préambule*, 5), devrait faire explicitement mention des racines chrétiennes du continent. Une société qui oublie son passé s'expose au risque de ne pas être capable d'affronter le présent et – pire encore – de devenir la victime de son avenir !

Aux participants de la Rencontre promue par la Fondation Robert Schuman pour la coopération des démocrates chrétiens d'Europe, 7-11-2003.

Musica liturgica e inculturazione

Canto e musica richiesti dalla riforma liturgica – è bene sottolinearlo – devono rispondere anche a legittime esigenze di adattamento e di

inculturazione. E' chiaro, tuttavia, che ogni innovazione in questa delicata materia deve rispettare peculiari criteri, quali la ricerca di espressioni musicali che rispondano al necessario coinvolgimento dell'intera assemblea nella celebrazione e che evitino, allo stesso tempo, qualsiasi cedimento alla leggerezza e alla superficialità. Sono altresì da evitare, in linea di massima, quelle forme di "inculturazione" di segno elitario, che introducono nella Liturgia composizioni antiche o contemporanee che sono forse di valore artistico, ma che indulgono ad un linguaggio ai più incomprensibile.

In questo senso san Pio X indicava – usando il termine *universalità* – un ulteriore requisito della musica destinata al culto: “pur concedendosi ad ogni nazione – egli annotava – di ammettere nelle composizioni chiesastiche quelle forme particolari che costituiscono in certo modo il carattere specifico della musica loro propria, queste però devono essere in tal maniera subordinate ai caratteri generali della musica sacra, che nessuno di altra nazione nell'udirle debba provarne impressione non buona” (San Pio X, Motu proprio *Tra le sollecitudini*, in «Pii X Pontificis Maximi Acta», vol. I, p. 78, n. 2). In altri termini, il sacro ambito della celebrazione liturgica non deve mai diventare laboratorio di sperimentazioni o di pratiche compositive ed esecutive introdotte senza un'attenta verifica.

Chirografo in occasione del centenario del Motu Proprio “Tra le sollecitudini” sul rinnovamento della musica sacra, emanato da Papa San Pio X (22 novembre 1903), 3-12-2003.

Los medios en la familia: un riesgo y una riqueza

Los que elaboran las políticas en los medios de comunicación y en el sector público deben favorecer también una distribución equitativa de los recursos de los medios de comunicación tanto a nivel nacional como internacional, **respetando la integridad de las culturas tradicionales**. Los medios de comunicación no deben dar la impresión de que tienen un programa hostil a los sanos valores familiares de las culturas tradicionales, o de que buscan sustituir esos valores, como parte de un proceso de globalización, con los valores secularizados de la sociedad consumista.

Mensaje para la 38ª Jornada Mundial de las Comunicaciones Sociales, 24-1-2004.

Le fait religieux

Les communautés de croyants sont présentes dans toutes les sociétés, expression de la dimension religieuse de la personne humaine. Les croyants attendent donc légitimement de pouvoir participer au dialogue public. Malheureusement, on doit observer qu'il n'en est pas toujours ainsi. Nous sommes témoins, ces derniers temps, dans certains pays d'Europe, d'une attitude qui pourrait mettre en péril le respect effectif de la liberté de religion. Si tout le monde s'accorde à respecter le sentiment religieux des individus, on ne peut pas en dire autant du « fait religieux », c'est-à-dire de la dimension sociale des religions, oubliant en cela les engagements pris dans le cadre de ce qui s'appelait alors la « Conférence sur la Coopération et la Sécurité en Europe ». On invoque souvent le principe de la laïcité, en soi légitime, s'il est compris comme la distinction entre la communauté politique et les religions (cf. *Gaudium et spes*, n. 76). Mais distinction ne veut pas dire ignorance ! La laïcité n'est pas le laïcisme ! Elle n'est autre que le respect de toutes les croyances de la part de l'État, qui assure le libre exercice des activités culturelles, spirituelles, culturelles et caritatives des communautés de croyants. Dans une société pluraliste, la laïcité est un lieu de communication entre les diverses traditions spirituelles et la nation. Les relations Église-État peuvent et doivent donner lieu, au contraire, à un dialogue respectueux, porteur d'expériences et de valeurs fécondes pour l'avenir d'une nation. **Un sain dialogue entre l'État et les Églises** – qui ne sont pas des concurrents mais des partenaires – peut sans aucun doute favoriser le développement intégral de la personne humaine et l'harmonie de la société.

La difficulté à accepter le fait religieux dans l'espace public s'est vérifiée de manière emblématique à l'occasion du **récent débat sur les racines chrétiennes de l'Europe**. Certains ont relu l'histoire à travers le prisme d'idéologies réductrices, oubliant ce que le christianisme a apporté à la culture et aux institutions du continent : la dignité de la personne humaine, la liberté, le sens de l'universel, l'école et l'Université, les œuvres de solidarité. Sans sous-estimer les autres traditions religieuses, il reste que l'Europe s'est affirmée en même temps qu'elle était évangélisée. Et l'on doit en toute justice se souvenir qu'il y a peu de temps encore, les chrétiens, en promouvant la liberté et les droits de l'homme, ont contribué à la transformation pacifique de régimes autoritaires, ainsi qu'à la restauration de la démocratie en Europe centrale et orientale.

Audience au Corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège, 12-1-2004.

THE HOLY SEE'S INTERVENTION AT THE 21ST SESSION OF THE CONFERENCE OF EUROPEAN MINISTERS OF EDUCATION

The theme of the present Session of the Conference of Ministers of Education – “*Intercultural Education: managing diversity, strengthening democracy*” – has never been more relevant. The beginning of this new millennium is characterised by the colossal occurrence of human mobility and emigration, which makes our European societies, too, ever more multiethnic and multicultural. Europe is asked to make a huge effort to welcome and integrate these people, in a way that will reinforce and safeguard social cohesion, and involve all of civil society, including families and religious communities. There are many current experiences of successful co-operation in this area, and there are present-day efforts to foster inter-cultural and inter-religious dialogue that allow us to anticipate a vision of unity in diversity. This gives us great hope for the future.

Culture is, without doubt, man's highest expression; it is a specific way of his being and existing. Each culture is an attempt to reflect on the mystery of the world and, in particular, on the mystery of man; it is a way of expressing the transcendent dimension of life. The acceptance of one's own culture, as a structural element of one's own personality, is an element of universal experience. Without this foundation, a serene and balanced development of the human person would be difficult. Therefore, it is important to know how to appreciate the values of one's own culture; but it is also necessary to avoid transforming one's sense of cultural belonging into a barricade against others. A necessary antidote to this danger is the serene knowledge of other cultures, which is not conditioned by negative prejudices. It can also be said that when subjected to careful and rigorous analysis, the various cultures often show that, beneath their more external variations, they have common elements of meaning. Therefore, cultural diversities must be understood from the basic viewpoint of the unity of the human race, in the light of which we can grasp the deep meaning of those same cultural diversities.

In the area of culture, education has a responsibility to teach an awareness of one's own roots, and to furnish points of reference that allow the individual to place him or herself in the world. At the same time, education must teach respect for other cultures, and encourage people to discover the richness of the history and values of others. In this perspective, education and the school are called to provide young people with those elements that are indispensable for developing an inter-cultural vision. This means following a formative and

educational itinerary that leads from simple tolerance, through acceptance of our multicultural reality, to the search for reciprocal understanding. The intercultural perspective brings with it a real paradigmatic shift on the pedagogical level, passing from more or less successful models of integration and respect for diversity, to the search for a living in a harmony of differences. That means learning to live as one and, above all, to construct a common destiny. Our endpoint is to arrive at attitudes of co-operation, harmonious living and kindness, and to create a path of civilisation that people can walk together. Needless to say, this is not a simple easily attainable ideal. It demands, on the one hand, a search for ethical foundations that characterise cultural experience, and, on the other hand, an avoidance of losing one's own identity and taking on generic ideals, which could lead to fragmentation and become factors of instability. Here, dialogue takes on a fundamental role. As the Pope has reminded us, "dialogue between cultures [...] emerges as an intrinsic demand of human nature itself, as well as of culture. It is dialogue which protects the distinctiveness of cultures as historical and creative expressions of the underlying unity of the human family, and which sustains understanding and communion between them. The notion of communion [...] never implies a dull uniformity or enforced homogenization or assimilation; rather, it expresses the convergence of a multiform variety, and is therefore a sign of richness and a promise of growth" (JOHN PAUL II, *Dialogue Between Cultures for a Civilization of Love and Peace: Message for the Celebration of the World Day of Peace*, 1 January 2001, n. 10).

Man is at the centre of every culture; and it is human beings who, in their dealings with each other in a way that is open to dialogue, construct a vital synthesis of the various cultures. Here we see ever more clearly the importance of the role of education, which has among its most important objectives that of making man ever more human: man who can *be* more, not just *have* more. To achieve this aim, man must learn not only to live with others, but also to live for others.

We can easily see that inter-cultural education is something in which many people are involved and which takes place in various educational situations. Among the latter, the school maintains a central place, since it offers such a number of educational services that other locations find difficult to match. These manifold educational services, which are regulated by the principle of subsidiarity, give life to various synergies among the family (which is primarily responsible for education); teachers and educators; young people themselves; Non-Governmental Organisations; Churches and religious Communities; and various persons who, on different levels, contribute to the formative process. The Holy See expresses here its

satisfaction in seeing, in the preparatory documentation of the Conference, references to the family and its educational role.

The promotion of inter-cultural education requires educational policies that are both courageous yet respectful, which promote an atmosphere of dialogue and calm, and which do not forget the central objective of education – the comprehensive development of the human personality, in all its dimensions including the religious dimension, both on the level of knowledge and that of values.

S.E. Mons. Giuseppe PITTAU, S.I., Secretary of the Congregation for the Catholic Education, Chief of the Delegation of the Holy See, 12-11-2003.

* * *

NOMINE PONTIFICIE

Il 30 dicembre 2003 il Santo Padre ha nominato **Membri** del Pontificio Consiglio della Cultura *ad quinquennium* gli Eminentissimi Signori Cardinali: Frédéric ETSOU-NZABI-BAMUNGWABI, Arcivescovo di Kinshasa (Repubblica Democratica del Congo), Dionigi TETTAMANZI, Arcivescovo di Milano (Italia), Polycarp PENGU, Arcivescovo di Dar-es-Salaam (Tanzania), Francis Eugene GEORGE, Arcivescovo di Chicago (Stati Uniti d'America), Francisco Javier ERRÁZURIZ OSSA, Arcivescovo di Santiago de Chile (Cile), Lubomyr HUSAR, Arcivescovo Maggiore di Lviv degli Ucraini (Ucraina); e gli Eccellentissimi Monsignori: Michael Louis FITZGERALD, Arcivescovo titolare di Nepte, Presidente del Pontificio Consiglio per il Dialogo Inter-Religioso, Mark Benedict COLERIDGE, Vescovo titolare di Teveste, Ausiliare di Melbourne (Australia) e Fabio DUQUE JARAMILLO, Vescovo di Armenia (Colombia).

Il 30 dicembre 2003 il Santo Padre ha confermato **Membri** del Pontificio Consiglio della Cultura *in aliud quinquennium* gli Eminentissimi Signori Cardinali: Józef GLEMP, Franzis ARINZE, Antonio María ROUCO VARELA; e gli Eccellentissimi Monsignori: Rosendo HUESCA PACHECO, Raphael S. NDINGI MWANA'A NZEKI, Józef Mirosław ŻYCIŃSKI, Joseph DORÉ, Anselme Titianma SANON, William Benedict FRIEND, Donal Brendan MURRAY e Adrianus Herman VAN LUYN.

Il 30 dicembre 2003 il Santo Padre ha nominato **Consultori** del Pontificio Consiglio della Cultura *ad quinquennium* il Rev. Mons. Peter D. FLEETWOOD, Segretario Generale aggiunto del Consiglio delle Conferenze

Episcopali d'Europa; il Prof. Pedro MORANDÉ, della Pontificia Università Cattolica di Santiago de Cile (Cile), il Prof. Nurukeyor Claude SOMDA, Ouagadougou (Burkina Faso), il Dott. Alfredo Augusto GARCÍA QUESADA (Perù), il Sig. Léon ZECHES, Direttore del quotidiano cattolico *Luxemburger Wort* (Lussemburgo), la Sig.na Manuelita NUÑEZ, Incaricata della Cultura presso la Conferenza Episcopale di Panama (Panama), la Sig.ra María Eugenia DÍAZ DE PFENNICH, Presidente internazionale della *Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques – UMOFC* (Messico), la Sig.ra Agnès ADJAHO AVOGNON, Cotonou (Benin) e la Sig.na Annie LAM SHUN-WAI, Presidente dell'Associazione della Stampa Cattolica dell'Asia Orientale (Hong Kong).

Il 30 dicembre 2003 il Santo Padre ha confermato **Consultori** del Pontificio Consiglio della Cultura *in aliud quinquennium* S.E.R. Mons. Theotonius GOMES; i Reverendi Mons. Carlos Manuel de CÉSPEDES GARCÍA-MENOCAL, Mons. Bruno FORTE e Mons. Werner FREISTETTER; il Rev. Pierre GAUDETTE, il Rev. Jean MBARGA, il Rev. P. John Mansford PRIOR, SVD, il Rev. P. Ivan Marko RUPNIK, SJ; gli Illustrissimi Prof. Gaspare MURA, Prof. Yoshio OYANAGI e il Sig. Krzysztof ZANUSSI.

Il 27 gennaio 2004 il Santo Padre ha confermato **Consulatore** del Pontificio Consiglio della Cultura *in aliud quinquennium* il Rev. George PALACKAPILLY, SDB.

* * *

PONTIFICIO CONSIGLIO DELLA CULTURA

Fede e Cultura.
Antologia di testi del Magistero Pontificio
da Leone XIII a Giovanni Paolo II

(publié en italien / published in Italian
pubblicato in italiano / publicado en italiano)

Libreria Editrice Vaticana 2003, ISBN 88-209-7501-7, pp. 1574.

Prix / Price / Prezzo / Precio:

65 € / 85 USD + frais d'envoi / postage costs / spese postali / gastos de envío

Commande / Orders to / Ordini / Pedidos:

Pontificium Consilium de Cultura, 00120 – CITTA' DEL VATICANO

STUDIA

LAS RAÍCES CRISTIANAS DE EUROPA

Simposio en el XL aniversario de *Pacem in Terris*
Fundación Pablo VI, Madrid, 20 de noviembre de 2003

Paul Card. POUPARD

Presidente del Consejo Pontificio de la Cultura

Eminencias,
Excelencias,
Distinguidas autoridades,
Señoras y Señores

Es un honor y un placer para mí estar esta tarde con ustedes inaugurando el Simposio que la Conferencia Episcopal Española ha organizado con motivo del XL aniversario de la Encíclica *Pacem in Terris*. Agradezco de veras al Presidente de la Conferencia Episcopal Española, Cardenal Antonio María Rouco Varela, la invitación que me dirigió a abrir este congreso para hablar de la paz, los derechos humanos y la identidad europea, cuestiones a las que como Presidente del Consejo Pontificio de la Cultura he tenido ocasión de dedicar mi atención de modo especial en estos últimos años. Es para mí también un placer comenzar recordando una Encíclica, cuya redacción y publicación pude seguir de cerca, como joven sacerdote recién llegado a la Secretaría de Estado de su Santidad Juan XXIII. Permítanme, pues, desde la distancia de los años, una evocación personal del Papa bueno. Conservo aún indeleblemente impresa en mi memoria su figura bondadosa y paternal, que me saludaba siempre con afecto diciéndome «*figlio bello!*». Como homenaje póstumo y testimonio de gratitud quise dedicarle la última del ciclo de Conferencias de Notre Dame de París este año¹; con este mismo espíritu ofrezco estas palabras de hoy.

1 «Le bon Pape Jean XXIII, homme d'unité et de paix», Paul Card. POUPARD, *La sainteté au défi de l'histoire. Portrait de six témoins pour le III^e millénaire*, Presses de la Renaissance, Paris 2003, p. 207-244.

1. Evocación personal

Como es sabido, la historia de la Encíclica está estrechamente ligada a la crisis de los misiles en Cuba, cuando la humanidad parecía fatalmente abocada al desastre nuclear. En aquel otoño caliente, mientras la tensión aumentaba de día en día, atrapando en su vórtice a las dos superpotencias en una espiral sin posibilidad de salida, alguien hizo saber que una intervención moderada del Papa sería bien recibida por las dos partes y permitiría una salida honrosa al conflicto². Juan XXIII dirigió entonces un mensaje a todos los gobernantes y hombres de buena voluntad, que recuerdo bien porque estaba redactado en francés. En su mensaje el Papa decía que la grandeza del hombre de Estado se demuestra cuando, rechazando la tentación del orgullo y de la fuerza, con un gesto de conciencia ahorra la vida de sus conciudadanos y les asegura un futuro de paz. El mensaje fue acogido por todos, por Khrushchev y por Kennedy, porque venía de un hombre de corazón sincero y alma transparente, el Papa bueno, como la gente sencilla lo llamaba entonces y no ha dejado de hacerlo hasta ahora. Me gusta pensar que fueron las oraciones incesantes de millones de almas sencillas como la del Papa, a quienes él había invitado a pedir por la paz, las que lograron conjurar aquel peligro que incumbía sobre la humanidad. La paz, en aquellos días, tenía el sabor del amor.

La multitud de mensajes de reconocimiento que llegaron al Vaticano de todo el mundo hizo madurar en Juan XXIII la idea de desarrollar este mensaje sobre la paz. Fue así como apareció *Pacem in Terris*, verdadero testamento espiritual de un Papa que pocas semanas después nos abandonaría. La Encíclica resonó en todo el mundo como un eco remoto y poderoso del anuncio angélico la noche de Navidad. Era la primera vez que el Papa se dirigía en una Encíclica, no sólo a los venerables patriarcas, arzobispos y obispos de la Iglesia católica, sino a todos los hombres de buena voluntad, como queriendo subrayar aún el vínculo con aquel pregón. El Papa bueno –terciario franciscano– afrontó con franciscana sencillez el tema de la paz, apoyada sobre cuatro pilares, la verdad, la justicia, el amor y la libertad, sin los cuales, la paz no será más que una quimera: «Pero la paz será palabra vacía mientras no se funde sobre el orden cuyas líneas fundamentales, movidos por una gran esperanza, hemos como esbozado en esta nuestra encíclica: un orden basado en la verdad, establecido de acuerdo con las

² He recogido estos recuerdos en un libro entrevista con Marie-Joëlle Guillaume, P. POUPARD, *Au Coeur du Vatican. De Jean XXIII à Jean Paul II*, Perrin-Mame, Paris 2003, p. 104ss.

normas de la justicia, sustentado y henchido por la caridad y, finalmente, realizado bajo los auspicios de la libertad» (167)³. Hablaba de los derechos humanos y de los deberes de todos los hombres, como premisas para la paz.⁴ E invitaba a los cristianos a ser «como centellas de luz, viveros de amor y levadura para toda la masa. Efecto que será tanto mayor cuanto más estrecha sea la unión de cada alma con Dios» (164).

Juan XXIII legó a la humanidad un proyecto histórico a la medida del mundo: construir la paz. Anunciando el Evangelio de la Paz, el Papa quería proponer una *cultura de la paz*. No se trataba simplemente de esfuerzos de mediación entre bloques antagónicos para lograr una paz efímera con sabor a tregua. Si la paz nace de los corazones, hay que comenzar a construirla desde dentro. Y ello sólo se logra con una *cultura de la paz*.

Cuatro años después de la *Pacem in Terris*, su sucesor Pablo VI se dirigió de nuevo a todos los hombres de buena voluntad con la encíclica *Populorum Progressio*, que trazaba un programa concreto de acción para realizar en el mundo la paz. Inesperadamente, pues era para mí la primera vez, Pablo VI me pidió que presentara a la prensa la Encíclica, que llevaba fecha del 26 de marzo de 1967, solemnidad de Pascua.

Pablo VI, retomando con fuerza los grandes temas de *Gaudium et Spes*, invitaba a realizar una justicia de dimensiones mundiales, como garantía para una paz global. En un dinamismo de pacificación progresiva, Paolo VI veía surgir el desarrollo de todos en beneficio de todos, mientras se afianzaba lo que llamaba, citando a Jacques Maritain, un «humanismo pleno», fruto de un desarrollo conjunta e indisolublemente íntegro y solidario: «todo el hombre y todos los hombres». En este vasto cuadro, la Iglesia se ponía al servicio de la humanidad. En *Populorum Progressio*, Pablo VI escribe que «el desarrollo es el nuevo nombre de la paz». Este ambicioso programa diseñado por el Papa encuentra su inspiración y su motivación en la fuerza del amor fraterno, cuyo hontanar, la fonte que mana y corre, tiene su manida en la Trinidad misma. Para conseguir el desarrollo de los pueblos, no bastan sólo los técnicos; «aún exige más hombres de pensamiento, capaces de profunda reflexión, que se consagren a buscar el nuevo humanismo que permita al hombre hallarse a sí mismo, asumiendo los valores espirituales superiores

³ JUAN XXIII, Carta *Encíclica Pacem in Terris*. Cito la edición hecha por el Consejo Pontificio “Justicia y Paz” en 2003, con motivo del 40º aniversario de la misma. Texto latino original en *AAS* 55 (1963) 257-304. El texto español en *El Magisterio Pontificio Contemporáneo II*, BAC, Madrid 1992, p. 737-772.

⁴ Cfr. A. ROUCO VARELA, *Los fundamentos de los derechos humanos: una cuestión urgente*, Real Academia de Ciencias Morales y Políticas, Madrid 2001.

del amor, de la amistad, de la oración y de la contemplación» (n. 20). Y llamando a todos los hombres de buena voluntad a convertirse en constructores de un mundo nuevo, dirigía una invitación particular a los educadores.

Algunos meses más tarde, el 8 de diciembre de 1967, acompañando al Cardenal Roy, tuve que comparecer de nuevo ante la prensa internacional para presentar el Mensaje de Pablo VI con el que instituía la «Jornada Mundial de la Paz», cuya celebración se fijó para el 1 de enero de cada año. «Invitamos –decía el mensaje del Papa– a hombres y Naciones a levantar, al amanecer del año nuevo, esta bandera que debe guiar la nave de la civilización, a través de las inevitables tempestades de la historia, al puerto de sus más altas metas»⁵.

La convicción que inspiró esta importante iniciativa es que la paz no es posible sin un espíritu nuevo, una mentalidad nueva, una pedagogía nueva para educar al respeto recíproco y a la fraternidad entre los hombres y los pueblos. El Papa Montini recordaba que no hay ni habrá paz verdadera y perenne entre los pueblos sin fundamentos sólidos, es decir, la sinceridad, la justicia y el amor en las relaciones entre los Estados y entre las personas. La paz, concluía, no es el pacifismo ingenuo, sino la afirmación de los más altos valores de la civilización: la verdad, la justicia, la libertad y el amor.

Juan Pablo II ha continuado con empeño creciente el surco trazado por sus predecesores. Nadie puede dudar de su compromiso por la paz en el mundo, movilizándolo a la Iglesia en estos momentos difíciles para la humanidad. A la «guerra preventiva», denunciada por el Papa, él ha opuesto la «ofensiva de paz». No hay paz sin justicia; y no puede haber justicia sin perdón recíproco. Los trágicos acontecimientos de estos días en Oriente Medio, son como la triste crónica de una muerte trágicamente anunciada. Saber que los funestos presagios con que el Papa advertía a la humanidad antes de la guerra se está cumpliendo puntualmente, no aporta consuelo alguno.

2. El mundo de hoy

Han pasado cuarenta años desde la *Pacem in Terris*. El joven colaborador de Juan XXIII ya no lo es tanto, aunque siga siendo colaborador de otro Papa; quienes vivimos aquellos momentos, apenas nos reconocemos en las fotografías de entonces. Pero es sobre todo el mundo el que en este

⁵ PABLO VI, *Mensaje de Su Santidad para la Jornada Mundial de la Paz*, 1 de enero de 1968.

arco de tiempo ha cambiado drásticamente. Ironías de la historia, sólo una cosa parece no haber mudado desde entonces, y es la amenaza permanente para la paz.

Del mundo bipolar y la guerra fría hemos pasado a un nuevo tipo de confrontación multipolar, con multitud de conflictos en curso en el mundo. El proceso de difusión de una nueva cultura global, que entonces apuntaba tímidamente, hoy es una realidad en un mundo globalizado, que conecta en tiempo real los mercados financieros del mundo y extiende por todo el planeta un modelo cultural que con su fuerza barre costumbres, ritos y puntos de referencia. Al mismo tiempo que se difunde un modelo cultural globalizado, surgen como reacción poderosos movimientos de exaltación particularista, nacionalismos radicales disgregantes. El movimiento migratorio en curso, del Sur hacia el Norte, adquiere proporciones bíblicas, comparables a las grandes migraciones de la caída del imperio romano y constituye un imponente desafío a comienzos del Tercer Milenio. Precisamente ayer, en Roma, me tocó intervenir ante el V Congreso Mundial de la Pastoral de los Emigrantes y Refugiados con una conferencia titulada: «Partir desde Cristo, con la visión de la Iglesia, para una sociedad multicultural e intercultural».

Tras la muerte de las ideologías, la identidad cultural se convierte en el nuevo elemento capaz de dar cohesión a grupos humanos, mas también en un factor potencial de desestabilización. De ahí el nuevo paradigma que podemos denominar, con el título de una de las obras más citadas –y menos leídas– de estos últimos años, *The clash of civilisations*. Desde la caída del muro, hemos asistido, sucesivamente, a la primera guerra del Golfo; a los sangrientos conflictos étnico-culturales en la antigua Yugoslavia, –Croacia, Bosnia, Kosovo– escenario de matanzas y genocidios que son la vergüenza de Europa; los atentados del 11 de septiembre; la guerra en Afganistán y la segunda guerra del Golfo. De ahí la importancia que está adquiriendo como nunca antes el diálogo intercultural y el diálogo entre civilizaciones, que fue el tema propuesto por las Naciones Unidas para el Año 2001, al que el Consejo Pontificio de la Cultura no ha dejado de prestar atención.

3. Las raíces cristianas de Europa

La búsqueda de la identidad cultural construida armónicamente, se convierte, pues, en una prioridad para la paz. A los cuatro pilares que Juan XXIII señalaba como fundamentos para la paz, podríamos añadir la cultura entendida como alma de un pueblo.

En este contexto, la tan debatida cuestión de las raíces cristianas de Europa, se torna un elemento fundamental, no sólo para la búsqueda de su propia identidad, sino como contribución a la paz en el mundo, una paz entre hombres y mujeres que pertenecen a culturas y civilizaciones diversas, en las que la religión ocupa un puesto central. Por explícito encargo del Santo Padre, el Consejo Pontificio de la Cultura convocó dos simposios presinodales para tratar precisamente de este tema. En el primero, convocado en 1991, pedí a cuatro grandes intelectuales europeos una reflexión acerca de los cuatro grandes pilares sobre los que se apoyan la fe y la cultura en Europa: Nikolaus Lobkowitz, «Europa es una herencia»; Julián Marías, «Europa es una memoria»; Radim Palouš, «Europa es una conciencia» y Jacek Wozniatowski, «Europa es un proyecto»⁶. El segundo, diez años después del cambio en Europa, en 1999, buscando en Cristo la fuente de una nueva cultura para Europa⁷. Yo mismo, como Presidente del Consejo Pontificio de la Cultura, he tenido ocasión de ocuparme frecuentemente de este tema, pues, parafraseando al gran filósofo español Miguel de Unamuno, «me duele Europa»⁸.

Permítanme, ahora, antes de seguir adelante, llamar su atención acerca de dos hechos recientes, que significativamente tienen por escenario la escuela, y que ilustran la naturaleza cultural del conflicto que vivimos. El primero tuvo lugar en Francia el pasado mes de septiembre. Dos jóvenes musulmanas, desafiando a las autoridades de la escuela, prefieren aceptar la expulsión antes que renunciar a llevar el velo en la escuela. El asunto provoca reacciones encendidas en la opinión pública, dividida entre el respeto a la libertad personal y la salvaguardia del modelo laico impuesto en la escuela.

El segundo caso, más reciente, tuvo lugar en Italia, en un pueblecito de la provincia de L'Aquila. Un juez, a petición del padre de dos niñas musulmanas, ordenó que se retirara el crucifijo que presidía el Aula donde

⁶ *Cristianismo y Cultura en Europa: Memoria, Conciencia, Proyecto*, Rialp, Madrid 1992.

⁷ *Cristo, fonte di una nuova cultura per l'Europa alle soglie del III Millennio*, Il Nuovo Areopago, Forlì 1999. Trad. esp., Ediciones Encuentro-Universidad Católica San Antonio, Madrid-Murcia, 2000.

⁸ Véase, entre otros, P. POUPARD, *El horizonte de la libertad*, Ciudad Nueva-Fundación San Justino, Madrid 1994; ID. *L'identità culturale dell'Europa*, Piemme, Casale di Monferrato 1994. PONTIFICIUM CONSILIUM DE CULTURA, *L'Europe. Vers l'union politique et économique dans la pluralité des cultures*. Bucarest, 15-16 mai 2001, Ciudad del Vaticano 2001.

estudian, porque supuestamente violaba la aconfesionalidad del Estado. La reacción de la opinión pública tampoco se hizo esperar en este caso. La población y la mayoría de los partidos políticos, de izquierdas y de derechas, condenaron la medida del juez, y hasta el mismo funcionario judicial encargado de ejecutar la sentencia se negó a cumplirla alegando objeción de conciencia.

Más allá de las diversidades obvias, los dos casos tienen algo en común. En ambos casos, la justificación, tanto para llevar el velo como para no retirar el crucifijo, fue que se trataba de un *elemento cultural*, y no sólo religioso. Las chicas protestaban porque se les prohibía llevar una prenda que pertenece a su cultura y que no ataca la laicidad de la escuela en Francia; los vecinos del pueblecito italiano defendían la permanencia del crucifijo en la escuela aduciendo que se trataba de un signo de *identidad cultural* profundamente enraizado en la cultura italiana. Ambos casos han provocado reacciones viscerales, que impiden un debate sereno. Son síntomas de un período de grandes transformaciones en Europa, precisamente cuando la Unión Europea está tratando de darse una Constitución como salvaguardia y tutela de los principios fundamentales por los que ha de regirse, en la que su identidad cultural ha de quedar suficientemente reflejada.

Esta es la razón de la tenaz defensa de las raíces cristianas de Europa que ha llevado a cabo infatigablemente el Santo Padre a lo largo del último año, reclamando un lugar para éstas en la futura constitución europea. En medio de tantas cosas como se han dicho, resulta difícil añadir algo nuevo. Creo, sin embargo, que será útil distinguir dos planos: uno, el plano estrictamente histórico de los hechos, que es independiente de su reconocimiento por parte de la Convención; otro, el nivel político-jurídico, que se refiere a la inclusión de este hecho en la futura Constitución europea. Comencemos, pues, con la historia.

4. Herencia del pasado, construcción de futuro

Hablando de las raíces cristianas de Europa, es inevitable citar en este momento el llamamiento europeísta lanzado por Juan Pablo II en Santiago de Compostela el año 1982, con ocasión de su primera visita a España, que por una significativa coincidencia tuvo lugar el 9 de noviembre de 1982, la misma fecha en que conmemoramos la caída del muro de Berlín. Muchos de ustedes se hallaban presentes, comenzando por el que entonces era arzobispo compostelano y hoy presidente de la Conferencia Episcopal. También yo estaba allí como Presidente del recién creado Consejo Pontificio para la Cultura. Todos pudimos escuchar el grito de amor de un Papa venido de

Oriente hasta el *finis terrae* de Europa, en el que resuena la conciencia de la misión de la Iglesia en Europa:

Por eso Yo, Juan Pablo, hijo de la nación polaca, que se ha considerado siempre europea,...; Yo, sucesor de Pedro en la Sede de Roma, una Sede que Cristo quiso colocar en Europa y que ama por su esfuerzo en la difusión del cristianismo. Yo, obispo de Roma y pastor de la Iglesia universal, te lanzo, vieja Europa, un grito lleno de amor: *vuelve a encontrarte. Sé tu misma*. Descubre tus orígenes. Aviva tus raíces. Revive aquellos valores auténticos que hicieron gloriosa tu historia y benéfica tu presencia en los demás continentes⁹.

Europa, –decía Ortega–, es el único continente que es además un contenido. Europa no es sólo una realidad geográfica, cuyos límites, por lo demás, no son fácilmente delimitables hacia oriente, como parte de la gran masa continental euroasiática. Por encima del mosaico de lenguas, tradiciones y costumbres diversas, hay un elemento unificador en todo el continente, que es precisamente el cristianismo. En este sentido, Europa es cristiana, lo diga o no la futura Constitución de la Unión Europea. Así lo decía el pensador laico y filósofo de la Historia Benedetto Croce: *Por qué no podemos no llamarnos “cristianos”*, palabras que el mismo Presidente de la República Italiana, Carlo Azeglio Ciampi, recordó a propósito de la mencionada polémica del crucifijo.

Esta presencia es algo tan evidente, que difícilmente habrá quien la niegue. Lo que constituye objeto de debate es si esta herencia constituya un fardo pesado que todavía obstaculiza el camino hacia el progreso, o, por el contrario, sea el mejor capital que posee Europa. Se da así en el Continente una trasposición del antagonismo entre las dos Españas, en lo que podríamos llamar el problema de las dos Europas. Para unos, Europa es lo que es, *gracias* al cristianismo y sólo podrá subsistir en la fidelidad a esta herencia; para otros, Europa es lo que es *pese* al cristianismo y sólo en la medida en que logre superar definitivamente esa etapa de su pasado logrará su libertad.

¿Es posible intentar una conciliación entre posturas aparentemente irreconciliables? Este, al menos fue el intento de los padres fundadores de la

⁹ JUAN PABLO II, *Acto Europeísta en la Catedral de Santiago de Compostela*, 9.11.1982, in *Insegnamenti* V,3, 1257-1263. Véanse también las actas de la peregrinación compostelana organizada bajo el patrocinio del Consejo Pontificio de la Cultura y del Parlamento Europeo, *Actes du pèlerinage aux racines de l'Europe*, St. Jacques-de-Compostelle, 1987.

Unión Europea, Schuman, Gasperi, Adenauer, hombres de profundas convicciones cristianas¹⁰.

Tras las guerras suicidas que habían assolado el Continente europeo en la primera mitad del siglo XX, lo único claro era que el gran perdedor había sido Europa misma, que había visto sus mejores hombres muertos en inútiles batallas de desgaste, y su patrimonio artístico y cultural arrasado por una vesania destructora: Varsovia y su Ghetto, Coventry, Dresden, Montecassino, están aún frescos en nuestro recuerdo. Frente a los nacionalismos causantes de las dos grandes guerras, era necesario recuperar la herencia común cultural, moral y religiosa de Europa, para configurar con ella la conciencia de sus pueblos. Sin negar la propia identidad nacional, era necesario superarla como parte de una comunidad de pueblos.

Había que recuperar la historia común como fuerza creadora de paz. Para los padres fundadores de Europa, era evidente que la herencia cristiana constituía el núcleo de esta identidad histórica, en sus rasgos esenciales, más allá de los estrechos límites confesionales. Una saeta en la noche de la semana santa sevillana, la Pasión según san Mateo de Bach, o los coros de la liturgia ortodoxa, son diferentes sólo en apariencia. Las catedrales y las iglesias que jalonan Europa, desde Moscú hasta Lisboa y desde Malta a Islandia, son algo más que un mero símbolo exterior. Son expresión de una concepción determinada del hombre y su relación con Dios, de la presencia de lo sacro en el corazón de la ciudad, de la distinción entre lo temporal y lo espiritual, entre lo que es de Dios y lo que es del César.

Esta propuesta no parecía incompatible ni siquiera con los grandes ideales morales de la Ilustración, que como hijos espurios de la tradición cristiana, habían acentuado la dimensión racional de la realidad cristiana. Olvidando las contraposiciones históricas, el ideal ilustrado podía resultar compatible con la historia cristiana de Europa, como había intuido proféticamente el filósofo Jacques Maritain¹¹. Esta intuición tuvo su continuación, por parte de la Iglesia, en el Concilio Vaticano II, especialmente en la Constitución Pastoral *Gaudium et spes*, que es el gran intento de reconciliar la Iglesia con la modernidad y la Ilustración. Habría que decir que, mientras que la Iglesia no ha dejado de buscar, en su reflexión y en su acción, el puesto que le corresponde en la sociedad moderna, no ha

¹⁰ Cfr. P. POUPARD, *L'héritage chrétien de la culture européenne dans la conscience des contemporains*, Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Lausanne 1986. Sobre Robert Schuman, véase el citado *La sainteté au défi de l'histoire*, Presses de la Renaissance Paris 2003, p. 11-49.

¹¹ J. MARITAIN, *Religione e cultura*, Morcelliana, Brescia ⁴1982.

habido acaso un movimiento correspondiente por parte de la corriente laica del pensamiento europeo, que se mantiene aún en posiciones laicistas y excluyentes, como lo estamos viendo en el proceso de elaboración de la Constitución Europea.

Es así como los principios de la igualdad fundamental de las personas, la inalienable dignidad de todo ser humano por el sólo hecho de serlo, la libertad del individuo frente a su destino, la limitación del poder político, la defensa del débil, la protección y salvaguardia de la naturaleza y del medio ambiente, son valores que tienen su origen, en última instancia, en la predicación del hijo del carpintero de una aldea de Palestina, y que en Europa han hallado expresión cultural y política a través de los siglos.

Naturalmente, esta herencia cristiana que ha fecundado el Continente no es algo cristalizado, incapaz de admitir nuevas aportaciones. Europa, nos lo ha recordado Juan Pablo II en la reciente Exhortación Apostólica *Ecclesia in Europa* quiere decir apertura:

Decir “Europa” debe querer decir “apertura”. Lo exige su propia historia, a pesar de no estar exenta de experiencias y signos opuestos: En realidad, Europa no es un territorio cerrado o aislado; se ha construido yendo, más allá de los mares, al encuentro de otros pueblos, otras culturas y otras civilizaciones. Por eso debe ser un Continente abierto y acogedor, que siga realizando en la actual globalización no sólo formas de cooperación económica, sino también social y cultural.¹²

Europa no está hecha del todo. El proceso de purificación de la memoria, de nuevas síntesis, tiene que continuar. Así como en el ocaso del imperio romano la Iglesia, pasando a los bárbaros, –dicho con Federico Ozanam–, creó una nueva síntesis al integrar el elemento germánico, al que más tarde se unió el eslavo, también en esta época de cambio, Europa tendrá que integrar las nuevas oleadas migratorias que llegan a sus costas. El Cristianismo, por ser apertura a lo universal, ha configurado una Europa abierta y capaz por ello de integrar nuevos elementos. Pero esto no podrá hacerse sin un respeto a la identidad cultural europea. Algunos modelos de política multicultural, que se presentan como la solución para los problemas que plantea la convivencia de modelos culturales diferentes ocasionados por la llegada de nuevos inmigrantes, se asientan sobre un doble presupuesto falso: uno filosófico, el relativismo cultural absoluto que proclama la imposibilidad de establecer valores culturales universalmente válidos, y por

¹² JUAN PABLO II, Exhortación Apostólica *Ecclesia in Europa*, n. 111.

tanto, la intercambiabilidad de las culturas; y uno histórico, cuando ignorando la historia precedente de Europa se pretende un nuevo reparto en el que los diversos modelos culturales actualmente presentes partan en igualdad de condiciones. Si el nacionalismo y la xenofobia llevan a la muerte por asfixia en Europa, el multiculturalismo a ultranza equivale a un suicidio programado.

5. Las raíces cristianas en la futura Constitución Europea

Por eso importa tanto que la futura Constitución incluya una referencia explícita a estas raíces. Habría que añadir, a renglón seguido, que el hecho de que se plantee este mismo problema, ha sido posible históricamente gracias al cristianismo y a la separación de principio, no siempre respetada en la práctica, entre el orden temporal y el orden espiritual. En otros contextos culturales, un debate como el que estamos viviendo acerca de la relación entre la religión y el Estado, habría sido sencillamente impensable.

En este debate en torno a la mención del cristianismo en la futura constitución, es necesario distinguir diversos niveles, que no siempre son tenidos en cuenta. Por una parte está el reconocimiento de las raíces cristianas de Europa en cuanto expresión de la identidad de Europa, cuyo lugar es el preámbulo. En segundo lugar, está la exigencia de un adecuado reconocimiento del papel que desempeñan las Iglesias del Continente, y más en general, las confesiones religiosas, aspecto éste de nivel inferior que, aun tratándose de principios, corresponde a lo que podríamos llamar vagamente un derecho eclesiástico supranacional.

Cuando el Santo Padre recuerda incansablemente la importancia de las raíces cristianas de Europa, y sacando fuerzas de su fragilidad, moviliza a la Santa Sede para lograr que la futura Constitución de la Unión Europea incluya una referencia a ellas, es evidente que no busca lograr una posición de privilegio para la Iglesia católica. No se trata tampoco de una simple cuestión nominal, como si bastase incluir un nombre, el de Dios, para contentar a un sector de la población europea. La Iglesia católica no trata de intervenir en las cuestiones políticas que se refieren a la determinación de la sociedad política. La defensa llevada a cabo por el Papa tiene como objeto la identidad misma de Europa y no sólo una posición de ventaja para la Iglesia católica.

El actual preámbulo de la Constitución se limita a mencionar la «inspiración de las herencias culturales, religiosas y humanistas de

Europa»¹³. Sólo con buena voluntad puede reconocerse en esta aséptica declaración la savia cristiana que ha forjado Europa. No mencionar el cristianismo en la futura Constitución de Europa, creo que es una deficiencia grave. Citar, en cambio, como hacía el borrador del Tratado en sus primeras versiones, la herencia cultural de Grecia y de Roma, y la Ilustración, saltando olímpicamente los mil ochocientos años que separan ambas realidades sin mencionar el cristianismo, es un sarcasmo y una ofensa a la sensibilidad espiritual de millones de europeos.

En cuanto al reconocimiento de las Iglesias cristianas en Europa, artífices y custodias de la herencia común, la futura Constitución se limita a una simple mención en el artículo 51 del título VII, donde se dice que «la Unión respetará y no prejuzgará el estatuto reconocido, en virtud del Derecho nacional, a las iglesias y las asociaciones o comunidades religiosas en los Estados miembros». Sin embargo, se trata de un artículo que las Iglesias comparten con las llamadas «organizaciones filosóficas y no confesionales», con las que la Unión «mantendrá un diálogo abierto, transparente y regular»¹⁴. Se trata de una solución poco afortunada, que plantea no pocos problemas de tipo jurídico: ¿Quiénes son estas organizaciones filosóficas y no confesionales? ¿Es posible, a la luz de este artículo, distinguir entre sectas, movimientos religiosos alternativos e Iglesias de arraigo en Europa?

La Santa Sede, que no es extraña a la construcción de Europa por su historia pasada y presente, con sus intervenciones trata de salvaguardar, en beneficio de todos los europeos, su propia identidad histórica. Una identidad perfectamente asumible tanto para quien es creyente como para quien no lo es, del mismo modo que el crucifijo en nuestras escuelas, además de signo cristiano, es expresión del amor de Dios hacia el hombre y del servicio último a los hombres realizado por amor. La omisión en la carta magna de Europa constituye una deficiencia peligrosa. La afasia, lo sabemos, conduce a la amnesia, y ésta a la parálisis.

6. Llamada a la Esperanza

Nos equivocáramos sin embargo, si, como decía Juan XXIII en la convocatoria del Concilio, nos convirtiéramos en profetas de desgracias, que

¹³ Cito la versión oficial del borrador del tratado, tal como aparece en el sitio web de la convención, <http://european-convention.eu.int>.

¹⁴ *Ibid.*, art. Título VII, art. 51.

«creen ver sólo males y ruinas en la situación de la sociedad actual»¹⁵. Como el Papa bueno, también nosotros opinamos de modo muy diferente y creemos ver en la hora actual de Europa la hora de la esperanza. La esperanza ha sido el hilo conductor de la Exhortación Apostólica post-sinodal *Ecclesia in Europa*, que recoge el fruto del Sínodo de los Obispos para Europa, del que el Cardenal Rouco Varela, arzobispo de Madrid, fue Relator, y yo, Presidente Delegado.

La esperanza cristiana no es un ingenuo optimismo basado en el cálculo de probabilidades ni en conjeturas acerca del futuro. Para nosotros, la esperanza es una virtud teologal, que tiene como objeto al Dios de las promesas, que es fiel y mantiene su alianza de generación en generación. Dios Padre, que ha enviado a su Hijo Jesucristo al mundo, para salvar al mundo, no para condenarlo, para que los hombres tengan vida y la tengan en abundancia. Nuestra esperanza está firmemente anclada en Jesucristo, que ha vencido a la muerte y es fuente de vida para todos los hombres.

En un mundo desencantado, cuya característica principal parece ser la falta de entusiasmo y de ilusión, que con la crisis de las ideologías parece replegarse en un cinismo cómodo, la Iglesia sigue anunciando a Jesucristo que ha vencido a la muerte. «El Resucitado está siempre con nosotros».¹⁶ La realidad escatológica de la nueva creación, la Jerusalén celeste de la que habla el libro del Apocalipsis, es, sí, un don de Dios, mas no una utopía. Es una realidad presente en la historia, que toma forma en la comunidad cristiana, la morada de Dios entre los hombres (*Ap* 21,3).

Con esta confianza, la Iglesia afronta el reto de los tiempos serenamente, sin dejarse intimidar por quienes reiteradamente anuncian su próximo cierre por liquidación. Renunciando a toda pretensión de privilegio y de triunfo, como sierva paciente de la humanidad, se prepara para pasar a los bárbaros y acogerlos amorosamente en su seno, alumbrando una nueva síntesis para Europa, que conserve sus valores fundamentales y los abra al futuro.¹⁷

Al llegar al final de este recorrido, quisiera despedirme con las palabras de un gran humanista europeo de nuestro tiempo, que me honró con su amistad. Jean Guitton, frente a los catastrofistas y a los asimilacionistas, preveía una confrontación histórica, en la que al final, la victoria no podría

¹⁵ JUAN XXIII, Discurso de apertura del Concilio Vaticano II, 11/11/62, *Enchiridion Vaticanum* 1, nn. 40-43.

¹⁶ *Ecclesia in Europa*, 106.

¹⁷ Cfr. P. POUPARD, *Le Christianisme à l'aube du III^e millénaire*, Plon, Paris 1999, especialmente el capítulo III, «Quand l'Église passe aux barbares», p. 75-93.

ser sino cristiana. «No veo en la historia una crisis que sea comparable a la que conocerá el siglo XXI. Estamos avanzando hacia transformaciones mayores, hacia acontecimientos imprevisibles, de una importancia inaudita. Como Newman a fines del siglo XIX, pero en mayor medida, preveo una confrontación final entre las posiciones extremas de la afirmación y la negación. Veremos desaparecer las posiciones intermedias, prudentes, “burguesas” y presentarse cara a cara, dialéctica contra dialéctica, ateísmo y cristianismo, un “humanismo ateo”, un catolicismo auténtico... Por lo que a mi respecta, estoy convencido, no a través de la fe, sino a través de un examen racional de las convergencias, de que el futuro es favorable al catolicismo. Non veo en este planeta otra religión más universal, más adecuada a proponerse a las élites como a las masas, a recapitular el pasado y a conducir a los seres libres del tiempo a la eternidad».¹⁸

Eminencias, Excelencias, Señoras y Señores: un pueblo sin memoria es un pueblo sin esperanza. Yo no creo en el futuro de una Europa que abandone a Cristo para recorrer su camino en solitario. La memoria es la esperanza del futuro.

THE LAITY AND THE CONTEMPORARY CULTURAL MILIEU

U.S. bishops' spring meeting
St. Louis, June 20, 2003

Francis Card. GEORGE
Archbishop of Chicago, U.S.

Address on June 20 during the U.S. bishops' spring meeting in St. Louis, published in: "Origins", September 11, 2003, vol. 33, no. 14.

One year ago we made a number of promises in Dallas. A good number of them have already been kept and a number of others are in the process of being kept. If there is some kind of credible allegation against a brother priest, he is out of ministry and often out of the priesthood. The media says we are doing little or nothing. How is that possible when, from our perspective, we are moving along so quickly and so resolutely, even with so much difficulty, still involved in the trials and the audits and the procedural follow-up but nonetheless very active?

¹⁸ JEAN GUITTON, *Silenzio sull'essenziale*, Paoline, Milano 1991, p. 97-98.

All of us, I think, have given a good deal of time and a great deal of prayer and concern to this matter, while the perception is that we have done very little. At least the accusation is there, and it seems credible to many people. This clash between the reality, because we have done a great deal and have kept our promises, and the perception, whether in the newspapers or in some groups or in the general culture, is the subtext or the context, perhaps, for my reflections.

When we speak about the church in society, we are speaking in institutional terms of a deeper relationship that we have gotten used to talking about as the dialogue between faith and culture. I have talked about it, and many of you have as well because the Holy Father has talked a lot about it for 25 years now. It is a necessary dialogue because both faith and culture tell us what to do. Both are normative systems. “Everybody’s doing it,” children say to their parents, especially when they are young teenagers; and the “everybody” is the culture. The culture tells you what to do. It is a normative system. So is the faith. If the faith and the culture clash or disagree, as they always do to some extent, it is because faith is a gift from God and culture is a human construct. There will be tension in us because the faith and the culture are both inside us.

At times there will be harassment outside of our immediate faith community, sometimes imprisonment and if the clash is deadly, martyrdom. We often think about clashes between faith and culture in terms of what we are called to do or expected to do, in other words, in ethical or moral terms, in terms of cases like abortion, fornication, homosexual activity, divorce and remarriage, contraception, corrupt business practice, unjust war and also, in other cultures, polygamy, ritual murder and female circumcision. We look at practices that the culture legitimates, or at least permits, and we look at the moral demands of the faith, and we see that two normative systems disagree.

But behind the moral issues there is also, more profoundly, a double way of seeing things, a double vision, if you like, a double way of thinking about things, certainly a double way of thinking about God. It may be that a particular culture does not have inner resources rich enough to understand the God who comes to us in divine self-revelation. Perhaps a culture cannot understand a merciful Father, or a self-sacrificing Son or a self-effacing Spirit. These are faith issues much more directly than moral issues. They are issues that we do not often think about but which, in fact, do form the environment in which we think.

I think you could argue that the most controversial article of the creed is the one that says, “I believe in God, the Father almighty.” One of the more controversial statements in Holy Scripture is Jesus’ proclamation, “All

power in heaven and on earth has been given to me.” The belief in a powerful God, an almighty God, an all-powerful God is, in a secularized culture, a threat to human freedom. Since freedom is our primary cultural value, claims that God has power over us are very problematic. Even without advertent to it very explicitly, the process of secularization of a culture and of an individual begins when the power of God is seen as a threat to the freedom of man. In the vision of faith, from divine self-revelation, the power of God creates us from nothing, and the power of God saves us from sin. God’s power constitutes us. There is no way in which the Father of our Lord Jesus Christ can be a threat to our freedom or our salvation or to anything else except sin. But in a secularized culture, God is implicitly, in some sense, seen as a rival, a competitor to human beings, a threat.

Some philosophers trace this development of seeing the power of God as something that is a threat to our human freedom and perhaps our existence to late scholasticism, to Dun Scotus and to nominalism, where God was recast as an arbitrary power and as a supreme being among other beings. Therefore, if he is being as we are beings, if being is a univocal category, then he can be a threat, a competitor.

Secularization in the form we call *modernization* began in the 16th century, when we started to clothe ourselves with the attributes of God in medieval scholastic theology. First of all, we took over control of nature through technology, where nature, instead of being a gift from God, is tortured in a global laboratory in order to bend nature through technology to our own purposes. We took over not only control of nature; we also took over control of history, replacing a provident God with the myth of human progress. Sometimes this has had good effect, as technology has had good effect. We have popular governments, but within the history of modern secularization we have also had the great totalitarian movements that simply took the place of God entirely. Since, for secularists, God is an arbitrary power in the lives of human beings, then in bringing the power of God into human control they have taken the arbitrary power as theirs and not the power of God as he lovingly reveals himself in history.

If God is a threat, he has to be done away with. So Nietzsche “kills” God, and God is denied in many ways. But there is a soft way of reducing the threat that God’s power might have for us, and that is to tame God. This is the kind of secularization that we live with in the United States. God is a name for everything that we cherish, whatever else he might be. God is like a pet brought out for our enjoyment at times, sometimes an object of fun as in *Bruce Almighty* but at any rate a construct. God certainly makes no demands, because he has no power. We cannot permit him to have power or we will

lose our freedom. If God can make no demands, then religion is necessarily a hobby. It is what we do in our leisure time, particularly in the kind of leisure time we have invented with the weekend.

When both parents must work very hard for five days, they cherish the two days a week that they can be together with their children. It is leisure time. It is a time for self-expression. If religion is one form of self-expression and if you want to express yourself that way, then that's fine. If it's not, that's fine too. In any event, neither religion nor church nor God can make demands on what you do with your free time, what you do in your leisure time. Religion is a leisure-time activity, not a way of life. At best, therefore, religion is a set of ideas, now accompanied with a certain amount of ideological warfare. It is useful for celebrating but not for changing anything because it can have no power. We even have theologies of sacramentality which say that a sacrament is just a name for what is already there. The sacraments do not cause something; they are not powerful. Religion can be at best a source of individual comfort, if you choose to find your comfort there.

What religion cannot do in this situation is to make truth claims. In fact, in a postmodern situation any objective truth claim is illegitimate. It is a threat to subjective freedom. Religious truth claims in particular and therefore the exercise of religious authority or power are themselves offensive. They are threats in themselves to subjective freedom. They must be controlled. If they cannot be controlled, they must be ridiculed. If they cannot be ridiculed, then they have to be contained.

If God has no power because otherwise we cannot be free, then bishops certainly can have no authority. Any exercise of religious authority is therefore a form of usurpation. The crisis of faith in this kind of culture is not limited. It is not a crisis of belief in a particular dogma or in the moral teaching of Christ. It is a crisis of belief in the all-powerful God. It is a loss of the conviction that spirit has power. Spirit is at best an epiphenomenon of matter. Only matter is powerful, and to make claims that spirit has power independently of matter is to indulge in superstition and to give oneself to a kind of religious enslavement.

There are a couple of consequences that we live with that I would trace to this phenomenon of "soft" secularization, of taming God by making him powerless and religion a hobby. The first is that nothing can be really new. If, in fact, the world is in our hands, both in our destiny and in the present, then anything that is unintended is an affront. We have to insulate ourselves against it. A primary example we have lived with for a generation now is that of an unwanted child. It is the wanting that makes a child valuable. An unwanted child is an affront and somehow must be done away with. There

can be no unintended consequences. There can be no accidents that cannot be righted; so after every kind of incident or tragedy, the first thing that the authorities are expected to do is to reassure people not only that things will be all right but that everything will be restored to the way it was before. In this kind of economy a great percentage of our assets is exhausted in insurance, in litigation, in the upkeep of prisons and in the development of homeland security in all its forms until, finally, we end up living in prisons that we've constructed ourselves. This is to embrace despair. It is a form of what Nietzsche called "the eternal return of the same."

There can be nothing that is truly new, and the present is made tolerable only by expensive distractions and frivolities which in fact change nothing. They are designed to change nothing, but to reinforce a sense of determinism. While it is no longer an angry God who is going to get us, it will be a wounded earth, or parents who have treated us badly and set our path of life by the time we were 4 or 5. Because of the particular kind of secularized Calvinism in which we live, our rhetoric is always full of eschatological warnings, but nothing changes. The eternal return of the same goes on. Every change that is not willed is considered wrong, and somebody has to pay.

But if there is nothing new, then nothing can be forgiven. For every genuine act of forgiveness means that a new beginning is possible, and there can be no truly new beginning. We see this in the tragedy of the current scandal, where healing cannot begin without an act of forgiveness on the part of one whose life has been so badly harmed, sometimes ruined, because of sexual abuse. Yet the one thing that cannot be done is to forgive. The culture is bizarre in its insistence that we should try everything, "just do it," and that everything is possible, "you can be whatever you want to be," while in fact nothing can be forgiven.

Faith, by contrast, says many things cannot be done. Jesus says, "If you love me, keep my commandments." There is much activity that is forbidden. But in the end everything can be forgiven. Perhaps that is the crisis of the sacrament of reconciliation: not so much a loss of the sense of sin as a loss of the conviction that a new beginning is possible and that forgiveness is available through the power of our risen Lord.

One religious response to this kind of culture is to institutionalize schools and hospitals and works of mercy, charity and justice in such a way that we contribute to the culture, but on the culture's own terms. It assumes that it is a good thing to be socialized according to the patterns of this culture. This response has exhausted many of the resources of the Catholic Church in this country. Our universities are American universities and our

hospitals are American hospitals, for good or ill. Have our institutions, which have been our best response for taking the children of immigrants and keeping them Catholic while making them Americans, demanded too high a price? Have we formed very fine professionals, but not formed disciples?

The church in this kind of culture becomes one more voluntary association, a spiritual club. The emphasis is upon belonging. Even the theology of communion can emphasize only the relationships which unite us to Christ and to one another. Of course, if we are to be visibly in Christ, we must belong. But ecclesiology moves between two poles, that of belonging and that of converting. Catholics may not have spoken often enough about the need for conversion in order to belong. The evangelicals are very good at this, but without an adequate ecclesiology. For them, without a subjective experience of conversion, one cannot make a claim to belong to Christ. Catholics can belong to the church as we belong to a family before we have experience. But we have to be led, particularly through the sacraments and through good preaching and catechesis, to the experience of conversion, of turning ourselves inside out so that Christ is at the center of our life, not us.

The cry “we are church” is often a claim to say that if there is a clash between our personal culture and the Catholic faith, it is the faith that must change, not us. That is new. In earlier years, largely through parochial missions and in other ways, Catholics assumed that if they were in disagreement with the church, it was they who were wrong and who were sinful and eventually had to change, perhaps on their deathbed. The church had the right to call them to conversion. With the disappearance of Catholicism as a way of life, we have lost the regular common life of fasting and of prayer and of devotions that reminded people hour after hour throughout the day and the night that the church could make demands on them, that God could make demands on them, that Catholicism is a way of discipleship. That has disappeared, and with it, the automatic assumption that the church has the right to call anybody to conversion as a necessity for belonging. So if, in fact, we have focused too much on belonging and not enough on conversion, then to make the response to our situation today more adequate it is not enough to change the institutions and structures of the church. Rather, in all of our life and our ministries and in the way we think about things, we must focus again on real change, real novelty, on an alternative way of life that gives hope from conversion.

I would argue that the primary crisis at this moment, and always, is a crisis of discipleship, of conversion to Jesus Christ individually and socially within his body, the church. Second, there is a crisis of marriage for life and for the sake of family. Only third is there a crisis of special vocations. If we

could solve the first two, we could easily solve the third. It is a mistake to begin with the third. We have to go back and ask again about Vatican II's purpose as it was called by Blessed Pope John XXIII. The purpose of the council was to strengthen the mission of the church in order to change the world. Blessed Pope John XXIII was looking at a world in tatters and shreds because of racism, anti-Semitism, the Holocaust and two great wars in 50-some years. Looking also at the economic and class warfare that was institutionalized by communism, he said: "Who will tell the world that finally we are all brothers and sisters? Who except the universal church, the Catholic Church?"

The purpose of calling the council was to make vigorous the mission of the universal church in order to help the world come to the discovery that we are brothers and sisters in Christ, to bring all Christians together through the ecumenical movement, to heal the sins of racism, to engage in interfaith dialogue and to address the world in terms of social justice and of universal charity. This conciliar program, all of it rooted in the Gospel and Christ's will for unity among his people, was brought forward precisely because the world was in need of change. The church was also in need of change, but only to the extent that she needed to look again at how she could most effectively change the world. We have allowed a missionary council to be domesticated.

The greatest failure, I would argue, of the post-Vatican II church, is the failure to have formed and to call forth a laity engaged in the world in order to change it, a laity engaged in the world politically, economically, culturally and socially, but on faith's terms, not just on the world's terms. If perhaps we paid less attention to ministries and to expertise and to functions, necessary though all of that is, and more to mission or purpose, then we might recapture the sense of what should be genuinely new as a result of the council. The novelty, the change sought was in the world and only secondarily in the church. Not that the church doesn't have to change. Of course, the church must constantly change to be obedient to her Lord, who calls her, as a church, to constant conversion. But the purpose of the church herself is not just to comfort individuals, celebrate events or be a voluntary association for people who like to spend their leisure time in that way and to do good things through it. The purpose of the church is to tell the world with one united voice that an alternative way of life is possible, that we do not have to live in the despair that more and more contains us inside traps of our own making. The purpose of the church is to be Christ's judgment on the world.

This means that we have to recognize what we are up against. The world is both friendly and unfriendly, both holy and demonic. The world will welcome some of our criticisms and will do everything it can to contest others. The problem of separating out the demands of the world, which we have to hear at the risk of not attending to the signs of the times, and the problem of discerning in that call of the world what truly does require us to adapt the church and what is a trap, is the great missionary challenge of our times. I think that in changing parochial missions for a while right after the council in order to explain the changes in the church we got off to a very bad start. The call to conversion was not heard with the same insistence in our parishes as it had been for generations. The call of Christ himself in the liturgy, in public devotion, in private prayer, has to be heard as a call to every Catholic. We cannot allow the laity's and our fear of the mission Christ gave his church to distract us or paralyze us.

So what do we have to do now? We should pray for courage. There are good reasons to be afraid. The challenge of the context is very difficult. A couple of weeks ago I received a letter just at the time that we began to invade Iraq. The man was writing from the northwest side of Chicago, not far from where I was raised. He returned his baptismal certificate to me because he said that he was ashamed of the message of the Holy Father. The Holy Father did not understand why America had this mission to bring freedom to the Iraqi people. He wanted to return his baptismal certificate because he was ashamed of being Catholic. I wrote back to tell him what the Holy Father truly was about, how the pope must always plead for peace because war, even if it can be argued as justified, is a failure for the human race. The Holy Father went on to plead for peace even after the warfare began, without condemning the actions of those who were going to war. The pope's message and the situation of Iraq were both far more complicated than he had been led to believe. At the end of the letter, I said, "No matter what you accept or don't accept of what I've written, I see by your baptismal certificate that you are 65 years old. In a very few years, you will appear before the Lord Jesus Christ. He's not going to ask for your U.S. passport, but he will be interested in knowing that you were baptized." I returned the baptismal certificate, and I haven't heard anything more for the moment.

The culture is strong and very able to fight. It has something to teach us as well. It isn't a demonic culture versus a holy faith. It's much more complicated than that. Nonetheless, within this situation Christ needs lay disciples who can take up the challenge of the council and transform the world. We have to pay attention to helping people understand the common good in a social system that is seen as a collection of interest groups and of

interested individuals. We haven't paid enough attention to the way in which our kind of culture is fundamentally based upon conflict, needs conflict. The legal system is based upon conflict. The political system is based upon conflict. The economic system is based upon conflict or competition. The media are based upon conflict. There must be a difference of opinion. There must be a clash of personalities. The conflict that is part of our cultural formation makes it very difficult for us to think beyond a particular interest or individual interests of all sorts to the common good; but it is possible. There are a lot of good people who do think about the common good first. You know them in our presbyterates and in our parishes.

We have to form people with a genuine love of the city and love of our culture itself. Even with its demonic elements, the culture must be loved because you cannot evangelize what you do not love. We have to love the city, not to possess it, but to perfect it for Christ in order to finally surrender it to him when he comes again in glory. That is a particular kind of disinterested love far removed from the love of possession which is the object of interest in our culture.

We have to develop people who have a distinctive way of life. We had a Catholic subculture, but it could not last with the changes in the dominant culture. It is not a question of returning to the 1940s or 1950s. Even if somebody wanted to, that is impossible; and I do not believe it is desirable. But there is a way of life that is bound up with being a disciple of Christ in his church, a common way of life not constructed by individual choice. It has a common calendar. It has penitential practices. It has common prayer. It has common devotion. It has a common vocabulary. It is a way of life which tells me every moment of my life that the church can make demands upon me and must make demands because she is the body of Jesus Christ, to whom all authority has been given in heaven and on earth. We bishops have to take a great deal of responsibility for the dissolution of Catholic culture.

We have to form people who look to the poor not merely as objects of concern but rather as guides, as people who in a sense are closer to the necessities and basics of life than many wealthy or middle-class people are. In this country even our problems are luxuries most of the world cannot afford. At the time of the council, Yves Congar and others spoke about a church of the poor. We didn't take it too seriously in this country. One can romanticize the poor. The poor are as sinful as anybody else. Catholics have remembered what it was to be poor in the Great Depression and in the first generations of immigrants. Who wants to be poor? Poverty is certainly not an ideal in the sociological sense; but it is an evangelical ideal. The proclamation that the poor are the ones who are favored in the kingdom and

that it is likely that the rich will go to hell is a very real warning in the Gospels. Without conversion, we will collapse into the ways of those whom Jesus warned would lose eternal life.

There is nothing wrong with being wealthy or middle class. It is the way of responsibility, the way of doing many generous and good things. The middle class exists in order to set people free, including the poor; but if wealth is not dedicated to the well-being of the poor, then it becomes a road to condemnation.

We have to make the church more clearly the way of freedom. If God is not a threat but is someone who makes us free, then especially for the young the church can be the way of freedom, because they know the world is a trap. The openness to the world that was demanded rightly in *Gaudium et Spes* was at times, I believe, confused with self-secularization, seeing the world as the primary way of grace. The church had to “catch up” to the world, and the better she was conformed to the world, the more she would be truly renewed. That position is a dead end.

We have to speak about freedom. Freedom is a Gospel virtue. Freedom is what we’re all about. We should speak about freedom before we speak about anything else. Freedom is a gift, however, not something won by conquest. Discipleship means knowing how to wait in order to be set free by Almighty God.

A few weeks ago I was with some young people in Chicago in a tavern near Wrigley Field at something called YACHT (Young Adult Catholics Hanging Together). It is a kind of extension of “Theology on Tap”. There were about 300 young people there. Shortly after the conversation began, they asked, “Cardinal, why should I be Catholic?”

I said, “You should be Catholic because God wants you to be Catholic. God is active in the world. God is powerful. God sets us free, and God wants you to be Catholic”.

Then they asked, “What about my Buddhist roommate?” and other very good questions, but none of them contested the truth claim that God wants you to be Catholic. They were open to hearing that and had a sense of it, though they weren’t all convinced.

That is what we have to proclaim: “Dear brothers and sisters, in this culture, God wants us all to be Catholic. Here’s how you go about it. If you do so, God will set you free. God is doing wonderful things here. Why shouldn’t he? He is God, and we are not.” Then trust the laity to work it out in the world and, in the name of Christ and with his authority, hold them accountable in this world, as Christ will in the next.

L'URGENCE DE L'INCULTURATION

Symposium des Conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar
XIII^{ème} Assemblée Plénière, Dakar, Sénégal, 1^{er} octobre 2003

Mgr Robert SARAH

Secrétaire de la Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples

Dans un monde globalisé et puissamment dominé, grâce aux techniques médiatiques, par une culture occidentale matérialiste et de plus en plus sécularisée – une culture qui affiche un athéisme pratique et projette de se couper de ses racines chrétiennes –, il est important que notre réflexion sur l'inculturation du message évangélique s'intensifie et s'approfondisse pour que l'Afrique devienne réellement la nouvelle patrie du Christ.

La réflexion théologique du Synode spécial pour l'Afrique, en 1994, avait déjà établi et précisé que l'inculturation est une irruption et une épiphanie du Seigneur dans une culture et une existence humaine données. Elle provoque la déstabilisation en vue d'un cheminement selon une référence nouvelle qui est créatrice d'une culture nouvelle porteuse de bonne nouvelle pour l'homme et sa dignité.

Et j'emprunte ici une pensée qui avait été très fortement exprimée par Mgr Laurent Monsengwo Pasinya. Quand l'Évangile entre dans une vie, il la déstabilise. Il lui donne une orientation nouvelle, des références morales et éthiques nouvelles. Il tourne le cœur de l'homme vers Dieu et vers le prochain pour les aimer et les servir absolument et sans calcul. De même que, par l'incarnation, le Verbe de Dieu s'est fait en tout semblable aux hommes, sauf dans le péché, ainsi l'Évangile assume toutes les valeurs humaines, mais refuse de prendre corps dans les structures de péché. C'est dire que plus le péché individuel et collectif abonde dans une communauté humaine et ecclésiale, moins il y a de place pour l'inculturation. Autrement dit, plus une communauté chrétienne respire de sainteté et de valeurs évangéliques, plus elle a des chances de réussir l'inculturation du message chrétien. L'inculturation de la foi est donc un défi de sainteté. Elle permet de vérifier le degré de sainteté, le niveau de défi de sainteté. Elle permet de vérifier le niveau de pénétration évangélique et de foi en Jésus-Christ d'une communauté chrétienne.

L'inculturation n'est donc pas du folklore religieux. Elle ne se réalise pas essentiellement dans l'utilisation des langues, des instruments de musique et des danses africaines dans la liturgie et les sacrements. Elle n'est pas un simple vernis africain sur le mystère chrétien. L'inculturation, c'est

Dieu qui descend et entre dans la vie, les comportements moraux et la culture des hommes pour les libérer du péché et les introduire dans sa vie et sa sainteté. L'inculturation permet de vérifier ce que le Pape Jean-Paul II écrit dans *Ecclesia in Africa* : « “Vois, je t'ai gravé sur les paumes de mes mains” (Is 49,15-16). Oui, sur les paumes des mains du Christ percées par les clous de la crucifixion. Le nom de chacun d'entre vous, Africains, est gravé sur ces mains » (n. 143).

«MUSICA SANTA» PER LA LITURGIA

Monografia pubblicata su
L'Osservatore Romano, 4 gennaio 2004, p. 8.

Mons. Giuseppe LIBERTO
Maestro Direttore della Cappella Musicale Pontificia

Siamo ancora in molti a custodire il ricordo degli anni straordinari del Concilio Vaticano II. Lo ricordiamo come evento profetico che si è impresso nella memoria e, più ancora, nella coscienza di tutta la Chiesa. Si è trattato di un'opera dello Spirito Santo o, per usare un'espressione cara a papa Giovanni XXIII e poi ripresa da Paolo VI, di una «nuova Pentecoste». I contenuti dottrinali dei documenti promulgati sono divenuti patrimonio fondamentale per la Chiesa protesa verso il terzo millennio.

Corpo e sposa di Cristo, la Chiesa, vivificata dalla presenza del suo Sposo e Signore e dall'effusione del suo Spirito, è proiettata, oltre la storia, nella sua indole escatologica. Custode e serva della Parola di Dio, la Chiesa la celebra. Custode e serva dell'opera di salvezza di Cristo, la Chiesa la vive nella sua dimensione sacramentale.

A distanza di quarant'anni dalla promulgazione della costituzione *Sacrosanctum Concilium*, ci accorgiamo che essa – assieme alla *Lumen Gentium*, alla *Dei Verbum* e alla *Gaudium et Spes* – ha fatto crescere il senso della comunità e ha liberato il culto sacramentale da ogni privatismo, rendendolo più luminoso e più accessibile. La riforma liturgica del Concilio è una realtà in atto, che occorre recepire vitalmente, promuovere coraggiosamente, attuare profeticamente.

In questa prospettiva, appare assai opportuno – stimolati dal centenario del *Motu proprio* «Tra le sollecitudini» di san Pio X (1903) e dal sapiente

Chirografo con il quale il Santo Padre ha voluto accompagnare la ricorrenza – interrogarci, alla luce del progetto conciliare, sul cammino che la musica per la liturgia ha compiuto lungo il secolo appena concluso e che ancora è chiamata a compiere in futuro.

Non c'è dubbio che, dopo secoli di immobilismo rituale e di cristallizzazione di forme musicali, in quest'ultimo quarantennio abbiamo assistito al manifestarsi di mutamenti profondi e di nuovi fermenti, che hanno cercato di rispondere a cambiamenti ecclesiali ed extraecclesiali, sociali e culturali. Come accade in ogni epoca di passaggio, ciò ha provocato squilibri notevoli, confusioni inevitabili, perplessità reali sulla delicata interrelazione tra *vetera et nova*, ma, allo stesso tempo, tanti segni di vita nuova e di speranza.

Il primato della preghiera liturgica

Alla chiusura del primo periodo dei lavori conciliari, il 18 dicembre 1962, Giovanni XXIII affermò: «Non a caso si è cominciato discutendo lo schema sulla liturgia, trattando della relazione tra l'uomo e Dio». E Paolo VI, alla promulgazione della *Sacrosanctum Concilium*, l'anno successivo, metteva in mano alla Chiesa questo documento con parole altrettanto profetiche: «Il tema trattato prima d'ogni altro, l'argomento a suo modo più importante d'ogni altro, per la sua natura e per la dignità che ha nella Chiesa, la santa liturgia... il nostro animo ne esulta di profondo gaudio, così facendo abbiamo confermato la giusta gerarchia delle cose e dei doveri, con ciò abbiamo professato che il primo posto è di Dio e che il nostro primo dovere è la preghiera a Dio; la liturgia è la prima fonte di quel divino scambio per cui ci è comunicata la vita stessa di Dio, la prima scuola del nostro animo, il primo dono al popolo cristiano... il primo invito all'umanità che sciolga la sua lingua reciprocamente con noi» (4 dicembre 1963).

La *Sacrosanctum Concilium* supera definitivamente la concezione estetico-formale della liturgia, che era andata affermandosi nella Chiesa soprattutto negli ultimi due secoli, e insieme anche la sua visione giuridica, in base alla quale la liturgia era considerata come sacra funzione, come cerimonia, come spettacolo, discorso esterno al culto divino. Essa recupera la concezione della liturgia radicata nella Rivelazione e nella genuina tradizione ecclesiale. Ha messo quindi in evidenza la visione:

- *crisologico-ecclesiale*: la liturgia come attuazione del mistero pasquale di Cristo nella Chiesa e attraverso la Chiesa;
- *sacramentale-salvifica*: la liturgia come complesso di segni sensibili ed efficaci per la glorificazione di Dio e la salvezza dell'uomo;

– *antropologico-simbolica*: la liturgia come luogo in cui si attuano i segni di Dio per l'uomo e i segni dell'uomo verso Dio. E non di un uomo astratto, ma dell'uomo che vive qui e oggi ed è chiamato a entrare nel progetto salvifico di Dio Padre per mezzo di Cristo nello Spirito Santo (cfr Paolo VI, *Omelia nella IX Sessione del Concilio*, EV, 456-458).

E' la stessa concezione della Chiesa dei primi secoli, quella Chiesa uscita dal cuore della Pentecoste e documentata soprattutto negli scritti dei Padri della Chiesa.

Nello stesso discorso del 4 dicembre 1963, Paolo VI auspicava che la riforma liturgica potesse essere un evento di rinnovamento spirituale e pastorale e un invito e stimolo al popolo cristiano «perché sciolga in preghiera beata e verace la muta sua lingua e senta l'ineffabile potenza rigeneratrice di cantare... le lodi divine e le speranze umane, per Cristo Signore e nello Spirito Santo».

La musica per la liturgia scaturisce dall'esperienza orante della Chiesa nel momento in cui il popolo santo di Dio celebra il Mistero. Canto e musica per la liturgia si pongono nella vita della Chiesa come esperienza di preghiera e di quel tipo specifico di preghiera, quella liturgica. Solo in questa prospettiva si possono comprendere sia la dimensione estetica sia il valore culturale della musica per la liturgia.

Per *Sacrosanctum Concilium*, il punto di partenza non è mai la «musica sacra» vista in se stessa, ma il mistero celebrato dalla Chiesa come evento di salvezza proclamato e perciò cantato. L'arte musicale raggiunge la sua verità se esprime di fatto l'autenticità di quanto si celebra e favorisce la partecipazione di chi celebra. Canto e musica danno vita al *ritus* – ossia i gesti celebrativi – e alle *preces* – i testi rituali – in vista di una operatività ministeriale: il *munus* ministeriale è uno dei capisaldi dell'arte per la liturgia in genere e della musica in particolare (cfr SC 112).

Già Pio X, nel ricordato *Motu proprio*, parlava della musica come «umile ancella» della liturgia. Pio XI, nella Costituzione Apostolica *Divini cultus sanctitatem* del 1928, la definisce «serva nobilissima». Pio XII, nell'Istruzione *Musicae Sacrae Disciplina* del 1955, arriva a chiamarla *sacrae liturgiae quasi administra*, già prefigurando la nobilitazione ministeriale del Concilio Vaticano II che parla di *munus ministeriale in dominico servitio* (n. 112). Ma da Pio X alla *Sacrosanctum Concilium* c'è tutto un crescendo istruttivo che esalta progressivamente l'esplosione del tema in tutta la sua «sinfonicità».

Canto e musica sono realtà vive, e non un repertorio codificato da eseguire passivamente e autonomamente. Sono elementi simbolici di realtà essenziali e non puro ornamento esteriore di una gestualità coreografica.

Canto e musica sono «incarnazione» della Parola rivelata o delle parole sostanziate dalla parola di Dio, del dialogo salvifico, e non ingredienti vagamente mistico-estetici di un culto religioso qualsiasi. Non sono privilegio o possesso di alcune competenze musicali specifiche, non sono solo diletto estetico di chi li fruisce, ma esperienza orante fatta dalla Chiesa che celebra il mistero pasquale di Cristo.

Il *munus* ministeriale della musica per la liturgia si concretizza in un molteplice servizio:

– *alla Parola di Dio*: il segno sonoro diventa segno liturgico se si propone di comunicare e di fatto comunica i contenuti della Parola celebrata. Paolo VI afferma che «il culto del Signore, le sante parole che velano, in qualche modo, le tremende e affascinanti realtà soprannaturali, devono essere rivestite di forme musicali perfette, quanto è possibile ad ogni creatura umana»: penetrando l'arcano significato del testo santo, la musica lo esprime e lo esalta, lo potenzia e lo innalza.

– *ai Riti*: «La Chiesa non esclude dalle azioni liturgiche nessun genere di musica sacra, purché corrisponda allo spirito dell'azione liturgica e alla natura delle singole parti e non impedisca una giusta partecipazione dei fedeli» (MS 9). Ogni rito ha un «testo» e un «gesto» caratterizzato da un fine nella trama dell'insieme celebrativo; canto e musica debbono essere espressivi e in funzione del testo e del gesto nel contesto celebrativo.

– *ai ministri della celebrazione liturgica*: l'ordinamento autentico della Celebrazione Liturgica presuppone anzitutto la debita divisione e l'esecuzione degli uffici (cfr SC 28), e questa partecipazione articolata non deve essere pensata in termini di divisione tra esecutori e pubblico, ma come esercizio ministeriale di comunione e manifestazione della natura gerarchica e comunitaria della Chiesa. I musicisti che prestano il loro servizio per la liturgia compiono un vero e proprio ministero che ha le sue esigenze tecniche ben precise, che sono espressione di impegni spirituali:

– *alla declinazione sonora nell'articolazione celebrativa dell'Anno Liturgico*: «la Santa Madre Chiesa considera suo dovere celebrare con sacra memoria, in determinati giorni nel corso dell'anno, l'opera salvifica del suo Sposo divino» (SC 102). Celebrare nel canto l'Anno Liturgico diventa luogo teologico privilegiato nel quale la comunità credente incontra Cristo partecipando al suo Mistero nel canto che renda epifanico l'articolarsi dei vari e diversificati tempi.

Una musica «tanto più santa»

Dal momento che la tradizione musicale della Chiesa costituisce un patrimonio di inestimabile valore, che il canto sacro unito alle parole è parte necessaria e integrante della liturgia solenne, che esso è stato lodato dalla sacra Scrittura, dai Padri della Chiesa e dai Romani Pontefici ed ha un compito ministeriale nel culto divino, ne consegue che «la musica sacra sarà tanto più santa quanto più strettamente sarà unita all'azione liturgica» (SC 112). Si tratta di compiere quello che è stato chiamato un *salto di qualità* e che va dal *sacro* al *santo*. Rispetto alla vecchia concezione, generica e fuorviante, di musica sacra, è bene distinguere una musica di contenuto genericamente religioso da una musica di destinazione strettamente liturgica. Ecco, allora, l'importanza decisiva di ricorrere a un'espressione corretta e rispondente, ovvero canto e musica per la liturgia.

La santità di cui parla *Sacrosanctum Concilium* è propria di tutte le vere forme d'arte, come ancora si esprime il documento: «La Chiesa approva e ammette nel culto divino tutte le forme di vera arte dotate della debita qualità» (n. 112). E questo non può esser compreso che a partire dalla realtà del Verbo di Dio incarnato per lo Spirito Santo e celebrato dalla Chiesa e nella Chiesa.

L'identità della musica sacra intesa come *santa* sta dunque tutta nella sua «sacramentalità», nella dimensione del visibile e del sensibile, in cui il genio, la tecnica e l'esecuzione musicale si configurano come vera e propria rivelazione umana del divino ministero celebrato. Cristo è Immagine che si vede, Parola che si ascolta, Pane che si consuma, all'interno del tessuto ecclesiale.

E' quello che afferma anche la *Sacrosanctum Concilium* in due passi decisivi: «Cristo, infatti, è sempre presente nella sua Chiesa, e in modo speciale nelle azioni liturgiche» e la Liturgia è «l'esercizio della funzione sacerdotale di Gesù Cristo... Perciò, ogni celebrazione liturgica, in quanto opera di Cristo sacerdote e del suo corpo, che è la Chiesa, è azione santa per eccellenza» (n. 7). «Nella liturgia, infatti, Dio parla al suo popolo e Cristo annunzia il suo Vangelo; il popolo a sua volta risponde a Dio con il canto e con la preghiera» (n. 33).

Nella musica per la liturgia la bellezza sonora non è l'effetto di un'arte umana che si autocompiace e che perciò si autocelebra, ma è l'eco della gloria divina che si rivela. Il musicista deve prima percepire il ministero, per poi poterlo artisticamente comunicare in forma musicale. Senza queste due realtà, si cade inesorabilmente nell'idolatria: una musica che canta solo di sé, che venera se stessa e non diventa epifania della bellezza-gloria nel mistero

celebrato. L'arte musicale per la liturgia non pretende di insegnare all'artista soltanto a svolgere il proprio compito, ma intende proporgli il mistero che è chiamato a comporre musicalmente. In questo modo, essa si attende, attraverso l'opera del musicista già esperto nella propria arte, nuove vibrazioni di armonie per la stessa teologia.

In definitiva, il fine della musica per la liturgia non è tanto quello di produrre e far ascoltare un *opus* musicale fine a se stesso, quanto quello di presentare in forma sonora il mistero rappresentandolo. Dio canta il suo Verbo e lo dona, l'artista incarna il Verbo e lo canta. Questa è vera arte spirituale per la liturgia: questa è musica «santa» come rivelazione antropoteologica.

L'insegnamento di san Paolo alle prime comunità

L'apostolo Paolo fa sgorgare il canto spirituale da quel cuore dove si incarna abbondantemente la Parola di Dio: «La parola di Cristo dimori in voi abbondantemente in ogni sapienza, istruendovi e ammonendovi a vicenda con salmi, inni e cantici spirituali in grazia cantando nei vostri cuori a Dio. E tutto ciò che fate in parole o in opere tutto si compia nel nome del Signore Gesù rendendo grazie a Dio Padre per mezzo di lui» (Col 3,16-17). San Paolo inserisce il canto spirituale in un contesto di catechesi tipicamente battesimale e lo fa sgorgare da quel cuore dove «s'incarna la parola di Dio, abbondantemente». Questa parola accolta nella profondità del cuore porta i suoi frutti in tutti i membri della comunità, attraverso l'edificazione reciproca, raggiungendo una sua forma particolare nel canto comunitario.

Ammaestratevi, ammonitevi... cantate, sono conseguenze del fatto che nel cuore del battezzato dimori la parola di Cristo. Quella Parola che – in quanto mistero manifestato – è «Cristo in voi». Là dove la vita dell'uomo vecchio si era espressa nel «mentirsi a vicenda» (3,9), la vita dell'uomo nuovo in Cristo passa attraverso l'istruirsi e l'ammonirsi a vicenda «con salmi, inni e cantici spirituali, in grazia cantando nei vostri cuori a Dio». Il profondo dimorare della parola di Cristo fa prorompere l'ammonizione, il canto e il rendimento di grazie. La presenza della parola di Cristo raggiunge quindi una sua forma particolare nella preghiera in canto della comunità. C'è tutto un crescendo espressivo: dalla carità alla pace di Cristo che regna «nei vostri cuori»; alla parola di Cristo «cantando nei vostri cuori».

Il canto, quindi, è frutto della Parola risuonata nell'intimo del cuore dei fedeli. Non è un canto qualsiasi, ma un canto «spirituale», un canto che caratterizza sia la preghiera sia la stessa comunità orante.

Un insegnamento complementare si trova anche nella lettera agli Efesini: «Non inebriatevi di vino nel quale è dissolutezza, ma lasciatevi riempire di Spirito intrattenendovi tra voi con salmi e inni e cantici spirituali, cantando e salmeggiando nel vostro cuore al Signore rendendo perennemente grazie, per tutti, nel nome del Signore nostro Gesù Cristo, colui che è Dio e Padre» (Ef 5,18-20).

In questo testo fortemente ecclesiologico, si innesta l'invito al canto spirituale: «E “non inebriatevi di vino”, ma lasciatevi riempire di Spirito Santo». Da questa pienezza di Spirito scaturisce il canto dei salmi, degli inni e dei cantici spirituali. «Spirituale» non equivale a una generica «sacralità», ma definisce la particolare esperienza dello Spirito che i battezzati hanno il dono di vivere. E prosegue: «Cantando e salmeggiando nel vostro cuore al Signore». Dove il cuore non va letto nel senso psicologico del sentimento, ma nel senso del centro profondo nel quale l'uomo si determina alla conoscenza e alla decisione. Il cuore, «l'uomo interiore», è il luogo dove lo Spirito Santo raggiunge l'uomo. E l'uomo, invaso dallo Spirito, canta e salmeggia. E' lo Spirito che dà all'orante l'energia per poter cantare e pregare in una «sobria ebbrezza» (S. Ambrogio).

Il canto della liturgia sgorga dall'Assoluto, un Assoluto che, pur rimanendo trascendente si è fatto immanente. Il canto della liturgia è Parola che si fa canto, canto che sgorga dal cuore dove s'incarna il Verbo per opera dello Spirito Santo. Il canto della liturgia è canto in sinergia con l'azione liturgica ed esprime la soavità della preghiera, la solennità della celebrazione, l'unanimità dell'assemblea (cfr SC 112). Il canto e la musica per la liturgia hanno come finalità l'aspetto *latreutico* – gloria di Dio – e l'aspetto *soteriologico* – santificazione dei fedeli –, dimensioni che la *Sacrosanctum Concilium* e l'istruzione *Musicam Sacram* mutuano integralmente dal documento di Pio X.

Conservare e incrementare

Scrive sant'Ambrogio nel suo trattato sul Paradiso che *haec duo ab nomine requiruntur: ut et operibus nova quaerat et parta custodiat, quod est generale*: «due cose sono richieste all'uomo, che operando ricerchi cose nuove e custodisca ciò che ha conseguito. Cosa, questa, che vale in genere» (4,25). Cercare il nuovo e custodire le cose scoperte è il compito dell'uomo che obbedisce alla legge costitutiva del suo essere e, facendo la volontà di Dio, compie il disegno della creazione.

Nel *nova quaerere et parta custodire* si comprende tutto il mondo dell'uomo attento alle cose scoperte, ma anche ai doni di grazia precedente-

mente elargiti da Dio: il principio di Ambrogio è, dunque, un sapiente intreccio di grande equilibrio e di illuminante lungimiranza, poiché rifiuta ogni rottura con il passato e nel contempo favorisce lo sviluppo verso il futuro.

Afferma *Sacrosanctum Concilium*: «si conservi e si incrementi con grande cura il patrimonio della musica sacra» (n. 114). I verbi usati sono due: *conservare e incrementare*. Il *Thesaurus Musicae Sacrae*, di altissima e svariatissima qualità, nato per liturgie di altre epoche, è un patrimonio prestigioso, da utilizzare con sapiente dosaggio e riadattare con intelligenza e competenza alle nuove esigenze celebrative. *Conservare* non significa conservatorismo che accumula tesori e ricchezze del passato per il piacere o il dovere di collezionare; *conservare* significa aprirsi ad accogliere il nuovo senza dimenticare il passato; conservare vuol dire discernere con sapienza senza fossilizzare e sclerotizzare.

In questo impegno, la tentazione di riciclare, cioè di operare trasposizione senza riprogettazione, è pericolosa: la profezia è ri-creare. Se conservare è il verbo relativo al patrimonio-tesoro del repertorio antico, *incrementare* è il verbo che si riferisce al nuovo patrimonio da scrivere. Sia l'antico che il nuovo devono rispondere alle nuove esigenze della celebrazione, alla concreta comunità celebrante, alla praticabilità esecutiva.

Riprendendo l'insegnamento del Motu proprio *Tra le sollecitudini*, l'istruzione *Musicam Sacram* ha definito «musica sacra quella che, composta per la celebrazione del culto divino, è dotata di santità e bontà di forme» (n. 4). Con il principio della santità, Pio X mirava specificatamente a purificare la musica sacra dalla contaminazione della musica profana teatrale. Giovanni Paolo II nell'enciclica *Ecclesia de Eucharistia* afferma che non tutte le composizioni musicali sono capaci «di esprimere adeguatamente il mistero colto nella pienezza di fede della Chiesa» (n. 50). E in effetti, come si esprime autorevolmente Giovanni Paolo II nel suo *Chirografo sulla Musica Sacra* «la stessa categoria di “musica sacra” oggi ha subito un allargamento di significato tale da includere repertori i quali non possono entrare nella celebrazione senza violare lo spirito e le norme della Liturgia stessa» (n. 4).

Il secondo principio esprime l'esigenza che non vi può essere musica destinata alla celebrazione dei sacri riti che non sia prima «vera musica», capace di avere quell'efficacia «che la Chiesa intende ottenere accogliendo nella sua liturgia l'arte dei suoni» (*Tra le sollecitudini*, 2). E tuttavia, la sola bellezza formale non è sufficiente: la musica destinata alla liturgia, infatti, come abbiamo detto e come afferma ancora Giovanni Paolo II, deve avere «la piena aderenza ai testi che presenta, la consonanza con il tempo e il

momento liturgico a cui è destinata, l'adeguata corrispondenza ai gesti che il rito propone» (*Chirografo sulla Musica Sacra*, 5).

San Pio X aggiungeva un terzo principio che *Musicam Sacram* non ripropone, quello dell'universalità. E' ben vero che, come ha auspicato *Sacrosanctum Concilium*, canto e musica devono rispondere anche alle legittime esigenze di adattamento e di inculturazione. Tuttavia, non può mai mancare il riferimento a criteri universali quali il coinvolgimento dell'intera assemblea nella celebrazione e la garanzia di non scadere nella leggerezza o nella superficialità. Inoltre, l'universalità mette in guardia anche da certe sperimentazioni di tipo elitario nelle quali si utilizzano opere musicali antiche o contemporanee che hanno in sé un indubbio valore artistico, ma che propongono un linguaggio lontano dalla sensibilità e dalla comprensione dell'assemblea celebrante (cfr Giovanni Paolo II, *Chirografo sulla Musica Sacra*, 6).

Formazione musicale e compiti dei musicisti

Oggi stiamo vivendo il grande momento della transizione da un'epoca ormai conclusa a un'epoca che ancora non ha pienamente la visione chiara di se stessa. La riforma liturgica, con il suo rinnovamento, si colloca in questo periodo drammatico e affascinante di sconvolgimenti epocali ed ecclesiali. E ancora difficile cogliere in modo globale i frutti di tanto lavoro operato all'interno della recente storia della Chiesa, ma è certo che si tratta di un processo irreversibile e dinamico, che deve essere favorito, accompagnato e amato per servire la Chiesa ed esserle fedeli, per essere attenti ai segni dei tempi e vivere nella realtà storica, per obbedire alla voce dello Spirito e costruire giorno per giorno la stessa Chiesa.

Il progetto del Concilio Vaticano II, essendo a tutti gli effetti il vero e unico progetto culturale della Chiesa al volgere del secondo millennio, ha bisogno di operatori che lo abbiano pienamente assimilato e, con umiltà e competenza, audacia ed entusiasmo, sappiano attuarlo conducendolo a perfezione. Da qui la necessità, anche in campo musicale, di una formazione che scaturisca dalle vere esigenze liturgiche. E' necessario formare al canto liturgico tutti i ministri della celebrazione: i Vescovi, i presbiteri, i diaconi, i salmisti, gli animatori, le *scholae cantorum* e tutti i fedeli laici. La formazione musicale deve essere prima di tutto formazione alla bellezza sonora, per acquisire un'adeguata sensibilità musicale a tutti i livelli, ciascuno in rapporto al proprio ruolo.

In questo campo specifico, la *Sacrosanctum Concilium* sottolinea che quella dei musicisti chiamati a coltivare la musica per la liturgia è una vera e

propria *missione*. Non basta, quindi, comporre o eseguire bene musica buona per la liturgia: occorre comprendere dall'interno e per esperienza la vera natura di quella che *Sacrosanctum Concilium* definisce l'attività per eccellenza della Chiesa. La celebrazione del Mistero Pasquale, infatti, non la si può esprimere attraverso l'arte musicale se non si raggiunge la profondità dell'uomo. E questa profondità passa attraverso il cammino di una seria esperienza artistica e la lunga gestazione di una preghiera intensa e di una partecipazione seria e cosciente alle celebrazioni liturgiche.

Conclusioni

L'*incipit* parentetico di *Musicam Sacram* 4 sottolinea la speranza che i pastori d'anime, i musicisti e i fedeli accolgano volentieri e mettano in pratica le norme stabilite, unendo, in piena concordia, i loro sforzi e il loro lavoro per raggiungere la doppia finalità teologica della musica sacra, «la gloria di Dio e la santificazione dei fedeli» (SC 112). Il beato A. Ildefonso Cardinal Schuster soleva dire: «Non voglio mettere barriere all'azione dello Spirito Santo». I tempi della profezia sono i tempi dell'*idea nuova* che muove e rende giovane la storia. Come il nascituro nel grembo materno, così i momenti di novità nella vita della Chiesa significano trepidazione, speranza, lavoro, ricerca in cui la gioia e le lacrime si affrontano quasi in un prodigioso duello. Dunque, non ci dovrebbe essere contrasto tra antico e nuovo: è solo questione di mentalità e di cultura, di non-pregiudizio e di inventiva efficace.

Instaurare omnia in Christo fu il motto di san Pio X. Ogni opera di rinnovamento, se non ha Cristo come sorgente, come modello e come meta, non può portare autentici frutti di novità. E' Cristo il fine, lo scopo, il soggetto e la materia della vera arte liturgica: Lui, *Dei Verbum* fatto carne per noi uomini e per la nostra salvezza, Lui, *Lumen Gentium* celebrato e cantato dalla Chiesa e nella Chiesa. Lui, *Gaudium et Spes* della storia e del mondo.

SYMPOSIA

FESTIVAL INTERNAZIONALE DEL CINEMA SPIRITUALE «TERTIO MILLENNIO»

Cristo nel Cinema – Un canone cinematografico

Roma, Italia, 4-10 dicembre 2003

Dal 4 al 10 dicembre 2003 è si svolta la VII edizione del *Festival Internazionale del Cinema Spirituale «Tertio Millennio»*. Il festival è stato preceduto da un Convegno Internazionale di Studi sul tema “*Cristo nel cinema – Un canone cinematografico*”. Il Convegno, organizzato dal Pontificio Consiglio della Cultura, dal Pontificio Consiglio delle Comunicazioni Sociali e dalla Filmoteca Vaticana, in collaborazione con la “Rivista del Cinematografo” dell’Ente dello Spettacolo e la Pontificia Università Urbaniana, si è tenuto nell’Aula Magna della Pontificia Università Urbaniana il giorno 2 dicembre. I due eventi erano stati presentati ai giornalisti e al pubblico durante una conferenza stampa, tenutasi presso il Pontificio Consiglio della Cultura il 28 novembre 2003.

Il Convegno era strutturato in due sessioni: La sessione del mattino è stata presieduta da S.Em. il Cardinale Paul Poupard, Presidente del Pontificio Consiglio della Cultura, mentre moderatore era il Dott. Andrea Piersanti, Presidente dell’Ente dello Spettacolo. “Quante risorse – ha detto il Cardinale Poupard rivolgendosi ai partecipanti in apertura del Convegno – il cinema sviluppa e possiede quale forma artistica, quale fenomeno culturale e strumento di comunicazione, esempio di arte per eccellenza del Terzo Millennio. Il cinema, soprattutto in questo scorcio di storia, mi auguro sappia, con il suo genere proprio, diffondere segni di speranza, per costruire una vera cultura della vita e della dignità della persona, la civiltà del rispetto reciproco e della convivialità tra le culture. Ho piena e totale fiducia che quanti operano nel mondo del cinema sapranno rispondere a questa richiesta di un supplemento di speranza, anche con il nostro piccolo contributo”. Uno stimolo chiaro e deciso dal punto di vista culturale e, soprattutto, dell’impegno per promuovere, attraverso l’arte cinematografica, la ricchezza di ogni cultura e il dialogo interculturale. Il lavoro della mattinata è poi

proseguito con il saluto del Rev. Prof. Claudio Pighin, Responsabile del Centro Comunicazioni Sociali dell'Università Urbaniana, il quale ha sottolineato l'urgenza di una evangelizzazione della cultura dei mezzi di comunicazione sociale, e con la proiezione di un filmato *Cristo nel cinema. Una storia di celluloidi*, a cura di Paola Dalla Torre, Dottoranda di ricerca presso l'Università Roma Tre e del Prof. Claudio Siniscalchi dell'Università L.U.M.S.A: una narrazione costruita con le immagini dei vari film sulla passione di Cristo, a partire dai Fratelli Lumière (1897) fino ai nostri giorni. La mattinata di lavoro si è conclusa con gli interventi del Prof. Alberto Strumia, dell'Università di Bari, nella parte di uno spettatore che si accosta a questo canone cinematografico con delle aspettative, delle lacune e un bagaglio culturale non sempre in grado di garantire una interpretazione dei testi cinematografici; del giornalista di *Avvenire* dott. Alessandro Zaccuri, impegnato a presentare il tema del sacro e delle figure e dei temi tipici della salvezza e del salvatore in opere comunemente catalogate nel genere fantascientifico. Una nuova sfida per un prossimo convegno? E' intervenuto Mons. Enrique Planas, Direttore della Filmoteca Vaticana, passando in rassegna alcuni film, rappresentativi di epoche cinematografiche diverse, tentandone una lettura teologica, e la Prof.ssa Ermelinda Campani, della Stanford University, con una appassionata esposizione, avente come scopo l'apertura di nuove categorie di lettura di questo genere cinematografico.

La sessione pomeridiana, presieduta da S.E.R. Mons. John P. Foley, Presidente del Pontificio Consiglio delle Comunicazioni Sociali, ha visto gli interventi dei registi Leandro Castellani e Krzysztof Zanussi, il secondo è anche consultore del Pontificio Consiglio della Cultura, i quali, da artisti, hanno cercato di presentare il loro speciale punto di vista nell'affrontare il canone cristologico. Il regista polacco ha insistito sulla necessità di sottolineare la dimensione divina della presenza di Cristo, e Castellani ha ricordato una triplice modalità narrativa della figura di Gesù: come tema, come provocazione e come archetipo. Inoltre, sono intervenuti il Prof. Dario Viganò, dell'Università Lateranense, con una sorta di lettura critico-testuale dei vari modelli rappresentativi di Cristo nel cinema, il Prof. Javier García González, dell'Ateneo *Regina Apostolorum* e il Prof. Maurizio Gronchi, dell'Università Urbaniana, con un approccio al tema da una prospettiva filosofico-narrativa; il Prof. Ernesto G. Laura, Storico del cinema, con una puntuale ricostruzione storica dell'evolversi del canone cristologico attraverso il cinema, e il prof. Vincenzo Battaglia, dell'Ateneo *Antonianum*, il quale ha offerto alcuni spunti per una lettura teologica del canone cristologico nel cinema. La conclusione dei lavori è stata affidata a S.E.R. Mons. Foley. Il Presidente del Pontificio Consiglio delle Comunicazioni

Sociali ha messo in risalto l'importanza e la ricchezza di un Convegno Internazionale, soprattutto per la possibilità di mettere a confronto professionisti con competenze diverse e in grado di offrire letture complementari di uno stesso tema.

Dal 4 al 10 dicembre si è svolta a Roma la rassegna dei film del Festival, selezionati dalla direzione artistica, nelle persone di Claudio Siniscalchi e Giampaolo Spodano e dal comitato di selezione film, composto da Matilde Bernabei, Fernaldo Di Giammatteo, Marco Frisina, Felice Laudadio, Claudio Siniscalchi. Nel corso della Rassegna sono stati proiettati i film di: Krzysztof Zanussi, *The supplement*, Carlos Sorin, *Piccole storie*, Nicolas Philibert, *Essere e avere*, Michael Winterbottom, *Cose di questo mondo*, Hiner Saleem, *Vodka lemon*, Steven Soderbergh, *Solaris*, Gabriele Salvatores, *Io non ho paura*, Stephen Frears, *Piccoli affari sporchi*, Majid Majidi, *Baran*, Wolfgang Becker, *Good bye Lenin!*, Joel Schumacher, *Veronica Guerin – Il prezzo del coraggio*, Pupi Avati, *Il cuore altrove*, Andrei Zvyagintsev, *Il ritorno*, Pasquale Squitieri, *L'avvocato De Gregorio*, Edoardo Winspeare, *Il miracolo*, Ermanno Olmi, *Cantando dietro i paraventi*, Rashid Masharawi, *Ticket to Jerusalem*, Emanuele Crialesi, *Respiro*, Alexander Payne, *A proposito di Schmidt*, Jacques Perrin, *Il popolo migratore*, Philip Noyce, *La generazione rubata*, Atom Egoyan, *Ararat*.

Questa manifestazione, organizzata dalla Rivista del Cinematografo dell'Ente dello Spettacolo, svoltasi sotto l'Alto Patronato del Presidente della Repubblica Italiana, con il Patrocinio del Pontificio Consiglio della Cultura e del Pontificio Consiglio delle Comunicazioni Sociali, e con il sostegno di Medusa Film e RAI cinema, si propone come scopo di rintracciare la voce dello Spirito e le tracce del senso religioso nelle produzioni cinematografiche contemporanee. L'appuntamento si è chiuso il 10 dicembre, con una serata di gala al Palazzo della Cancelleria, durante la quale, dopo una conferenza sul tema *La fede e la TV*, trattato a più voci da S.E.R. il Cardinale Presidente Paul Poupard, da S.E.R. Mons. Mauro Piacenza, Presidente della Pontificia Commissione per i Beni Culturali della Chiesa e dal Dott. Bruno Vespa, sono stati consegnati i premi Sergio Trasatti e Diego Fabbri 2003, inoltre il *Premio Colonna Sonora* e un *premio speciale Sergio Trasatti*.

Durante la sua breve conferenza il Cardinale Poupard ha detto: "Cari amici, non si chiede una televisione, per così dire, 'consacrata', permettetemi la battuta, per presentare seriamente la dimensione della fede, ma una televisione che sappia fare il suo proprio mestiere, con coraggio e competenza, anche quando si tratta di affrontare temi spirituali e legati al

mistero dell'uomo, che per il cristiano si chiarisce e si vive nel mistero di Cristo". Questo è stato detto a proposito della televisione, ma non è meno valido se portato nell'ambito cinematografico.

Don Franco PERAZZOLO
Ufficiale del Pontificio Consiglio della Cultura

**L'OCCIDENTE, L'ISLAM E LA RUSSIA
NEL PENSIERO DI VLADIMIR SOLOV'EV**

Lugano, Svizzera, 7 febbraio 2004

Sabato 7 febbraio 2004, nella sede della Facoltà di Teologia di Lugano (Svizzera), il Pontificio Consiglio della Cultura e la stessa Facoltà hanno organizzato una giornata di studio dedicata alla personalità di Vladimir Solov'ev, nel 150° anniversario della nascita. Il folto pubblico, tra cui erano presenti, oltre a personalità del mondo della cultura, numerosi studenti della Università di Lugano nonché sacerdoti, seminaristi e religiose, ha accolto con gratitudine il telegramma del Santo Padre auspicante: *«incontro scientifico contribuisca a conoscenza fecondo pensiero illustre filosofo russo circa dimensione spirituale e culturale delle sue riflessioni»* sul tema dell'incontro.

Tornare al pensiero di Solov'ev è più che mai proficuo nel contesto di laicismo aggressivo che caratterizza il tempo presente, nell'ambito dello Stato, della scuola, e pure dello stesso pensiero. Infatti, Solov'ev ci propone un concetto di conoscenza integrale, ci invita a riflettere sulla ricerca della verità. La sua grande preoccupazione sta nel recuperare la fede che libera la ragione, il pensiero, l'agire, perché la vera conoscenza non può essere se non totale.

In questa prospettiva, Solov'ev considera sempre la Russia e la sua identità profonda in rapporto con l'insieme dell'Europa. Infatti, solo nel contesto generale europeo, può manifestarsi ciò che Solov'ev chiama la missione salvifica della Russia. Anche se imperfetta e talvolta infedele, solo la Russia può introdurre l'Europa nella *Sophia*. Certo, l'Occidente è l'araldo di valori preziosi come la libertà e la giustizia, ma deve essere guidato nella ricerca della Verità che porta all'incontro con l'*Essente*, il Soggetto assoluto e libero, che accoglie in sé tutte le potenzialità e tutta l'iniziativa creatrice

dell'uomo. Entrare in comunione con la Saggezza implica, secondo Solov'ev, il sapere integrale. Ora, l'errore di fondo delle varie correnti della filosofia occidentale consiste nel divaricare arbitrariamente la coscienza e la realtà. Il solo sapere vero è il sapere integrale, che presuppone la sintesi fra fede e ragione. Qui si verifica la giustezza dell'intuizione dell'Accademico Serguei Averintsev: fare ritorno alle fonti. L'intera filosofia occidentale non può ritrovare la sua realtà positiva senza un ritorno alle origini, unendo fede e ragione. Ma, prima, deve riconoscere la realtà della sua tragedia mascherata col mito del progresso univoco e irreversibile della ragione. Solov'ev ne è convinto: solo la Russia può aiutare l'Europa Occidentale a riconoscere positivamente la tragedia della sua filosofia, a condizione naturalmente che la Russia prenda piena coscienza di sé e proclami la «vera parola russa» ossia *Sophia*-Sapienza.

Solov'ev definisce la sfida essenziale per il nostro tempo: o si incoraggia una autoaffermazione dissennata del soggetto fino alla sua autodistruzione, o si instaura una autentica filosofia cristiana (mai veramente esistita per Solov'ev) o sofologia, che integri criticamente tutte le forme del sapere, a stimolo e sostegno di un'etica, di una politica, e di un'arte autenticamente cristiane.

Solov'ev insiste sul dovere-obbligo di servire la verità, la fede dei padri al di là di tutte le contrapposizioni ormai obsolete, perché – questa è la sua convinzione – il futuro della filosofia occidentale sarà o un annientamento, un suicidio, o una trasfigurazione. Allora non ci sarà più opposizione fra Occidente e Oriente, ma ci sarà da chiedersi: esisterà ancora la filosofia?

Si profila così il ruolo dell'istituzione che Solov'ev chiama «l'organo centrale» che manca ai cristiani russi, il papato, condizione di ogni progresso nel discernere la verità nell'unità: «Prima di tutto, dobbiamo riconoscerci per ciò che siamo in realtà, una parte organica del grande corpo cristiano, e affermare la nostra intima solidarietà con i nostri fratelli d'Occidente, che possiedono l'organo centrale che ci manca. Questo atto morale, questo atto di giustizia e di carità sarebbe in se stesso un immenso progresso per noi e la indispensabile condizione di ogni progresso ulteriore» (V. SOLOV'EV, *La Russie et l'Église universelle*, p. 82-83).

In una prospettiva interreligiosa e interculturale occorre osservare quanto la persona di Gesù Cristo vivo sia il fulcro del pensiero di Solov'ev, nella più perfetta adesione alla dottrina del concilio di Calcedonia. Egli vede Cristo come l'amico intimo e caro e, allo stesso tempo, come oggetto della fede formulata dalla Chiesa. Alla liturgia ortodossa attinge molto: le porte dell'iconostasi si aprono per lasciar passare il Vangelo e l'Eucaristia, ossia Gesù Cristo, Parola di Dio e Pane della vita. Cristo, l'amico, è il compagno

della figura emblematica del monaco, che pratica nella verginità la sapienza dell'amore e l'amore della sapienza. Perciò il cristianesimo è più di un sistema filosofico o religioso: nel suo centro c'è Cristo e solo Cristo, verità viva e incarnata, modello e forza che possono trasformare tutti gli uomini e il mondo. Solov'ev ne è intimamente convinto: tutto l'insegnamento si riassume in Cristo che si è dato alla Chiesa, nella Chiesa e per la Chiesa. Cristo non è solo un ricordo storico: si rivela oggi ad ognuno nella sua unità personale e diventa modello di unità per ogni persona umana.

Dall'antipapismo degli inizi all'accettazione di tutta la dottrina insegnata dalla Chiesa di Roma, Solov'ev è rimasto profondamente ortodosso, ma crede nei dogmi come parola di Dio nella Chiesa. Rifiuta allo stesso tempo conversioni ed indifferentismo religioso. Per lui, l'unità è offerta dalla persona di Cristo, e si attua nella Chiesa universale, nelle Chiese d'Occidente e d'Oriente, perché nella loro unità di fede esse sono la Chiesa universale; non nella separazione ma nella tensione verso l'unità perfetta. Non si tratta di convertirsi da una Chiesa ad un'altra, ma tutti i cristiani si devono convertire a Cristo, alla sua persona divina incarnata.

Il cristiano che incontra le altre religioni deve sentire l'appello a convertirsi sempre di più alla persona di Cristo, alla signoria di Cristo, nella confessione della propria imperfezione che si manifesta soprattutto nel divario fra fede professata e vita vissuta.

Solov'ev sa che la religione deve essere universale e unica. Intendiamoci: Solov'ev non intende che si crei una religione universale minimalista, astratta, che porti alla fine all'ateismo pratico. Egli vuole una religione universale che sia fondata sull'adesione a Cristo. Riconosce che le religioni in genere si devono sbarazzare di tutto ciò che impedisce la conoscenza della verità, cioè Cristo per i cristiani.

Solov'ev è aperto e favorevole nei confronti degli Ebrei, e vede in loro come il concentrato di tutta la storia dell'universo, pertanto la loro elezione è e rimarrà irrevocabile.

Riconosce nell'Islam un patrimonio che invita a farsi solidale con chi soffre, e considera la divisione dei cristiani una ferita più grave dello sviluppo dell'Islam. Scrive nel 1885 nella sua *Réponse à Danilevski*: «Rimane certo che la separazione dell'Oriente e dell'Occidente fu e rimane, per la Chiesa universale, una sciagura peggiore della nascita e dello sviluppo dell'Islam, castighi forse di questa separazione. Quale cristiano dunque potrebbe non proseguirne l'espiazione?» (Citato in M. D'HERBIGNY, *Un Newman russe, Vladimir Soloviev*, Paris, 1934, p. 199).

Nei confronti delle religioni d'Oriente, Solov'ev non manca di critiche per la debolezza del loro pensiero sulla persona umana. Per questo, ritiene che il cristianesimo debba portare le altre religioni al loro compimento in Cristo, all'incontro con la sua novità irriducibile. Il cristianesimo è una verità assoluta che supera tutte le realtà esistenti, nella loro parte di verità. Perché, secondo Solov'ev, il cristianesimo non cancella, non aggiunge, ma porta al loro compimento le verità presenti nelle varie religioni.

Solov'ev vede la verità del cristianesimo nel superamento dell'Israele materiale e nel superamento di un cristianesimo idealista, solo in attesa della parusia. La verità del cristianesimo sta nel vivere l'incarnazione di Cristo nell'esistenza umana. La Croce divide gli ebrei dal cristianesimo perché, afferma Solov'ev, gli ebrei volevano una liberazione materiale d'Israele. Accettare la Croce significa uscire da una concezione secondo la quale l'uomo costruisce se stesso, per riconoscere Dio che, entrando nell'umanità, si assume la Croce dalla quale nasce la Chiesa. Israele non ha accettato la Croce e il suo significato, ha rifiutato l'umiltà di Dio e la rinuncia all'egoismo attaccato ai beni materiali; ha preferito se stesso a Dio. Ricordare la Croce a Israele significa presentargli la Croce tramite la quale Dio offre la sua salvezza nell'abbassamento del Figlio.

Insomma, l'universalità del cristianesimo non pretende di cancellare le peculiarità, ma di unire tutte le ricchezze purificate da Cristo e dalla sua Croce. Per Solov'ev, i cristiani devono convertirsi sempre di più a Cristo per convertire il mondo.

Sempre preoccupato dalla ricerca dell'unità in tutti i campi dell'esistenza umana, Solov'ev osserva che sia l'Occidente sia l'Oriente rischiano di perdere la propria esistenza per disgregazione dell'umanità. E' convinto che la Russia rappresenti il futuro del mondo a causa della sua ricchezza religiosa, della sua vocazione divina, nella prospettiva del panslavismo. Ma Solov'ev non si lascia prendere da un mondo solo virtuale. Convinto della missione suprema della Russia, egli osserva lo stato pietoso della classe più influente della nazione; sicuro del ruolo della Russia in Europa, riconosce un profondo egoismo nazionalista che porta alla divisione. Infatti, ritiene Solov'ev, il conflitto fra Chiese d'Oriente e d'Occidente ha per radice il contrasto fra gli interessi nazionalisti e gli interessi della Chiesa universale. Pertanto, ora si devono restituire alla Chiesa i tratti dell'unità, attingendo all'unità della Santissima Trinità. Così si entrerà attraverso le porte della storia nel regno di Dio. Tutta la consapevolezza ecumenica di Solov'ev si radica nella sua vita ortodossa: tutti si devono convertire per assomigliare al modello perfetto della Santissima Trinità. Con una fiducia incrollabile nella capacità della fede e della carità di trasformare il mondo,

Solov'ev invita a ciò che si chiama, nei processi di canonizzazione, l'eroicità delle virtù. Per essere veramente cristiano, non solo si tratta di scegliere il bene e rifiutare il male, ma di discernere fra il bene e il bene che porta a Cristo: l'essere cristiano è desiderio, passione, che non sopporta una fede snaturata, ridotta al suo involucro culturale.

Solov'ev non è solo una figura del patrimonio russo; egli fa parte di questa tradizione spirituale sempre viva, che offre tuttora motivi di ampie riflessioni di fronte alle sfide contemporanee. Basti pensare che per la prima volta l'Oriente cristiano è realmente libero. E noi Occidentali cattolici, non dobbiamo pensare che la Chiesa cattolica consista soltanto nella Chiesa latina, anche se di fronte a più di un miliardo di latini ci sono soltanto dieci milioni di cattolici orientali. Ovviamente l'Occidente è rimasto estraneo alla storia dell'Oriente, alle sue vicende, alla sua filosofia, alla sua esperienza spirituale.

Dal canto suo, l'Oriente ha sperimentato un contesto di oppressione che ha contribuito molto ad unire religione e nazionalità, il che spiega l'odierna situazione dell'ortodossia.

Se con l'assoggettare la Chiesa ad opera di Pietro il Grande scompare gran parte delle risorse intellettuali russe, specialmente in teologia, con Solov'ev si osserva un certo ritorno dei pensatori dell'ortodossia slavofila, sotto l'egida di Platone.

In un articolo apparso su *L'Univers* dell'11 agosto 1888, Solov'ev scrive in una serie dedicata al tema del battesimo di San Vladimiro e lo Stato cristiano: «Precisamente quando i raffinati Greci rigettavano la perla evangelica del Regno di Dio, essa era raccolta da un Russo a metà selvaggio. Egli la trovò coperta di polvere bizantina, e questa polvere è pienamente conservata fino ai giorni nostri [...] Quanto alla perla stessa, è rimasta nascosta nell'anima del popolo russo». San Vladimiro, convertito, «accettò il cristianesimo nella sua totalità e fu penetrato in tutto il suo essere dallo spirito morale e sociale del Vangelo» (Citato da M. D'HERBIGNY, *Un Newman russe, Vladimir Soloviev*, Paris, 1934, p. 272).

Solov'ev rimane enigmatico su molti punti, ma dimostra palesemente come il bene attinga la sua autentica bontà a Cristo, alla sua Croce. La sua vita è stata dedicata al servizio della *Sophia*, della Sapienza che è Cristo. Nella sua anima illuminata dalla grazia *Sophia* è anche la Chiesa, finalmente riunificata, pronta a combattere la battaglia della fede perché trionfi la Croce di Cristo.

P. Bernard ARDURA O.Praem.
Segretario del Pontificio Consiglio della Cultura

PLENARIA 2004

Avec ce numéro, se termine la publication des réponses au questionnaire sur la non-croyance (voir *Cultures et Foi*, 4/2002, p. 330-331).

In this issue we conclude the publication of the numerous responses to the questionnaire on non-belief (see *Cultures and Faith*, 4/2002, pp. 330-331).

In questo numero terminiamo la pubblicazione delle numerose risposte al Questionario sulla non credenza (vedi *Culture e Fede*, 4/2002, p. 330-331).

En este número terminamos la publicación de las numerosas respuestas al cuestionario sobre la increencia (*Culturas y Fe*, 4/2002, p. 330-331).

* * *

L'ÉGLISE FACE A LA NON-CROYANCE

La position que je voudrais défendre, car je ne suis pas le seul, me semble-t-il, à en être convaincu, est que l'Église, de par son ouverture au monde, recommandée jusqu'à l'imprudence depuis le Concile de Vatican II, s'est rendue aveugle, chez nombre de ses représentants officiels, à des lames de fond d'indifférence et/ou d'hostilité à l'égard de l'Évangile, qui ne se trouve plus, du coup, appréhendé dans sa teneur et sa logique propres même parmi ceux qui se disent encore chrétiens. Quatre courants culturels principaux concourent à ce danger de submersion du christianisme, tel qu'il se trouve induit par les idéologies contemporaines : le matérialisme occidental, le scientisme dirigé contre nos traditions religieuses, le rationalisme érigé en religion de l'humanité, la séduction des religions orientales.

1. L'emprise du matérialisme occidental

C'est devenu une banalité de constater qu'en dehors de circonstances exceptionnelles telles que les déplacements du pape Jean-Paul II ou l'attraction de personnalités charismatiques, un discours un peu cohérent sur la vocation spirituelle de l'homme et les exigences évangéliques qui y font face, est devenu inaudible et donc laissé de côté. Seuls des

prédicateurs courageux tiennent encore ce discours dans des retraites fermées ou des pèlerinages entre amis.

La mentalité régnante dans les pays favorisés de l'Occident interdit l'accès direct aux sources vives de l'Évangile du fait que les esprits sont emprisonnés par la prégnance des valeurs matérielles, qu'il est commode de résumer par les valeurs du confort, du sexe et du pouvoir social.

Les valeurs du confort rendent inintelligible le message chrétien sur la souffrance. Certes on accepte toujours volontiers que des âmes généreuses se dévouent au soulagement de la douleur, mais on n'accepte plus que la souffrance fasse partie de la vie humaine quand celle-ci est vécue de façon honnête et authentique. Là réside une des raisons de la violence contemporaine. Mais on préfère ne pas la voir, tant elle serait troublante, et la plupart des théologiens contemporains refusent l'enseignement traditionnel sur la valeur rédemptrice de la souffrance.

Les valeurs du sexe rendent inintelligible la vie consacrée et le célibat du prêtre, perçus comme des instruments de domination et non de disponibilité au Royaume. On ne veut pas croire que l'amour du Christ justifie le sacrifice d'une intimité amoureuse et d'une vie de famille. On ne respecte plus, comme des vocations éminentes, l'engagement religieux et sacerdotal au service de Dieu et de l'Église. Beaucoup de chrétiens attendent même une modification de la discipline catholique sur ce point, considérée comme appartenant à un autre âge de l'humanité.

Les valeurs du pouvoir social rendent inintelligibles les services cachés et désintéressés. On accepte évidemment d'en profiter à l'occasion, mais on refuse d'y voir le témoignage de la venue du Royaume de Dieu en ce monde. Le surnaturel apparaît comme le luxe de ceux qui s'y adonnent, et dont on soupçonne la sincérité, au point de leur interdire éventuellement l'expression de leur foi, considérée comme dissonante par rapport à l'expression commune. La sainteté, en particulier, est perçue comme une valeur du passé, dont il est légitime de cueillir les fruits, mais qui est une aberration pour le temps présent, une folie dont il faut se garder, qu'on soit à l'extérieur ou à l'intérieur de l'Église.

Telle est l'attitude commune, qui exprime le climat de l'époque. Mais cette attitude ne s'imposerait pas avec une telle arrogance, capable de susciter le doute chez ceux qui seraient d'eux-mêmes portés à la vie spirituelle, si des canons culturels bien précis ne venaient en renforcer l'ascendant et en assurer le prestige. Il faut faire référence ici aux philosophies de Marx, de Freud et de Nietzsche, qui sont des apôtres du matérialisme sous une forme ou une autre. On les désigne d'ordinaire comme des athéismes – ce qui est vrai ; mais on évite de les dénoncer

comme des incitations au matérialisme, ce qu'elles sont pourtant, sous une forme grossière ou subtile, comme le montrent d'ailleurs les multiples combinaisons qu'on en a faites. Toutes ensemble elles constituent le soubassement intellectuel du refus de la vie spirituelle ; elles créent une carapace mentale allergique à toute incitation à la sainteté évangélique. C'est pourquoi il est fort étrange de voir des intellectuels dénoncer, le cas échéant, un matérialisme des mœurs, quand ils pratiquent eux-mêmes un matérialisme de la pensée, combien plus scandaleux. Quand on a réduit l'horizon de l'existence humaine aux bornes de ce monde-ci, comment s'étonner que les malheureux prisonniers de ce monde se livrent à la violence, à la débauche, à toutes les sortes de rapt ?

Pour expliquer que des formes raffinées de matérialisme puissent servir de justification à des formes plus grossières, il faut relever d'ailleurs qu'une doctrine fort répandue est capable de servir de médiation entre les unes et les autres : il s'agit du darwinisme sous sa forme contemporaine. Il est plus facile, en effet, à l'homme de la rue de se considérer comme un animal un peu perfectionné par la formation qu'il a reçue ou celle qu'il s'est lui-même donnée, que comme un travailleur exploité, un désir frustré, ou une volonté de puissance contrariée. Chacun comprend très facilement qu'il est pris dans « la lutte pour la vie » et qu'il lui faut impérieusement s'y adapter s'il veut y gagner une place qui sera, s'il a un peu de chance, l'une des meilleures. On n'a même pas besoin de le lui dire. Si bien que le darwinisme enseigné de la maternelle à l'Université trouve des esprits tout préparés à l'adopter et qu'il devient le matérialisme partagé presque inconsciemment par tous nos contemporains. Alors, lorsque quelques savants authentiques (citons : P.P.Grassé, Marco Schützenberger, Michaël Denton) s'appliquent à montrer que le darwinisme sous la seule forme où il est aujourd'hui biologiquement présentable (mutations génétiques aléatoires / sélection naturelle) est absolument incapable de rendre compte de l'évolution des espèces vivantes, le peuple ne peut accepter une critique si contraire à tout ce qu'on lui a trop facilement enseigné, et les scientifiques concernés crient au scandale. Les philosophes embarrassés se taisent et les théologiens se courbent devant le conformisme des scientifiques, qui n'est pourtant qu'un corporatisme frileux. Il est confortable, en effet, pour la science de se présenter comme la gardienne du matérialisme, alors qu'elle devrait être, si elle était pratiquée avec rigueur et considérée sans parti pris, sa plus redoutable objection ! Il faut donc admettre que les scientifiques qui sont les nouveaux clercs de notre civilisation matérialiste ne sont pas prêts à abandonner le pouvoir (spirituel) très conditionné qu'elle leur laisse. Le matérialisme devient

ainsi le nouveau ciment (on n'ose parler ici d'une « religion ») d'un monde qui s'enorgueillit de s'être dressé, comme Prométhée, contre les dieux traditionnels. Au lieu de considérer Jésus comme le vrai Prométhée, venu apporter aux mortels le feu de l'amour divin, selon la conception qu'en avaient les premiers chrétiens, on assimile Sa personne, Sa doctrine, et l'institution qu'Il a fondée, aux créations mythiques dans lesquelles l'humanité place son espoir durant un certain temps. La conviction dominante, dans la civilisation matérialiste qui est la nôtre, est que ce temps est passé, même si les mythes chrétiens bercent encore l'imagination de certains peuples, et qu'il est utile de les évoquer en certaines occasions. Quant à la croyance fondamentale, on est passé du Dieu providence au dieu hasard.

2. Le scientisme dirigé contre la tradition judéo-chrétienne

Tous ceux qui font profession de la science ne sont pas « scientifiques », s'il faut entendre par cette expression qu'ils croient en la possibilité d'une explication scientifique de toutes choses. Mais peu acceptent que la connaissance scientifique qu'ils enseignent et à laquelle ils apportent, éventuellement, quelque contribution, n'est qu'un découpage du réel, essentiellement relatif au regard que l'homme, en tant qu'observateur lui-même et doté d'instruments perfectionnés d'observation, peut porter sur la réalité. La force de la connaissance scientifique, qui naît de cette observation contrôlée, est qu'elle est intersubjective ; c'est en cela seulement qu'elle peut être dite « objective » ; mais cette objectivité n'est que la manifestation la plus apparente, et la mieux confirmée, d'une réalité qui ne se révèle qu'en partie aux regards des scientifiques. C'est la raison d'ailleurs pour laquelle la science a une histoire qui n'est jamais terminée, même si des scientifiques, de bonne foi, la croient « presque » terminée, quand ils tiennent à l'acquis et ne sont pas disposés à en reconsidérer la portée à l'occasion de nouvelles découvertes. En attendant, et sans doute pour toujours, les métaphysiciens devraient révéler, à l'aide de leurs méthodes propres qui font appel à la réflexion et non à la détermination par des principes, d'autres faces plus profondes de la réalité. Les théologiens, à leur tour, devraient, à la lumière de la foi chrétienne, pouvoir révéler d'autres faces, encore plus profondes, de cette même réalité. Tel est le schéma idéal qui concorde, me semble-t-il, avec l'enseignement que Jean-Paul II a donné dans *Fides et ratio*. Mais une chose est de saluer l'enseignement de l'Église, autre chose d'en tenir compte. On va voir, dans ce qui suit, qu'on n'en tient pas grand compte.

Quand la réalité dont il s'agit est la réalité matérielle, celle qui est accessible aux sens, on a déjà vu que le conformisme obtenu résultait d'une conciliation paradoxale, mais nullement innocente, entre la vision de l'homme de la rue et celle de l'homme de laboratoire. Cette conciliation entretient le matérialisme diffus qui est, pour la grande masse, le principal obstacle à la vie spirituelle.

Mais il faut nécessairement, dans le monde humain, tenir compte de la réalité symbolique, celle que les mots suggèrent, que l'art (et même la science) manifeste, que les traditions religieuses transmettent. On a vu qu'elle peut être interprétée par les diverses écoles de matérialisme, qui entretiennent un matérialisme savant, attentif, comme l'est la socio-biologie, à tracer des ponts entre le monde de la vie biologique et le monde de la vie sociale, animale et humaine. Dans cette optique matérialiste, les scientifiques, il convient de le remarquer, ont une tâche assez difficile, car le même phénomène humain se prête, c'est l'évidence, à plusieurs interprétations, qui ne sont pas toujours compatibles les unes avec les autres. Il convient de relever la stratégie que les scientifiques matérialistes ont, en ce domaine et en général, adoptée : s'il s'agit de traditions extérieures à la révélation judéo-chrétienne, ou s'il s'agit de traditions qui sont « hérétiques » à son égard, on les étudie avec le plus grand soin, on en relève les aspects qui seraient cachés, dit-on, à des regards judéo-chrétiens insensibles à leur beauté. Par exemple on s'efforce de démontrer que le calendrier maya est supérieur en exactitude au calendrier grégorien (même si le premier est resté « idéal » et n'a jamais été appliqué), on fait l'impossible pour suggérer que les « arts premiers » ont beaucoup plus de force expressive que les arts qui se sont développés à l'ombre de ce qu'on a appelé « le génie du christianisme », on prétend que les sacrifices humains des amérindiens avaient une dignité que nos cérémonies religieuses ont perdue. Dans ce prétendu élargissement de la culture anthropologique, il est difficile de ne pas voir un combat contre la culture judéo-chrétienne, un combat qui a si bien réussi, que les professeurs demandent maintenant des cours d'« histoire des religions » pour informer nos pauvres enfants des rudiments de leur passé religieux, faute desquels leur propre environnement leur devient étranger. Quand il s'agit de la culture musulmane, les scientifiques, qui montrent par là que les préoccupations de pouvoir politique et social ne leur sont nullement étrangères, se divisent en deux camps : les uns la louent pour son dépouillement, qui préfigure le désenchantement moderne (et ce n'est pas sans raison) ; les autres la réprouvent pour son anti-modernisme (et ce n'est pas sans raison non plus) ; mais il est frappant de constater que les

travaux les plus savants, les plus documentés, les plus critiques, sur cette hérésie qui n'est guère étrange quand on la considère dans son temps d'éclosion, ne sont pas portés à la connaissance du public ; il faut aller les chercher dans les bibliothèques spécialisées, où les musulmans les plus soucieux d'authenticité sur leur propre tradition vont eux-mêmes les chercher, dans une indifférence presque générale. Pour un matérialiste, qu'est-ce qu'une vérité du passé, qui n'a pas d'implication directe aujourd'hui ?

Par contre, s'il s'agit des traces variées, et parfois malheureusement manquantes, qu'a laissées la tradition judéo-chrétienne, alors le mot d'ordre est de trouver une « vérité » scientifique qu'on puisse substituer à la « légende » et au « mythe ». Depuis quelques années, on voit des exégètes et des historiens s'efforcer de prouver qu'Abraham est une figure imaginaire, que Moïse est une personnalité égyptienne égarée dans une révolte populaire, que l'histoire d'Israël commence avec les Rois, quand on trouve traces de leurs palais, de leurs armées, et de leur vie fastueuse. Il est évident que si ces hypothèses, qui ne reposent que sur l'absence de témoignages actuels suffisamment tangibles concernant des croyances traditionnelles (absence qui n'est nullement étonnante quand on pense à la prédominance de la transmission orale chez les peuples anciens) étaient vraies, alors il faudrait admettre que le peuple juif ne peut revendiquer plus de trente siècles d'existence, et que depuis vingt siècles, il ne doit vraisemblablement son existence qu'à son opposition au christianisme qui s'est développé en son sein et y fait une continue référence. Quant au christianisme lui-même, il faudrait le considérer comme l'exacerbation des espérances messianiques, spécifiques à l'histoire juive, qui ont trouvé dans l'empire romain les conditions de leur divulgation. Il est tout à fait étonnant, pour un observateur qui n'a aucune part à la publicité de ces hypothèses, que ni les autorités rabbiniques ni le Magistère de l'Église catholique, n'aient, à ma connaissance, protesté contre de telles pseudo-affirmations qui, si on les prend au sérieux, sont destructrices de toute foi dans le Dieu d'Israël et de Jésus. Ce serait pourtant, me semble-t-il, une bonne occasion de mettre en lumière la consistance propre des traditions religieuses, dont la logique ne repose évidemment pas sur les méthodes de la recherche historico-archéologique contemporaine, mais dont la crédibilité résulte des témoignages accumulés au cours des siècles, et dont l'étonnante convergence ne peut être due au hasard. Comment se fait-il que les spécialistes d'herméneutique, qui sont pourtant nombreux dans les Églises chrétiennes, ne se soient pas mobilisés pour dénoncer les prétentions abusives de cette pseudo-science des religions qui reconstruit

leur passé à l'aide des seuls documents qui, pour elle, sont pertinents ? C'est comme si les cosmologues d'aujourd'hui prétendaient reconstituer l'histoire de l'Univers à l'aide des seules lois de la mécanique classique et des phénomènes que cette dernière peut expliquer.

3. Le rationalisme érigé en religion de l'humanité

Il est manifeste que le scientisme des historiens contemporains des religions, héritiers de la critique rationaliste du XIX^e siècle, est si fragile dans ses conjectures, toujours renouvelées, et toujours susceptibles d'être remises en cause par la découverte de nouveaux documents (qu'on songe, par exemple, à la mine que constitue l'ensemble des manuscrits de Qumram et, en général, la littérature inter-testamentaire) que les esprits les plus raisonnables se gardent de mesurer l'impact des croyances religieuses à l'empan que leur concèdent des érudits, qui, outre leur petite histoire personnelle, ne connaissent bien que leurs livres, les documents archéologiques, et les crédits qu'ils peuvent obtenir pour les mettre en valeur. Depuis deux siècles, sinon davantage, les meilleurs esprits ont compris que l'affaire se jouait à un autre niveau, et que les croyances religieuses relevaient d'un besoin humain fondamental qu'on évalue mal quand on ne le considère qu'à partir des facteurs politiques, économiques, ou techno-scientifiques, qui doivent composer avec lui dans la concrétude de la vie. Mais alors le problème est d'admettre ou de bannir *a priori*, comme Renan l'avait bien compris, la notion même de surnaturel ou de révélation. Ce n'est plus alors le scientisme, impuissant à cet égard, qui est mobilisé, mais le rationalisme.

Le rationalisme est la doctrine philosophique, selon laquelle l'ensemble du monde humain, de même que la connaissance de l'Univers, doit être éclairé et régi par la raison humaine, à l'exclusion de tout élément qui lui serait transcendant et s'imposerait par sa seule autorité. Il est clair que, depuis la Renaissance, la pensée occidentale la plus reconnue s'est réclamée d'un tel rationalisme, qu'elle a voulu substituer au pouvoir spirituel de l'Église, et a confiné, en conséquence, la religion dans la sphère privée des croyances personnelles, dont l'expression pouvait être contrôlée par l'État. Pour des raisons différentes, mais sensiblement concourantes, les philosophes de Descartes, de Hobbes, de Spinoza, de Hume, de Kant et de Hegel, autorisent un tel rationalisme qui ne se prive pas, chez ses représentants les plus éclairés, d'intégrer dans leur doctrine et de « laïciser » des éléments de la tradition judéo-chrétienne, en les vidant de toute signification transcendante à la raison humaine qui résiderait,

comme par miracle, dans l'être particulier qu'est le cerveau/esprit humain.

On identifie parfois le rationalisme ainsi défini avec la « philosophie des Lumières » qui brilla au XVIII^{ème} siècle. Cette identification ne peut être totale parce que, d'un côté, la « philosophie des Lumières » n'a pas eu en Allemagne la signification anti-chrétienne et notamment anti-catholique qu'elle a revêtue en France, et, parce que, d'autre part, le champ rationnel s'est diversifié depuis les premiers pas du rationalisme et que, si ce dernier invoque toujours la seule autorité de la raison, il revêt, en fait, des formes assez différentes : néokantisme, néo-hégélianisme, positivisme, pragmatisme, néo-positivisme, post-modernisme, etc... Quoi qu'il en soit, le domaine où la référence de ce rationalisme sous toutes ces formes à la « philosophie des Lumières » est le plus net est le domaine politique et moral, et l'emprunt le plus développé qui a été fait à cet héritage est la doctrine des « droits de l'homme ». Sur ce point, le rationalisme rencontre nécessairement les traditions religieuses, munie chacune de leur anthropologie plus ou moins dépendante d'un patron commun.

L'Église catholique avait d'excellentes raisons de se rallier à la philosophie des « droits de l'homme », dans la mesure où elle y voyait, fort légitimement d'ailleurs, une extension de sa doctrine du droit naturel, que le renouveau du thomisme, à partir de l'Encyclique *Aeterni Patris* (1879), a ravivée et développée. Néanmoins l'Église ne peut consentir à une interprétation des « droits de l'homme », qui serait contraire à sa propre interprétation, fondée sur l'Écriture et la Tradition, et autorisée, en particulier, par des auteurs comme S. Paul, S. Augustin, Thomas d'Aquin et son école. L'Église ne sépare pas les droits de l'homme des droits de Dieu, et elle rappelle les uns et les autres à ses fidèles d'Europe et d'Amérique qui, après avoir imposé leur propre civilisation au monde entier, sont tentés par l'apostasie. Cette apostasie, dont on a déjà relevé certains signes, se traduit par l'attitude suivante : assumons l'héritage chrétien dans la mesure seulement où il est accepté par les autres composantes de la société civile et politique, et, par conséquent, dépouillé de son origine transcendante et de son intransigeance (en particulier, par exemple, pour l'avortement et l'euthanasie).

Là est sans doute le plus grand péril auquel le christianisme, comme autorité spirituelle, est exposé aujourd'hui : il est pressé de céder son magistère moral à un autre magistère, qui n'est pas celui d'une doctrine toute faite (il y a longtemps qu'on a proclamé la mort des idéologies), mais celui que les États, troublés par les vagues du matérialisme et du terrorisme qu'ils n'ont pas su prévenir, voudraient promouvoir, afin de contenir les

tendances anarchistes qui se font jour dans un no man's land spirituel, tout en faisant appel, au titre de l'urgence historique, à des représentants du peuple, de la science et des religions (considérées comme simples associations de croyants et non comme dépositaires d'un Message universel).

Il n'y a aucune chance pour que le pape actuellement régnant soit conduit à soumettre le Magistère de l'Église, dont il a assumé si courageusement la tâche au milieu d'un scepticisme général, à un magistère laïc constitué, à l'appel des autorités politiques, selon l'opportunité et les circonstances historiques. Mais il n'est pas exclu que beaucoup de chrétiens soient prêts à accepter cet autre magistère, au nom de la paix et de la fraternité universelle. Alors le rationalisme aurait gagné la bataille qu'il mène contre l'Église depuis deux ou trois siècles : les chrétiens demeurés fidèles au Magistère authentique seraient persécutés, et bien des signes montrent que cette persécution a commencé, sous des formes sournoises.

4. L'attrait des religions orientales

Dans la mesure où les chrétiens se compromettent avec le rationalisme des puissants et adhèrent, en fait, à la vague « religion des droits de l'homme », redéfinie selon les circonstances, dans la même mesure, ils tendent à donner à l'Église le visage d'un nouveau constantinisme, beaucoup moins légitime que celui d'autrefois, et qui ne peut que décevoir, sinon révolter les âmes éprises d'authenticité spirituelle. On en revient toujours au point cardinal du christianisme : Jésus est venu pour sauver les âmes, et, s'il a donné des pouvoirs à ses disciples, c'est pour qu'ils continuent sa mission. Or quand les âmes sont déçues ou désorientées par leurs pasteurs, elles se tournent vers d'autres guides, qui leur semblent correspondre, à tort ou à raison, à leurs aspirations. Puisqu'elles sont tout à fait impuissantes à changer quoi que ce soit dans les structures de l'Église et de la société, elles prêtent naturellement l'oreille aux enseignements des traditions qui ont été toujours sévères vis-à-vis du matérialisme occidental, en particulier aux religions orientales.

Cela n'a rien d'étonnant. Si le salut ne consiste plus à suivre Jésus, serait-ce dans l'opprobre et la dérélition, mais à se conformer aux arrêtés d'un Comité Mondial d'Éthique, alors un certain nombre d'âmes préféreront tenter l'expérience du Bouddha, même si le néo-bouddhisme, qui tend à se développer, a peu de chance de ressembler au bouddhisme authentique. Il faut prendre comme un avertissement, en tout cas, le fait

que le nombre des sympathisants du bouddhisme est probablement supérieur en France au nombre des chrétiens protestants (déclarés).

D'autres peuvent être attirés vers le taoïsme, dont la métaphysique sévère autorise la divination, qui est une tentation permanente de toutes les traditions religieuses. D'autres peuvent trouver satisfaction dans l'hindouisme panthéistique, dont l'idéalisme néo-hégélien était fort proche, au début du XX^{ème} siècle.

D'autres peuvent se réfugier dans une secte néo-chrétienne, néo-païenne, ou néo-orientale (ces qualificatifs ne sont pas exclusifs l'un de l'autre), pour trouver accueil, chaleur et guidance spirituelle (en attendant d'affreuses désillusions).

Conclusion

Je ne sais si la conviction, dont j'ai fait état, au début de ce témoignage, a été suffisamment justifiée par les quatre développements auxquels elle a donné lieu. Ce que je voudrais souligner, en conclusion, c'est que ces développements, comme on a pu s'en rendre compte, s'appellent l'un l'autre : le matérialisme a confisqué le scientisme, lequel s'exerce sur l'histoire des religions, qui autorise leur déformation à un point tel que le rationalisme peut prétendre triompher, à moins qu'il se contente de prospérer dans les hautes sphères, tout en abandonnant la masse des hommes à la violence quotidienne et au refuge dans de petites communautés.

Ces conclusions ne reflèteraient pas cependant le point central de ces quatre développements, à savoir que le christianisme s'adresse au désarroi spirituel pour lui proposer le salut, selon les voies qui lui sont propres. Or le désarroi spirituel, s'il a des traits communs à une époque, a d'abord son incidence sur la façon dont chacun s'oriente dans la vie et choisit son mode d'existence. C'est donc d'une assistance individuelle dont les âmes ont besoin et dont apparemment elles manquent le plus. Il faudrait que les hommes d'Église, comme les fidèles, tout en sachant respecter la diversité des vocations, créent les conditions où ces vocations, d'abord à la foi et ensuite à un mode déterminé de témoignage, puissent se dévoiler et s'exprimer dans la charité. Il n'y a pas de recette magique ou technique pour créer ces conditions. Mais justement parce qu'il n'y a pas de recette, un chrétien qui perçoit que le message de l'Évangile est valable pour aujourd'hui comme pour hier, à condition qu'il ne soit pas falsifié ou édulcoré, ne peut considérer qu'avec tristesse la dérive spirituelle que subissent de nombreuses âmes aujourd'hui, soit qu'elles soient entraînées

par un unanimisme d'essence politico-sociale plus que religieuse, soit qu'elles se tournent vers le marché des religions à la carte, qui font la fortune des gourous. Il ne peut qu'espérer que l'Église forme des apôtres qui sauront allier à une profonde compréhension de la tradition chrétienne, qui s'est attestée à tous les âges qu'elle a dû traverser, une ouverture aux besoins spirituels de tous et de chacun, et qui se traduise par des initiatives où l'Esprit Saint aura la première place et où, en conséquence, la prière sera moins l'expression d'une cohésion communautaire que la demande et l'accueil des grâces qui viennent du Christ.

Hervé BARREAU, Directeur de Recherche honoraire au CNRS, Membre de l'Académie Internationale de Philosophie des Sciences, Bruxelles.

* * *

A RESPONSE FROM KENYA

1.1 My Diocese has a population of about 500,000 persons who either are Christians (Catholics or other Christian denominations), Muslims, Hindu or followers of traditional religions.

1.2 No one would declare himself an atheist, even if several of them would still syncretise their faith (whether Christian, Muslim or pagan) with some witchcraft, superstition and magic, especially when modern medicine does not cure them, or civil law does not give them their rights.

1.3 In fact, one may talk about God anywhere and in the presence of anybody. One may even stand up in a public bus and start preaching his faith.

1.4 There may be a few atheists among the foreigners (British, French and Italians) who have settled in the big towns, and may belong to Free Masons or Satanists. The latter seem to be active among young people. These last two years Russians have started coming to Malindi as tourists. This neither means that they are necessarily atheists nor that they are active among the local population!

1.5 The school curriculum provides three weekly lessons for Christian Religious Education, Islamic Religious Education and Seventh Day Adventists Religious Education. Besides, once a week, each Faith has one lesson for its particular religious heritage.

Unfortunately, because of the lack of interest on the part of the teachers, these lessons are either neglected or not done properly. Each parish priest has to keep insisting with the school heads that the pupils have the right to be taught their religion. Besides, in the Ministry of Education, there have been several attempts to replace religion lessons with civic education; only that the Episcopal Conference department in charge of Religious Education is always pressing the government to give religion its importance. Since more than 40% of the Nation's education is carried out by the Churches, the government cannot ignore their complaint.

2. *The New Faces of Unbelief.* Young people who are sitting between two stools: lacking instruction both in the traditional faith and in the newly acquired faith (whether Christian or Islamic); Materialism, consumerism and hedonism, pornography brought in from Europe and America. The great desire to succeed in life: money, promotion, fame, friendships, that make one live as though God did not exist; even though declaring oneself as believer in God. I don't know of any significant Church efforts at dialogue with unbelievers, who hardly exist.

3. *The Challenge of Alternative Religions.* The para-religious phenomena could be the existing element of witchcraft both among traditional religionists and Muslims. This includes both polygamy and belief in spirits, which haunt them continually. Whenever we have the chance to speak in their presence, we mention Christ's victory over the devil and the evil spirits, in such a way that a Christian has no fear of being haunted or possessed by devils. The conversion of pagans, even of witches, are normal; but not of Muslims. There's very little chance of talking to adherents of sects: they are fanatics and intent rather on preaching against the Catholic Church than about their particular denomination. We strengthen our people by giving them thorough preparation before the reception of Sacraments, by delivering effective and rich homilies, by seminars for youth and leaders, and through the small christian communities.

Francis BALDACCHINO, Bishop of Malindi, Kenya.

CATHOLICÆ CULTURÆ SEDES

LE CENTRE D'ÉTUDES DES RELIGIONS AFRICAINES (CERA)

Historique

Fondé le 26 mai sous l'égide de la Faculté de Théologie Catholique de l'Université Lovanium, le Centre d'Études des Religions Africaines (CERA), reçoit l'appui du Comité Permanent des Évêques du Congo, lors de sa session de juillet 1966.

Lors de sa 88^e réunion tenue à Kinshasa, les 21, 23 et 25 juillet 1966, le Conseil d'Administration de l'Université Lovanium marque son accord de principe sur la création du Centre d'Études des Religions Africaines au sein de la Faculté de Théologie.

En 1967, c'est-à-dire un an après sa création, le Centre d'Études des Religions Africaines publie le premier numéro double de sa revue semestrielle dénommée « Cahiers des Religions Africaines ».

En 1971, lors de la création de l'Université Nationale du Zaïre (UNAZA), le Centre d'Études des Religions Africaines est repris sans modification parmi les autres Instituts et Centres de recherches de cette institution universitaire.

Le 30 novembre 1974, le Bureau Politique du Mouvement Populaire de la Révolution décide la suppression de la Faculté de Théologie (catholique et protestante) au sein de l'Université Nationale du Zaïre.

Sous l'impulsion de l'équipe fondatrice et de ses Directeurs successifs, le Centre, outre sa revue scientifique, publie, dès 1973, une collection d'ouvrages spécialisés sur les religions et les cultures africaines, dénommée « Bibliothèque du CERA » qui compte, à nos jours, 16 ouvrages.

Fort de la renommée et de l'audience internationales de ses publications scientifiques ainsi que du poids de ses multiples interpellations à toutes les instances appelées à participer à la réalisation de ses objectifs, le Centre d'Études des Religions Africaines se détermine à organiser des colloques internationaux au cours desquels se déroulent des échanges d'idées sur des thèmes d'actualité, dans une perspective interdisciplinaire.

Le premier colloque s'est tenu en janvier 1978, et le dernier en avril 2003. Toutes ces assises, articulées les unes aux autres ont rencontré, généralement, des échos larges et favorables dans le monde scientifique.

Nature et mission

Le Centre d'Études des Religions Africaines est une unité de recherches au sein des Facultés. Placées au cœur du continent noir, les Facultés Catholiques de Kinshasa considèrent que leur vocation spécifique est de contribuer à l'élaboration d'une pensée et d'une pratique chrétiennes tenant compte de l'expérience spirituelle des peuples africains. Dans cette perspective, le Centre d'Études des Religions Africaines entreprend des recherches en vue d'une meilleure connaissance scientifique des croyances, coutumes et religions africaines traditionnelles et modernes, en vue d'assurer l'inculturation du message chrétien. Le Centre dispose d'une bibliothèque ouverte aux chercheurs.

Le Centre a pour mission de :

1. Mener des recherches sur les religions, croyances et coutumes africaines ;
2. Publier une revue semestrielle, les « Cahiers des Religions Africaines » ;
3. Publier une collection, « La Bibliothèque du CERA » ;
4. Constituer une bibliothèque spécialisée des religions africaines ;
5. Monter un musée d'art religieux africain.

Le Centre est organisé scientifiquement en unité de recherche, mettant l'étude des religions africaines en rapport avec un Centre d'intérêt scientifique. En voici l'énumération :

1. Religions africaines et pensée théologique ;
2. Religions africaines et philosophie ;
3. Religions africaines et développement ;
4. Religions africaines et communications ;
5. Anthropologie et sociologie des faits religieux africains ;
6. Religions africaines et histoire ;
7. Religions africaines et arts ;
8. Religions africaines et psychologie.

Cfr : *Centre d'Études des Religions Africaines*, Avenue de l'Université n° 2, Limete B.P. 1534 KINSHASA – LIMETE, Tél. /Fax: +243-88-46.965, facakin@ic.cd, République Démocratique du Congo.

MISCELLANEA

FEDE E CULTURA. ANTOLOGIA DI TESTI DEL MAGISTERO PONTIFICIO DA LEONE XIII A GIOVANNI PAOLO II

E' stato presentato l'11 dicembre 2003, nell'Aula *Giovanni Paolo II* della Sala Stampa della Santa Sede, il volume *Fede e Cultura. Antologia di testi del Magistero Pontificio da Leone XIII a Giovanni Paolo II* a cura del Pontificio Consiglio della Cultura, pubblicato dalla Libreria Editrice Vaticana.

INTERVENTO DEL CARD. PAUL POUPARD

Viene presentata oggi una singolare pubblicazione: questo poderoso volume di ben 1574 pagine. Il suo titolo è *Fede e Cultura*, due semplici parole, ma ricche di significati ampi e profondi, di risonanze sconfinite nella storia umana. Il sottotitolo, *Antologia di testi dal Magistero Pontificio da Leone XIII a Giovanni Paolo II*, focalizza il periodo di questo dialogo ininterrotto tra fede e cultura.

Vengono naturali alcuni quesiti: *Perché questa pubblicazione? Perché un'Antologia e non un Enchiridion? Perché da Leone XIII a Giovanni Paolo II? A chi è destinato?*

1. Perché questa pubblicazione?

L'opportunità di offrire un'opera di questo respiro risponde al desiderio di rendere più accessibile il Magistero Pontificio, ponendo in luce la sensibilità e l'intreccio con la cultura del tempo, mettendolo a disposizione di tutti coloro che sono impegnati nella evangelizzazione delle culture e l'inculturazione del Vangelo, che vanno di pari passo.

Scorrendo l'indice tematico del volume, ben 158 concetti, si resta colpiti dalla varietà e dalla puntualità dei temi tracciati dal Magistero Pontificio in più di cento anni: dalle arti alla tecnica, dalle ideologie alla famiglia, dallo sport alla politica, dalle università alla identità culturale, dalla globalizzazione alla inculturazione, etc.

2. Perché un'Antologia dei nove ultimi Papi?

Il Magistero Pontificio si svolge in un determinato contesto culturale e il pubblicare un *enchiridion culturalis*, con la finalità di essere esauriente compilando testi integrali, avrebbe rischiato di essere una sorta di tautologia. L'*Antologia* invece, è un florilegio, una selezione dei brani evidenziati secondo l'ottica trasversale della Pastorale della Cultura.

L'intento di questa *Antologia* è dunque quello di presentare diversi momenti e atteggiamenti pastorali degli ultimi nove Papi, segnando la continuità e l'innovazione di un dialogo fra fede e cultura, nella complessa missione di inculturare ed evangelizzare la cultura. Il ventesimo secolo ha segnato una pagina di trasformazioni paradigmatiche nello sviluppo della scienza, della tecnologia e dell'informatica, nonché degli orientamenti politici ed economici, che hanno influenzato in modo decisivo la morfologia delle culture contemporanee.

3. Quali sono i destinatari di questa Antologia?

La finalità è duplice: divulgazione e ricerca. Una presentazione tematica del Magistero Pontificio in campo culturale, contribuisce indubbiamente alla scelta e alla impostazione di metodi pastorali adeguati. Fornisce per di più una più sicura consapevolezza nella osservazione delle realtà umane. Presenta, infine, principi di discernimento pastorale dei cambiamenti culturali odierni che rappresentano una forte sfida per la Nuova Evangelizzazione.

Questo importante lavoro di ricerca e divulgazione si offre come strumento utile di consultazione per le Conferenze Episcopali, le Commissioni di Cultura e gli addetti ai diversi programmi di Pastorale della Cultura. D'altra parte, apre un campo di ricerca alle Università e agli Istituti di Teologia e Scienze Religiose, nonché ai Centri Culturali. Anche i professori delle facoltà di Filosofia, Teologia, Scienze Sociali, Educazione e dei Seminari, troveranno punti di riferimento per adeguare il ricco patrimonio dottrinale della Chiesa al linguaggio attuale, ravvivando la ricerca di una armoniosa sintesi tra la fedeltà e creatività di questo terreno pastorale.

Non di meno questo volume è per voi giornalisti, con la sua raccolta dei temi vari ed attuali, mi auguro che vi troviate un aiuto al vostro complesso servizio di comunicare.

4. Cosa è la fede?

Se la fede viene identificata come la risposta dell'uomo alla rivelazione di Dio nella storia, il cui culmine è Gesù Cristo, è chiaro che la risposta stessa in quanto umana, e quindi storica, s'inserisce nella cultura vissuta.

Cosa è la cultura? Se riprendiamo la definizione usata dall'UNESCO dal 1982, cultura come *“L'insieme dei tratti distintivi, spirituali e materiali, intellettivi e affettivi, che caratterizzano una società o un gruppo sociale. Essa comprende, oltre alle arti e alle lettere, i modi di vita, i diritti fondamentali dell'essere umano, i sistemi di valori, le tradizioni e le credenze”*.

Questa definizione viene anticipata già nel Concilio Vaticano II, per il quale la cultura indica: *“tutti quei mezzi con i quali l'uomo affina ed esplica le molteplici sue doti di anima e di corpo, procura di ridurre in suo potere il cosmo stesso con la conoscenza e il lavoro; rende più umana la vita sociale sia nella famiglia che in tutta la società civile, mediante il progresso del costume e delle istituzioni; infine, con l'andar del tempo, esprime, comunica e conserva nelle sue opere le grandi esperienze e aspirazioni spirituali, affinché possano servire al progresso di molti, anzi di tutto il genere umano”* (GS 53). Fede e cultura sono due compagni inseparabili del cammino umano, mentre la fede mostra la destinazione e la scia, la seconda indica il ritmo e la distanza mancante.

5. 1890-2002, uno sguardo di simpatia critica

Sulla copertina viene giustamente riportato un frammento del manoscritto dello storico discorso all'UNESCO del Papa Giovanni Paolo II: *“Il significato essenziale della cultura consiste [...] nel fatto che essa è una caratteristica della vita umana come tale. L'uomo vive di una vita veramente umana grazie alla cultura”* (§1128). Fu dopo quell'intervento del Papa, quando ero Rettore dell'Istituto Cattolico di Parigi, che ho ricevuto l'invito a venire a Roma per la creazione del Pontificio Consiglio della Cultura.

Leone XIII mostra un concetto dinamico nel rapporto fede/cultura: *“Richiamarsi ai precetti della sapienza cristiana e conformare profondamente ad essi la vita, i costumi e le istituzioni dei popoli è cosa che ogni giorno più appare necessaria”*.

Pio X non finisce di sorprenderci con la sua visione di 92 anni fa, quando le Chiese erano ancora piene, nel delineare alcuni tratti del complesso movimento New Age: *“grande movimento (di apostasia organizzato in ogni paese) per stabilire ovunque una chiesa universale che non avrà né dogmi, né gerarchia, né regole per lo spirito”* (§151).

Benedetto XV e Pio XII mostrano la convinzione che la fede cristiana non può essere rinchiusa nell'ambito del privato, anzi è fermento di pace internazionale. Mostra di esso è quel concetto di cultura che all'epoca era denominato *Civiltà* (§§208 e 627).

Pio XI chiamava questa proposta nella enciclica *Divini Redemptoris: nuova civiltà universale*.

Giovanni XXIII, 40 anni fa, nella enciclica *Pacem in terris*, indirizzava un invito al discernimento e alla azione culturale per quella civiltà: “*Non basta essere illuminati dalla fede ed accesi dal desiderio del bene per penetrare di sani principi una civiltà e vivificarla nello spirito del Vangelo. A tale scopo è necessario inserirsi nelle sue istituzioni e operare validamente dal di dentro delle medesime*” (§438). Civiltà che Paolo VI e Giovanni Paolo II hanno presentato come civiltà della *solidarietà* (§840) e dell'*amore* (§1286).

Paolo VI al nominare la pace come progresso, nell'Enciclica *Populorum Progressio* del 1967, Martedì di Pasqua mi ricordo bene, poiché era la mia prima conferenza alla Sala Stampa, non fa altro che richiamarsi al concetto già espresso da Benedetto XV nella enciclica *Pacem Dei munus* del 1920: “*Non occorre che ci dilunghiamo troppo a dimostrare come l'umanità andrebbe incontro ai più gravi disastri, se, pur conclusa la pace, continuassero tra i popoli latenti ostilità e avversioni. Non parliamo dei danni di tutto ciò che è frutto della civiltà e del progresso, come dei commerci e delle industrie, delle lettere e delle arti, le quali cose fioriscono soltanto in seno alla tranquilla convivenza dei popoli*” (Cfr. §201).

Giovanni Paolo II mi disse un giorno proprio all'inizio del suo Pontificato, lavorando già per creare il Pontificio Consiglio della Cultura: “*Sans pastorale de la Culture, il n'y a pas de Pastorale du tout*”. Certezza messa nella *lettera autografa* di fondazione del Pontificio Consiglio della Cultura, il 20 maggio 1982: “*Una fede che non diventa cultura è una fede non pienamente accolta, non interamente pensata, non fedelmente vissuta*” (§1273).

Desidero concludere ringraziando vivamente per questo lavoro di approfondimento, tutti coloro che hanno prestato servizio presso il Pontificio Consiglio della Cultura. Il loro impegno è stato coordinato dal Rev. Padre Fabio Duque Jaramillo, fino a pochi giorni fa Sotto-Segretario di questo Dicastero, nominato alla fine dello scorso mese di novembre Vescovo della Diocesi di Armenia in Colombia. Il suo lavoro è un filiale omaggio al Santo Padre per i venticinque anni del suo Pontificato così ricco per la fede e la cultura, e allo stesso tempo, un servizio alla Chiesa, espressamente invitata ad impegnarsi in un rinnovato annuncio del Vangelo, coadiuvato da una feconda pastorale della Cultura.

* * *

Il 9 gennaio 2003, nel quadro di una udienza privata, il Cardinale Paul Poupard, assieme allo staff del Pontificio Consiglio della Cultura, ha presentato il volume *Fede e Cultura. Antologia di testi del Magistero Pontificio da Leone XIII a Giovanni Paolo II* al Santo Padre, quale omaggio per il XXV anniversario del suo Pontificato.

DISCORSO DEL SANTO PADRE

Signor Cardinale,
carissimi componenti del Pontificio Consiglio della Cultura!

Grazie per questa vostra visita: a ciascuno rivolgo il mio cordiale benvenuto. Saluto, in particolare, il Card. Paul Poupard, vostro Presidente, e gli sono riconoscente per le cortesi parole indirizzate a nome di tutti i presenti.

Il libro che oggi mi presentate raccoglie i testi più significativi dei Papi, da Leone XIII ad oggi, circa il rapporto tra la fede e la cultura. Il volume è una ulteriore testimonianza che nel corso dei secoli il magistero pontificio ha sempre coltivato una visione positiva dei rapporti tra Chiesa e protagonisti del mondo della cultura. L'ambito culturale costituisce, infatti, un significativo areopago dell'azione missionaria della Chiesa.

Durante questi anni, anch'io, seguendo le orme dei miei venerati Predecessori, ho cercato di intrattenere un costante dialogo con gli esponenti della cultura, presentando all'uomo del terzo millennio il messaggio salvifico di Cristo.

Carissimi, Iddio vi accompagni nel vostro quotidiano lavoro. Su di voi invoco la costante protezione di Maria, Sede della Sapienza, perché renda fruttuosi i vostri sforzi per la diffusione del Vangelo. Con tali sentimenti, di cuore vi benedico insieme a tutte le persone a voi care.

32° CONFERENCIA GENERAL DE LA UNESCO

Del 9 al 14 de octubre de 2003 Fray Fabio Duque Jaramillo, ofm, Subsecretario del Consejo Pontificio de la Cultura, participó como Delegado de la Santa Sede en las deliberaciones de la IV Comisión, en el marco de la 32° Conferencia General de la UNESCO, celebrada en la sede parisina de este organismo.

La agenda de esta Comisión preveía los siguientes puntos:

1. Examen y aprobación del Proyecto de Programa y Presupuesto para 2004-2005.
2. Preparación del Proyecto de Programa y Presupuesto para 2006-2007.

3. 2004 Año Internacional de Conmemoración de la Lucha contra la Esclavitud y su Abolición.
4. Proyecto de modificación de los Estatutos del Fondo Internacional para la Promoción de la Cultura.
5. Anteproyecto de Convención Internacional para la salvaguardia del patrimonio cultural inmaterial.
6. Conveniencia de elaborar un instrumento normativo internacional sobre la diversidad cultural.
7. Aplicación de la Convención sobre las medidas que deben adoptarse para prohibir e impedir la importación, la exportación y la transferencia de propiedad ilícitas de bienes culturales (1970).
8. Proyecto de Declaración de la UNESCO relativa a la destrucción intencional del patrimonio cultural.
9. Jerusalén y la aplicación de la Resolución 31 C/31.
10. Aplicación de la Resolución 31 C/43 relativa a las instituciones educativas y culturales en los territorios árabes ocupados.

Una agenda tan densa conllevó un trabajo asiduo y constante y la prolongación de las sesiones más allá del horario previsto. Las delegaciones se mostraron muy interesadas en los puntos relativos al Proyecto de programa para el 2004-2005, así como en los primeros pasos para la elaboración del proyecto y presupuesto para el 2006-2007. Los delegados participaron activamente sobre todo en los temas candentes de la diversidad cultural y la salvaguardia del patrimonio cultural inmaterial. No pocos aprovecharon la ocasión también para dar a conocer las prioridades de sus respectivas políticas culturales, que con frecuencia constituyen meros excesos retóricos.

Ha quedado patente que las políticas culturales de los países no siempre se basan en los valores culturales de sus pueblos, sino que se hayan condicionadas por la posibilidad de obtener ayudas económicas de las naciones ricas. Sigue percibiéndose un ambiente de una mal entendida laicidad de los Estados y de separación radical entre la Iglesia católica y los Estados. So capa de laicidad se pretende despojar las culturas de su dimensión religiosa, o bien reducir la fe a mera expresión cultural. En este último aspecto juega un papel preponderante la Unión Europea, abanderada por Alemania y Francia, con una política fuertemente hostil al cristianismo, que no es sino la reafirmación del silencio de la futura Constitución Europea acerca de las raíces cristianas. En este punto, la posición de Estados Unidos es diferente, pues acepta la dimensión cultural del hecho religioso sin reducirlo a una mero folklore. Sin embargo, detrás del interés USA hay con frecuencia un marcado aspecto económico.

El regreso de Estados Unidos de América como miembro a pleno derecho de la UNESCO ha marcado también los trabajos de la Comisión. Su regreso fue saludado con entusiasmo en la sala, sin que ello obstara para el anti-americanismo de muchas intervenciones. Por otra parte, este regreso compromete seriamente la posición de la Santa Sede, pues el reglamento de funcionamiento de las Comisiones prevé la intervención de los Estados Observadores sólo tras los Estados Miembros. Mientras Estados Unidos era Miembro Observador, los observadores podían intervenir de hecho en cualquier momento del debate. Con el retorno a la aplicación del reglamento, las intervenciones de éstos tienen lugar sólo al final, ante una Asamblea ya cansada, con un considerable recorte del tiempo de intervención, lo que puede acabar relegando a la Santa Sede al nivel una Organización no Gubernamental (ONG). Hay que decir, con todo, que, en general, las intervenciones de la Santa Sede son escuchadas con agrado.

En las discusiones se pudo apreciar una polarización de los delegados en dos bloques bien definidos: el primero coloca la economía como parámetro fundamental para valorar la acción cultural de los diferentes países. Esta posición se halla representada principalmente por Estados Unidos, que en esta Conferencia regresaba como miembro de pleno derecho. La otra línea, que aglutina la mayoría de los países, se pronuncia por una defensa de las culturas, especialmente aquellas amenazadas de desaparición, exigiendo que sean respetadas como una riqueza y patrimonio de la humanidad.

Los dos temas principales –Convención internacional para la salvaguardia del patrimonio cultural inmaterial y la elaboración de un instrumento normativo internacional sobre la diversidad cultural–, fueron ampliamente discutidos. También aquí se apreciaron dos tendencias, expresión de los dos grupos anteriormente mencionados. Para la tendencia neoliberal, la cultura es importante, en cuanto factor económico de productividad. Los países en vía de desarrollo, por el contrario, luchan por defender sus culturas y valores, ya que la globalización, a pesar de sus aspectos positivos, es una amenaza para la diversidad cultural. En estas posiciones falta el equilibrio entre la riqueza de la diversidad, por una parte, y la apertura a otras culturas, por otra.

Un consenso importante se logró en la convención para la salvaguardia del patrimonio cultural inmaterial, así como acerca de la conveniencia de elaborar un instrumento normativo internacional para la diversidad cultural. La Santa Sede está llamada a acompañar este proceso de la reflexión desde la perspectiva del desarrollo integral de la persona humana y la riqueza que representa la cultura para cada persona.

HILDESHEIMER ROMSEMINAR

E' un programma impegnativo, fitto di incontri da mattina alla sera, quello che si nasconde dietro il termine "Hildesheimer Romseminar", cioè *Seminario romano di Hildesheim*. Si tratta di una iniziativa di S.E.R. Mons. Josef HOMEYER, Vescovo diocesano di Hildesheim, affidata alla direzione di Mons. Nikolaus WYRWOLL, voluta "affinché aumenti la sensibilità dei sacerdoti della diocesi per la dimensione globale dell'impegno della Chiesa tramite il contatto diretto con le autorità centrali della Santa Sede", come aveva proposto in una sua lettera il Segretario di Stato di Sua Santità, il Cardinale Angelo Sodano, al Vescovo di Hildesheim.

Nell'ambito di questo seminario, svoltosi con regolarità da diversi anni, nel 2003 due gruppi – uno di una quindicina di giovani parroci e un altro composto da sacerdoti e da collaboratori laici – si sono recati a Roma e durante il loro soggiorno di quattro giorni hanno visitato più di dieci dicasteri della Curia Romana, come anche la Pontificia Università Gregoriana e la Pontificia Accademia Ecclesiastica.

Nella loro visita al Pontificio Consiglio della Cultura, il 13 e il 21 novembre 2003, sono stati ricevuti da Mons. Gergely KOVÁCS, il quale ha presentato il Dicastero: un breve percorso storico dalla fondazione ai nostri giorni e l'impegno concreto nella promozione dell'incontro tra il messaggio salvifico del Vangelo e le culture, indicandone i compiti affidati ad esso. Infine, ha risposto alle domande, nell'ambito di un dialogo molto fruttuoso.

CONSEIL DE L'EUROPE : FORUM INTERCULTUREL À SARAJEVO

Du 10 au 12 décembre 2003, le Comité Directeur de la Culture du Conseil de l'Europe a organisé à Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine, en coopération avec le Centre International de la Paix et le soutien de la Fondation du Japon, un Colloque d'experts sur le thème : « *(Re)penser les stéréotypes : La construction du dialogue interculturel et interreligieux* ». Le Projet *Dialogue interculturel et prévention des conflits*, du CDCult, se proposait d'analyser les sources et les mécanismes à l'origine des conflits entre communautés culturelles et religieuses, d'où le choix d'une réflexion sur les « stéréotypes ».

Ce premier Forum Interculturel fait suite à la « Déclaration d'Opatija »¹ sur « *Le nouveau rôle et les nouvelles responsabilités des ministres de la*

¹ Cf. Francisco Javier LOZANO, « *Promouvoir le dialogue des cultures* », in *Cultures et Foi*, XI – 4 (2003) p. 293-294.

culture pour initier le Dialogue interculturel, dans le respect de la diversité culturelle », adoptée le 22 octobre 2003, en Croatie, par les Ministres de la Culture des pays signataires de la Convention européenne. Ce texte recommande, pour assurer son suivi et son application, d'« *organiser dans une ville symbolique de la diversité et de la démocratie culturelle un Forum Interculturel annuel afin de suivre au plus près et d'encourager les différents développements du dialogue interculturel* ».

Chercheurs, personnalités politiques, artistes, représentants des grandes religions, médiateurs culturels se sont joints aux membres du CDCult pour : s'interroger sur les sources des stéréotypes ; examiner, en partant d'exemples pratiques et théoriques, les moyens de « vivre avec les divergences » ; engager la réflexion sur le rôle des valeurs fondamentales dans la construction du dialogue. Le Père Laurent MAZAS, du Conseil Pontifical de la Culture, représentait le Saint-Siège.

Les autorités religieuses de Sarajevo, invitées pour la séance d'ouverture, ont rappelé que dans la ville de Sarajevo, la cathédrale, les mosquées et les églises orthodoxes sont restées debout pendant la guerre. Le Cardinal Puljić a tenu à affirmer que même aux moments les plus tragiques du conflit, des passerelles ont toujours existé entre les « religieux ». Leur conviction partagée est que ce conflit n'a pas sa source dans la religion, mais que celle-ci a été tragiquement utilisée à des fins politiques, notamment nationalistes. « *Ce qui est beau, vous en êtes fiers, ce qui est laid, vous en êtes responsables* ». Cet avertissement de l'Imam de Sarajevo stigmatise la responsabilité de l'Europe. Or, pour exercer cette responsabilité, a souligné le Cardinal Archevêque, « *l'Europe peut puiser dans ses fondements* ». Le dialogue est possible entre les peuples, mais la « gestion post-conflit » n'est pas une affaire de mots : il s'agit de panser des blessures, qui sont profondes, et surtout d'exercer les droits pour tous : droit au travail, à la santé et à l'éducation. Aussi l'Europe doit-elle aider la Bosnie à sortir de sa grave crise sociale, économique, politique et morale : « *En nous aidant, l'Europe s'aide elle-même* ».

Les débats se sont développés autour de la nature du stéréotype, son processus de formation, son rôle – positif ou négatif – dans les rapports entre les personnes et les peuples. Les notions de respect, tolérance et pardon sont perçues comme des valeurs ou des pratiques qui permettent de sortir de l'impasse dans laquelle les stéréotypes risquent d'enfermer l'autre, tandis que l'apprentissage du « vivre-ensemble », l'acceptation des différences et la prise de conscience de l'enrichissement que permet la diversité sont rendus possibles par une juste éducation. Pour permettre l'édification d'une culture de la paix, le modèle éducatif doit suivre les principes suivants : ne pas tout dire, ne pas tout

transmettre de nos haines et de nos sentiments à nos enfants² ; pour que cesse la peur, c'est l'ignorance qui doit être combattue ; abandonner les systèmes de comparaison et développer le sens de l'hétérogénéité, pour que la diversité soit accueillie comme une véritable richesse pour l'humanité.

Les médias apparaissent comme l'un des vecteurs qui contribuent le plus à la diffusion des stéréotypes, d'où la responsabilité de ceux qui gèrent la communication. Dans un monde en pleine mutation, les stéréotypes culturels changent profondément, et ces changements sont parfois largement manipulés par les médias. Il a été dit que le conflit de l'ex-Yougoslavie a été favorisé par les médias qui ont accentué, ces dernières années, la dramatique résurgence des affrontements ethniques.

La tolérance des différences est, certes, un premier pas pour aller à la rencontre de l'autre, mais il faut aller plus loin en étant capable de valoriser les divergences. D'où le rôle de l'éducation – « le plus court moyen d'encourager le respect d'autrui » –, la culture populaire – cinéma et littérature –, et les moyens de communication sociale. Le pardon apparaît comme nécessaire à la déconstruction des stéréotypes pour le changement des comportements. Les ombres du passé récent qui continuent de se projeter sur les communautés de la ex-Yougoslavie – signe de la fragilité de la paix –, montrent à l'évidence le rôle de l'éducation pour une culture de la paix. Si la tolérance porte sur les actions et non sur les êtres, le respect, lui, est dû aux êtres. Un philosophe et croyant musulman, renvoie chacun au fondement éthique de la croyance religieuse : « Il ne s'agit pas seulement de tolérer l'autre ; on lui doit reconnaissance et amour ». La croyance mène à la liberté intérieure. Quand elle devient idéologie, elle rend impossible le dialogue. Politisée, la prophétie devient instrument de domination. L'unité à laquelle les hommes sont appelés trouve son essence dans la transcendance et dans l'immanence de Dieu. Le vrai problème de l'homme existentiel est l'intériorisation de la foi. Ce ne sont pas les religions qui se rencontrent, mais les croyants. Pour reprendre Goethe : « La tolérance doit évoluer vers l'acceptation, autrement elle est une insulte ».

Qu'est-ce que recouvre le concept *distant et ambigu* de « respect » ? Il est *obéissance* : il s'agit de respecter une loi, un feu rouge, etc. Il est *subjectif* et se rapporte à la *responsabilité* du sujet : je respecte mes engagements. Il est *distance* : se tenir en respect, présenter ses respects. Tout ce qui est respectable implique un ordre ; or, quand l'ordre est injuste, le respecter c'est se faire complice de cette injustice. Le respect des traditions ne signifie pas l'adhésion au

² Le premier article de l'Édit de Nantes, promulgué en France en 1598 par Henri IV, stipule : « *Que la mémoire de toute chose passée demeurera éteinte et assoupie, comme chose non advenue* ».

fondement de ces traditions : la foi morte peut se poursuivre dans une culture religieuse. Au niveau social, l'affirmation du respect renvoie à celle de l'ordre nécessaire de la société. Un stéréotype non respectueux est condamnable.

Selon le délégué du Saint-Siège, quatre thèmes méritent une attention particulière :

1. la religion, créatrice de culture, n'est pas objet de « tolérance », mais de « respect » ;
2. la violence ne peut être commise au nom de Dieu ; or, nous constatons que, même dans les Organismes Internationaux, le stéréotype qui identifie « religion et violence » ne cesse d'être promu ;
3. la croyance religieuse demande à être intériorisée par chacun des croyants, ce qui relève de leur liberté de conscience : nul ne peut forcer un croyant à vivre sa foi à la perfection. Les religions ne peuvent être condamnées pour les dérives de ceux qui se réclament d'elles.
4. le pardon doit être compris dans sa totalité qui engage : la culpabilité de la faute, qui demande d'être lucide et donc capable de se référer à la voix de la conscience, engage vis-à-vis de l'offensé. Il n'est vraiment pardon que s'il est finalisé par l'amour.

P. Jean-Marie Laurent MAZAS, f.s.j.
Conseil Pontifical de la Culture

SEMANA DE TRABAJO DEL CONSEJO PONTIFICIO DE LA CULTURA EN COLOMBIA

El Cardenal Paul Poupard, Presidente del Consejo Pontificio de la Cultura, junto con otros oficiales del Dicasterio, mantuvieron una semana de trabajo en Colombia, del 25 de enero al 1 de febrero, con ocasión de la ordenación episcopal de Mons. Fabio Duque Jaramillo, hasta ahora Subsecretario de este Dicasterio, elegido como IV obispo de Armenia, Colombia.

El 26 de enero, en Medellín, la segunda ciudad del país, el Cardenal mantuvo un encuentro denominado *Diálogos de la Catedral*, que consiste en un coloquio con los representantes del mundo de la cultura. El Cardenal participó con la ponencia: *La identidad católica de los pueblos de América, esperanza para el futuro*, presentando los rasgos constitutivos que configuran su identidad, de donde extraer nuevas energía para la construcción de la sociedad del nuevo milenio. Al día siguiente, martes 27, inauguró el Año Académico en la Pontificia Universidad Bolivariana, la más prestigiosa de la

ciudad y una de las más importantes del país, con una lección inaugural sobre *Santo Tomás de Aquino y la vocación de la Universidad Católica*.

El 28 de enero, el Cardenal, mantuvo una intensa jornada de trabajo en la sede de la Conferencia Episcopal de Colombia, encontrándose los Rectores de la Universidades más importantes de Colombia, así como con los miembros del Comité Permanente de la Conferencia Episcopal de ese País. Se trató de un encuentro de trabajo que mira a proyectar futuras iniciativas conjuntas en el ámbito de la evangelización de la cultura y de la inculturación de la fe en el continente americano. Durante este segundo momento fue presentado el Seminario de Formación para la Pastoral de la Cultura, importante proyecto elaborado por el Departamento de Cultura y Universidades de la Conferencia Episcopal de Colombia, cuya estructura se articula en base al documento *Para una pastoral de la Cultura* del Consejo Pontificio de la Cultura.

El 29 de enero tuvo lugar el encuentro del Cardenal Paul Poupard y el Secretario General del CELAM, los Secretarios Adjuntos y Ejecutivos de diversos Departamentos y Secciones del mismo. Este acontecimiento constituyó un momento de intenso intercambio, así como de perspectivas en orden a próximas colaboraciones. Se realizó en torno a tres intervenciones: 1) La presentación del *Instrumentum laboris* para la próxima Asamblea Plenaria en torno al problema de la *no creencia*. 2) El discurso del Cardenal Poupard a los presentes, en el que presentó una vista panorámica de los campos de pastoral de la cultura en el que el CELAM y el Consejo de la Cultura mutuamente han colaborado, señalando retos precisos. 3) El intercambio de perspectivas sobre los desafíos enunciados tanto en el *Instrumentum laboris* como en el Discurso del Cardenal. Entre las colaboraciones más inmediatas destaca la próxima publicación del *Vademecum* de Centros Culturales Católicos, en cuya traducción, adaptación y presentación han colaborado este Dicasterio, la Pontificia Universidad Católica de Valparaíso y el CELAM.

El día 29 en la tarde, el Cardenal abrió el año académico en la Universidad San Buenaventura, con una Conferencia denominada *El Itinerarium de San Buenaventura y la paradoja de la velocidad. La propuesta sapiencial de un método*. La conferencia propone una visión integral del saber y del conocimiento humano frente a *la dispersión informativa, el ansia de inmediatez y el sincretismo religioso*, inspirado en la conocida obra del *Doctor Seráfico*.

Por último la ordenación episcopal tuvo lugar el sábado 31 en la Catedral de Armenia, donde fue ordenado por primera vez en su breve historia –la diócesis fue creada en 1950– un obispo diocesano. A la celebración litúrgica participaron, junto a los cardenales Paul Poupard y Pedro Rubiano, más de 35 Arzobispos y Obispos.

NOTITIAE

POLÍTICA CULTURAL DEL GOBIERNO ESPAÑOL

La ministra de Educación, Cultura y Deportes del Gobierno español, publicó el pasado mes de noviembre, en las páginas de uno de los principales diarios españoles, un artículo en el que, acercándose al final de la legislatura, exponía los criterios que orientaron la política cultural realizada por su departamento. Sin entrar ahora a juzgar el mayor o menor acierto en la gestión del ministerio, es interesante destacar algunos elementos de ese artículo. El punto de partida es un concepto de arte y cultura no instrumental. Citando a Kant, que definió la belleza como lo que agrada sin interés, la ministra comenta: «La clave de esa definición se encierra en las palabras “sin interés”. Ambas señalan que el arte y la cultura no son instrumentos, sino que representan una forma de enriquecimiento personal que sólo se produce desde la libertad, pues hablamos de saberes y experiencias imposibles de obtener en la vida cotidiana». Para la Ministra, éste es el criterio fundamental que debería guiar una política cultural, que consecuentemente, debería orientar hacia la fruición de los bienes culturales como un tiempo de celebración, «un tiempo durante el cual nos despojamos de la inmediatez del presente y sus condicionamientos, para adentrarnos en el mundo de lo imperecedero y excepcional. Y en este sentido entiendo que toda política cultural, especialmente en Europa, debe descartar radicalmente la conversión de nuestros países en parques temáticos culturales... Pienso que en el terreno de la cultura, la acción del Estado puede y debe facilitar, incitar, pero nunca sustituir la decisión libre, el interés genuino, la curiosidad que lleva a la cadena interminable de preguntas y respuestas. Harold Bloom acierta cuando resume el sentido de todo este argumento identificando el disfrute de la cultura con la renuncia “a placeres más cómodos a favor de otros mucho más difíciles”». Esta apuesta por la gratuidad de la cultura como fuente de crecimiento personal tiene, lógicamente, importantes implicaciones en el diseño de la política educativa. La Ministra lo comenta así: «Los recientes cambios legislativos en la Educación no universitaria contienen una dimensión cultural implícita. Buscan continuar formando el sujeto de la modernidad. Es decir, el tipo de persona conocedora de unos contenidos fundamentales en distintas áreas, capaz de utilizar racionalmente su inteligencia y hacerlo conforme a determinados valores para poder analizar y clasificar un flujo de información hoy abrumador. Podemos mostrarnos escépticos ante las dificultades de formar un sujeto con estas características en la actualidad. El relativismo, el multiculturalismo y el dogmatismo identitario representan serios obstáculos dentro y fuera del sistema educativo. Pero la referencia al sujeto de la modernidad fundamenta, pese a todo, un proyecto educativo, el relativismo y el multiculturalismo, no». En cuanto a la política cultural misma, según la Ministra, se ha orientado en torno a cuatro ejes fundamentales de actuación: conservación y difusión, reconocimiento y estímulo. Los dos primeros se refieren fundamentalmente a la gestión del patrimonio cultural material (archivos, museos,

bibliotecas, monumentos), mientras que los dos últimos se refieren a la creación en campo cultural. La misión del Estado no es, escribe, imponer un canon cultural, sino crear las condiciones para que la creación artística y cultural sea posible, por una parte, y por otra parte, reconocer el mérito de quienes han contribuido significativamente al saber y al arte. Con palabras suyas: «los políticos debemos limitarnos a velar por la garantía del pluralismo y la existencia de la mayor objetividad en la asignación de recursos públicos con fines culturales». Se podrá estar de acuerdo o no con el modo en que la reforma educativa se ha llevado a cabo, pero los presupuestos son muy positivos. El planteamiento de la cultura contenido en estas páginas no está lejos de la noción de cultura que subyace a la Constitución *Gaudium et Spes*, que en el capítulo dedicado a la cultura, la define como «aquello gracias a lo cual el hombre se hace más hombre». Un pensamiento que inspira y mueve la acción del Consejo Pontificio de la Cultura.

Fuente: Pilar DEL CASTILLO, *Política cultural*, en Diario ABC, Madrid, 26 noviembre 2003 (edición digital: <http://www.abc.es/opinion/index.asp?dia=26112003>)

PREMIO AI LABORATORI DI RESTAURO DEI MUSEI VATICANI

Nel 2003 la Biennale Internazionale dell'Arte Contemporanea di Firenze ha reso omaggio ai Laboratori di Restauro dei Musei Vaticani, conferendo il suo massimo riconoscimento, il premio "Lorenzo il Magnifico" per "l'autorevole e prezioso impegno profuso nel campo dell'arte con il continuo recupero dei più grandi patrimoni dell'uomo".

La quarta edizione della Biennale Internazionale dell'Arte Contemporanea, tenutasi dal 6 al 14 dicembre, sotto la direzione del critico e storico dell'arte Professor John T. Spike, ha contato quest'anno la partecipazione di 890 artisti provenienti da settanta nazioni.

Nell'area riservata ai Laboratori di Restauro dei Musei Vaticani sono stati documentati i principali interventi di restauro effettuati nel corso della pluriennale attività "sull'immenso patrimonio artistico ad essi affidato. Dai cimeli delle antiche civiltà del Mediterraneo, egizi, greci ed etruschi, alla statuaria greco-romana, agli argenti ed avori tardo-antichi, [...] sino ai bozzetti in terracotta del Bernini". Una delle opere più significative della mostra – si legge in un Comunicato Stampa della Biennale – "è il calco in gesso della 'Pietà' di Michelangelo, realizzato trenta anni prima del danneggiamento della statua, che permise di restituire il primitivo aspetto al volto della Vergine barbaramente sfregiato".

Cfr. *Vatican Information Service*, 2-12-2003.

ESPAÑA: PROMOVER CULTURA BASADA EN VALORES CRISTIANOS

El Cardenal Antonio María ROUCO VARELA, Arzobispo de Madrid y presidente de la Conferencia Episcopal, instó a los católicos españoles a "renovar nuestra

responsabilidad” en la conformación de una cultura basada en los valores cristianos y en el respeto a la identidad del otro. Así lo afirmó durante la Eucaristía de cierre del V Congreso Católicos y Vida Pública, señalando asimismo que nos encontramos ante “una cultura atravesada por el pecado” en la que hay que volver a insertar criterios que enriquezcan la sociedad frente a la cultura dominante.

Al término de la celebración, el Cardenal procedió a la lectura de un mensaje enviado por el Papa Juan Pablo II a los participantes en el congreso, en el que les animaba a “ser presencia y fermento de la Buena Noticia en sus diversos ambientes”, al tiempo que les invitaba a “servir a la evangelización de la cultura en la sociedad española”.

El encuentro, organizado por la Fundación Universitaria San Pablo-CEU, fue clausurado por su presidente, Alfonso Coronel de Palma, quien incidió en que “la evangelización de la cultura es imprescindible para la evangelización de los hombres”, y que “nuestra fe tiene grandes retos, entre el que destaca la urgencia por el diálogo con la cultura de nuestro tiempo, rescatando con ello todo lo bueno y verdadero de las expresiones culturales actuales”.

El encuentro había sido inaugurado el viernes por el Nuncio de Su Santidad en España, Mons. Manuel Monteiro DE CASTRO, quien explicó la relación entre cultura y civilización, y señaló que “nadie se atrevería a poner en duda, con rigor histórico, que la Iglesia a lo largo de los siglos ha sido inspiradora, promotora y protectora de la cultura, la verdadera cultura, la cultura al servicio del hombre”.

En este sentido, animó a “comunicar en el arte, y mediante el arte, que Cristo ha redimido”, porque son los “laicos los constructores de una ciudad, una civilización nueva, la del amor, la genuinamente cristiana”. El Nuncio afirmó que la evangelización, el anuncio de Jesucristo, “tiene que llegar también a la cultura europea contemporánea”, pues es posible hoy en Europa “vivir en plenitud el Evangelio como itinerario que da sentido a la vida ordinaria y la vida familiar”.

Cfr.: *Noticias Eclesiales* (<http://www.eclesiales.org>), 18-11-2003.

A CHALLENGE FOR THE CHURCH IN ASIA: OFFERING CHRISTIAN HUMANISM IN THE SCHOOLS

In an interview with the Italian Catholic newspaper *Avvenire*, Mgr. Vincenzo Zani, Under-secretary of the Congregation for Catholic Education, reports that 802 of the 1358 Catholic universities are in developing countries. Included in these numbers, he clarifies, are some Catholic higher-education institutes that would be called colleges in other countries. According to the statistics compiled by the Congregation and published in *Avvenire*, Asian countries now have 530 Catholic universities, although Japan’s 39 are not included in this statistic. It seems paradoxical that an increasing number of Catholic universities locate in non-Christian circumstances. The largest number is in India, with 291 universities, followed by the Philippines with 164, and Indonesia with 48. Korea has eight. Thailand, Taiwan, and Pakistan have three each. Sri Lanka has two, and Bangladesh, Iraq, Lebanon, Nepal and Singapore each have one Catholic university.

It is apt to mention here that Asian countries have more than 30,000 Catholic Schools, according to last year's Vatican Statistics, whilst the Church in this continent has around 20,000 parishes. Catholic schools in Hindu India, number more than 17,000, and Islamic Indonesia has 5,350. Buddhist Thailand has 341.

Since they are called "Catholic", especially in the eyes of many of other faiths, emphasises Mgr. Zani, Catholic universities are agents of evangelisation and cultural-professional promotion. They seek to bring the message of the Gospel to professional fields and to the protagonists of society, and indeed sometimes the Catholic university is the only public presence of the Church where other religious activities are restricted or banned. At heart, illustrates the Vatican official, the Catholic University is not only a place to acquire professional qualifications, but also a place to learn concretely a more human way of communication, a place where one can find hospitality and a place to find serenity, respect and space for religiosity. The Catholic University's presence – as a cultural and dialogical milieu – is an effective witness of the Gospel's values in a non-Christian and underdeveloped reality.

Catholic universities in Asia are known for their openness to cultures and academic excellence. The role of the Catholic University clearly is not achieved in the same way in every place. And just as needs vary from place to place, challenges also may vary and demand specific approaches in response to local needs.

However, in some Asian countries, there are attempts to Hinduise or Islamise the school system and rewrite history. Catholic universities need to respond to these fundamentalist trends with dialogue skills and above all through sacrificial service in witness to the Gospel of love. Some universities risk being swayed by transient contemporary trends, turning toward market-driven elitist education and sidelining their original goal of uplifting the poor and helping the underprivileged. Catholic universities in Asia acknowledge that more has to be done to maintain, revive and develop their Catholic identity.

Even though there are many remaining tasks in response to current needs and challenges, the network of more than 560 Catholic universities and higher-education institutes maintains a real public face for the Church in Asia, and are "a lively and promising sign of the fecundity of the Christian mind in the heart of every culture... a well-founded hope for a new flowering of Christian culture in the rich and varied context of our changing times, which certainly face serious challenges but which also bear so much promise under the action of the Spirit of truth and of love" (JOHN PAUL II, Apostolic Constitution *Ex Corde Ecclesiae*, 1990, n. 2).

Sources: *Avvenire*, 4 January, 2004, p. 3; *UCANews*, 10 June, 27 Oct., 28 Nov. 2003, 12 Jan. 2004.

DÍA INTERNACIONAL DE LA LENGUA MATERNA

El pasado día 21 de febrero se celebró en todo el mundo el "Día Internacional de la Lengua Materna", convocado por la UNESCO. En su mensaje para la Jornada, el

Secretario General de la UNESCO, Koichiro Matsuura, afirmó que «hay que favorecer la lengua materna en los sistemas educativos desde la primera edad». Y continuó: «Hoy día sabemos que la enseñanza en la lengua materna y en la lengua oficial ayuda a los niños a obtener mejores resultados y estimula su desarrollo cognitivo y su capacidad de aprendizaje». Según un sondeo llevado a cabo por la misma UNESCO, son todavía pocos los países que han incorporado plenamente el uso de la lengua materna en el sistema educativo. Entre ellos destaca la India, líder en el desarrollo de sistemas educativos multilingües. En todo el país se emplean unas 80 lenguas diversas en los diferentes niveles educativos. África, en cambio, donde se hablan unas 2000 lenguas, es deficitario en este aspecto, pues la enseñanza tiene lugar casi exclusivamente en una de las lenguas de las antiguas potencias coloniales.

El “Atlas de las lenguas del mundo en peligro de desaparición”, realizado por la UNESCO en 2001, señala que en el mundo se hablan unas 6000 lenguas. El 95% de las mismas son habladas por tan sólo el 4% de la población mundial. Se estima que cada mes desaparecen una o dos lenguas, y otras más están al borde de la extinción, ya que dejan de ser empleadas. Por ello, la 30ª Sesión de la Conferencia General de la UNESCO, celebrada en 1999, declaró el día 21 de febrero “Día internacional de la lengua materna”, reconociendo la importancia de la diversidad lingüística y con el objeto de promover la práctica de las lenguas maternas.

Fuente: www.unesco.org

SFIDE PER L'UMANESIMO CRISTIANO

Un interessante articolo, dal titolo “*Un nuovo umanesimo cristiano, sfida del XXI secolo*” a firma di Giorgio CAMPANINI, è apparso sulla rivista *Jesus* (gennaio 2004, p. 15). L'Autore, partendo dal tema di un Convegno Internazionale svoltosi a Roma, presso la Pontificia Università S. Tommaso d'Aquino, nel settembre 2003, “*L'umanesimo cristiano nel terzo millennio*”, cerca di evidenziare alcune sfide provenienti dalla cultura dominante.

Come premessa è necessario ribadire l'impegno dell'umanesimo cristiano a recuperare l'integrità della persona umana, liberandola da ogni tentazione separatista, “anima” e “corpo”, per affermare che l'uomo è uno, indivisibile e irripetibile, come ha tante volte affermato Giovanni Paolo II nel Suo Magistero.

La prima sfida viene individuata nel materialismo, una presenza non certo nuova sullo scenario culturale dell'umanità. Esso, però, si presenta oggi sotto spoglie diverse, con un volto nuovo: non più come forma di negazione teorica dello spirituale, ma come rimozione di esso, in nome di una esasperata e quasi ossessiva attenzione al mondo delle cose. In questo contesto la cultura cristiana ha il compito di riaffermare il primato della persona e dei rapporti interpersonali.

La seconda sfida viene indicata nelle varie forme di nichilismo, soprattutto in quelle manifestatesi in una caduta della speranza e in una passiva accettazione dell'impossibilità di dare un senso alla vita. L'uomo viene, così, a trovarsi nella

condizione di pulviscolo insignificante dentro un ingranaggio, travolto dagli eventi senza possibilità di reagire. L'umanesimo cristiano è sollecitato a promuovere la centralità e il primato «di questa esile e oscillante *canna pensante*, descritta da Pascal, capace, nonostante i propri limiti, di affrontare coraggiosamente la storia».

La terza sfida viene ravvisata nell'indifferenza etica e religiosa, una sorta di rifiuto a confrontarsi con la verità, con l'intento di sottrarsi alla grande missione storica dell'uomo: l'appassionata ricerca del vero. Infatti, ciò che differenzia l'essere umano dalle altre creature, rendendolo unico nello scenario della creazione, è la sua capacità di porsi il problema del *perché* delle cose, cioè la domanda sulla verità. L'umanesimo cristiano, di fronte a questa forma di religione "à la carte", ha il ruolo importante di tenere viva e di partecipare a una entusiasta ricerca del vero, pur nella consapevolezza che la pienezza della Verità trascende, nell'orizzonte mondano, le capacità umane. La vita dell'uomo non può rimanere ai margini della cultura e segnatamente della cultura cristiana, è importante, invece, che diventi sempre più un "luogo" privilegiato per affrontare queste sfide del XXI secolo e per offrire dei punti di appoggio, così da evitare l'appiattimento della persona sul mondo delle cose (cfr. PONTIFICIO CONSIGLIO DELLA CULTURA, *Per una pastorale della cultura*, Città del Vaticano 1999, n. 7ss.).

BARCELONA: FÓRUM UNIVERSAL DE LAS CULTURAS

Del 9 de mayo al 26 de septiembre 2004, Barcelona será la sede del *Fórum Universal de las Culturas-Barcelona 2004*. Se trata de una iniciativa sin precedentes, algo parecido a una Exposición Universal, o unas Olimpiadas, solo que tendrá como protagonista exclusiva las culturas –rigurosamente en plural. El Fórum nace de la propuesta que hizo España ante la UNESCO en 1997, aprobada unánimemente por los 186 miembros de esta organización. Se dio así vía libre a esta iniciativa, la primera de una serie que se irá celebrando en el futuro en otros países.

La finalidad del Fórum, según sus organizadores, es promover el diálogo entre gentes de todas las culturas, creando una gran vitrina de la creatividad y la diversidad cultural de los pueblos del mundo, como una forma de contrarrestar la unificación cultural impuesta por la globalización cultural.

Los organizadores –la UNESCO, el Gobierno Español, el Gobierno regional de Cataluña y la Alcaldía de la Ciudad–, pretenden que el verdadero protagonista sea la sociedad civil. Han privilegiado por ello la participación de asociaciones cívicas y de movimientos de iniciativa popular frente a las instituciones gubernativas y estatales. Se desea con ello implicar activamente a la ciudadanía en el proceso de reflexión, diálogo y debate que a lo largo de los cinco meses del Fórum acompañará las diferentes manifestaciones de tipo cultural. Es decir: un gran happening, al aire libre, que tendrá como marco la ciudad de Barcelona.

El Fórum se articula en siete grandes formatos o espacios. Es interesante mencionarlos para apercibirse de la riqueza y variedad de iniciativas que tendrán lugar durante los cinco meses del Fórum. El primer formato está constituido por los Debates, que constituyen el espacio para el diálogo. Los diálogos –seminarios,

conferencias, jornadas, debates—, más de cuarenta en total, se articulan en torno a tres ejes fundamentales: Culturas de la Paz, Culturas de la sostenibilidad, Culturas de la diversidad: identidades en un mundo global. Las exposiciones constituyen el segundo formato, el espacio de la reflexión. Habrá tres grandes exposiciones en el recinto del Fórum y veintiuna en el conjunto de la ciudad. La plaza, el espacio de la diversidad, será escenario de miles de microactividades: fiestas, conciertos callejeros, pasacalles, mercados de artesanías, una especie de gran bazar, donde será posible conocer de cerca otras culturas. El Festival Internacional de las Artes constituirá el cuarto espacio, el de la creación: danza, música, pintura, fotografía, la creación artística en todas sus expresiones. El Fórum será también el quinto formato, una gran vitrina donde mostrar experiencias de construcción de un mundo más humano. Semejante a éste es el sexto espacio, el de la solidaridad y la cooperación, para facilitar la participación de grupos que no puedan participar por motivos económicos o por situaciones de falta de libertad. A estos espacios, que constituyen el núcleo principal del Fórum, los organizadores han querido añadir dos más, buscando una mayor proyección. Estos espacios son, respectivamente el Fórum Virtual, un gran programa transversal, el programa educativo, y el octavo espacio, pensado para implicar a los colegios y centros educativos en el Fórum, y para promover la educación en los valores.

Toda esta impresionante serie de actividades y encuentros tendrán lugar en la ciudad de Barcelona. Al igual que sucediera en la Olimpiadas del '92, también en esta ocasión la Ciudad aprovechará para rehabilitar una antigua zona industrial, al final de la Avenida Diagonal, una de las más características de Barcelona. Para ello se va a dotar de equipamientos e infraestructuras una zona degradada, lo que supondrán una considerable inversión en cultura.

El Fórum dispone de una página web, en la que puede hallarse ya un calendario de las actividades programadas. La dirección del sitio, en castellano, inglés y catalán, las tres lenguas oficiales del Fórum, es: www.barcelona2004.org

CARDINAL GEORGE ON MODERN CULTURE

On November 20, 2003, Cardinal Francis E. George of Chicago spoke at Rome's Lateran Pontifical University during a conference marking the 10th anniversary of Pope John Paul II's encyclical *Veritatis Splendor*. The encyclical, he said, focused on the fundamental role of faith in explaining the meaning and purpose of human life and its goal of enjoying eternal happiness with God. When life is understood as having a goal beyond the *hic et nunc*, it becomes clear that some actions are morally good and others are morally wrong. "Theological reflection is necessary to help the believer discern what to change in his culture and when he can accommodate it", he said.

Modern culture's exaltation of individualism and its pandering to changing whims are leaving people without firm references to the values and ideas that can unite them and give them a common identity: "modern culture fosters the dissolution of human community, for it lacks any single publicly acknowledged system for

integrating, legitimizing and evaluating human experience”. Modern culture “leaves individuals uncertain of bonds and limits and without a source of shared identity [...] it is a culture, therefore, corrosive of norms – moral or other – a culture that fights any integrating vision of life, including the vision of faith, in the name of personal freedom understood as individual autonomy”, he said.

The Cardinal said the task of the Church is not only to critique cultures, but also to forge a Christian culture marked by fidelity to Church teachings, to the spiritual and corporal works of mercy and to the promotion and defense of human rights.

Source: *Our Sunday Visitor*, 7 December, 2003.

UNE FORMATION DIPLÔMANTE EN ART ET LITURGIE Initiative à l'Institut catholique de Toulouse

Proposer une formation à ceux qui exercent des responsabilités dans le domaine liturgique et de l'art, tel est le but de cette initiative lancée pour la prochaine année universitaire.

De plus en plus de laïcs chrétiens sont amenés à assumer des responsabilités dans l'Église au niveau de la liturgie, de l'art sacré et de la musique liturgique. Bon nombre de pasteurs sont confrontés à des problèmes concernant les édifices dont ils ont la charge. Ils sont également appelés à répondre à des questions touchant à l'orgue lorsqu'ils ont un instrument dans leurs églises. Les relations entre l'Église et les pouvoirs publics concernant le patrimoine ne sont pas toujours bien comprises par tous. Beaucoup d'animateurs et d'organistes manquent d'une vraie compréhension de la liturgie et de ses incidences pastorales.

Un diplôme d'art, liturgie et théologie

Ces diverses raisons ont incité les responsables de la Faculté de théologie, de l'Institut des arts sacrés et de l'institut de musique sacrée à coordonner leurs efforts pour proposer, au sein de l'institut catholique de Toulouse, une formation spécifique consacrée à ceux qui exercent diverses fonctions relevant de l'art et de la musique dans l'Église. À Paris, il existe un Institut supérieur de liturgie qui propose actuellement une formation de ce type. Cependant, à la demande du CNPL, et compte tenu des possibilités qu'offre Toulouse par son corps professoral, il est apparu qu'une formation spécifique pouvait être proposée au sein de notre établissement. Ce Diplôme universitaire d'art, liturgie et théologie (DUALT) concerne donc tout particulièrement les communautés chrétiennes du Sud de la France, mais sans exclusive.

Ce parcours s'adresse prioritairement aux responsables diocésains de pastorale sacramentelle, de musique et d'art sacrés. Il s'adresse aussi à des artistes, tant plasticiens que musiciens. Toutes ces personnes sont amenées par leurs fonctions à formuler un jugement cohérent et pertinent sur les productions et pratiques musicales dans l'Église ainsi que sur les objets ou aménagements d'églises.

Enfin, cette formation s'adresse aussi à toute personne désireuse d'approfondir ou compléter sa culture par des éléments de réflexion en théologie, en Écriture sainte et en philosophie. Elle se fera à partir d'un tronc commun concernant le domaine de l'art et de la théologie ainsi que des unités de valeur spécialisées. Les cours seront dispensés afin que les candidats concernés puissent prendre leurs dispositions en vue d'effectuer cette formation sur deux ans à raison d'un jour et demi par semaine.

Permettre une connaissance plus approfondie de l'art

Sur le modèle des certificats d'études théologiques, ce parcours, réalisable sur deux ans, est bâti en vingt unités de valeur, réparti en quatre sessions et huit cours semestriels.

C'est une formation qui a pour but de permettre une connaissance plus approfondie de l'art dans sa référence au mystère chrétien par des éléments de réflexion théologique, scripturaire et philosophique.

Il s'agit de permettre une meilleure compréhension de la dynamique ecclésiale, et donc de pouvoir préparer l'avenir avec des personnes à la fois compétentes dans leurs domaines et ouvertes, sur les incidences de leurs compétences sur les structures ecclésiales. La pédagogie s'efforcera donc de respecter l'intuition personnelle, l'expérience esthétique de chacun, mais s'enrichira de la pensée théologique et scripturaire.

Ce parcours se fait en lien avec la Faculté de théologie, l'institut de musique sacrée et l'Institut des arts sacrés. Le programme s'articulera autour d'un ensemble de cours communs et de sessions pour tous les candidats ainsi qu'une partie spécialisée selon les domaines propres à chacun ; pour cette partie, les cours seront dispensés par l'Institut de musique sacrée et par l'Institut d'art religieux de Toulouse.

Le parcours sera étudié avec le directeur d'études. Il est possible de l'étaler sur plusieurs années, si nécessaire, et éventuellement de faire valoir des équivalences en certains domaines.

Source : Mgr Émile MARCUS, Archevêque de Toulouse, *Bulletin diocésain de Toulouse* n° 5, mars 2003.

GUATEMALA: CANALE TELEVISIVO PUBBLICO AI MAYA

Il presidente guatemalteco Alfonso Portillo ha dato in concessione le frequenze di un canale televisivo pubblico in favore delle popolazioni indigene dei Maya con lo scopo di contribuire a spezzare un secolare isolamento. Definendo i Maya "un popolo bisognoso e abbandonato a causa del razzismo strutturale che per secoli li ha tenuti ai margini della società", il presidente Portillo ha detto che la concessione "rientra negli accordi di pace del 1996".

Il canale Maya sarà irradiato anche negli Stati meridionali messicani, a maggioranza indigena, al confine con il Guatemala. Il rappresentante dell'Istituto delle lingue Maya, Domingo Lopez, ha espresso soddisfazione per la concessione,

esprimendo l'augurio che attraverso il canale "siano difese le lingue e le tradizioni dei popoli Maya" e ringraziando il governo messicano del presidente Vincenzo Fox, che finanzia la programmazione.

Cfr: *Radiogiornale Vaticano*, 26 novembre 2003, p. 14.

EL CELAM CUENTA CON UN NUEVO OBSERVATORIO DE ANÁLISIS SOCIO PASTORAL

El nuevo *Observatorio* del CELAM, recientemente creado, se dedica a estudiar cambios sociales, entre ellos, las nuevas pobrezas en América Latina, elementos sociales de la realidad cultural de este continente. El *Observatorio* busca acercar materiales técnicos a los obispos que les permitan ampliar su mirada sobre la pobreza y sobre otros muchos fenómenos sociales propios de la realidad que vivimos. Monseñor Carlos Aguiar, Primer vicepresidente del CELAM y obispo responsable del *Observatorio*, ha colocado en el centro de la visión de este instituto que éste sea un servicio primariamente eclesial, es decir, con plena conciencia de la naturaleza de la Iglesia y de sus preocupaciones propiamente pastorales. En cierta medida el *Observatorio* nace de la vida ordinaria del CELAM, en especial de procesos ya existentes en el Departamento de Justicia y Solidaridad. Esta importante iniciativa es una promesa de rica información cultural, desde la cual es posible articular los diversos factores sociales que intervienen en la inculturación del evangelio y la evangelización de la cultura. Los diversos datos especializados de cada esfera social permitirán una mejor lectura cultural, como clave aglutinante de estas aportaciones.

TAIWAN: PRIMO MENSILE CATTOLICO IN LINGUA CINESE

In concomitanza con il Capodanno lunare è uscito in Taiwan il primo mensile cattolico in lingua cinese, lanciato dall'*Istituto di Studi Matteo Ricci*, attraverso la sua casa editrice *Ricci Cultural Enterprise*, curata dai padri gesuiti. La rivista, che si intitola *Renlai (Flauto dell'umanità)*, ha l'obiettivo di promuovere il confronto all'interno della società cinese.

"E' un giornale di opinione che mira a generare un genuino dibattito culturale e sociale all'interno del mondo cinese", scrive nel suo editoriale P. Jacques Duraud, SJ, direttore della rivista. Egli sarà coadiuvato da P. Benoît Vermander e da Claire Shen Hsiu-chen, a capo della redazione.

La rivista contiene editoriali, commenti, interviste, saggi, articoli di letteratura e cinema. Il mensile vuole offrire, inoltre, ai giovani l'occasione di esprimere le loro idee e far sentire la loro voce. Ogni numero della rivista avrà un tema centrale che sarà affrontato soprattutto con una prospettiva culturale.

Cfr: *Radiogiornale Vaticano*, 25 gennaio 2004, p. 11-12.

CAMBIOS EN LA JUVENTUD ESPAÑOLA

El día 25 de febrero pasado, la Fundación Santa María presentó ante los Medios de Comunicación el Informe “Jóvenes 2000 y Religión”, que estudia de forma monográfica la relación entre los jóvenes y la religión. El libro se inscribe en la serie de informes que la Fundación Santa María dedica, desde hace 25 años, al estudio de los jóvenes españoles en su contexto familiar, social y educativo. El estudio ha sido coordinado por Juan González-Anleo, con la colaboración de diversos autores. El libro comprende los siguientes capítulos, La religiosidad de los jóvenes: Creencias, Ritos y Comunidad (*Juan González-Anleo*); La socialización religiosa de los jóvenes (*Pedro González Blasco*); Una tipología socioreligiosa de los jóvenes españoles (*Javier Elzo Imaz*); Los jóvenes españoles y la vocación a la vida consagrada (*Javier Elzo Imaz*); Jóvenes y Religión: Una revisión histórica de los estudios españoles desde 1939 a 2000 (*Francisco Carmona*); Anexo: Metodología (*Pedro González Blasco*). Como los informes precedentes elaborados por la Fundación Santa María, la obra se convierte en un punto de referencia obligado para conocer la religiosidad de los jóvenes españoles del 2000.

A primera vista, los datos no son muy halagüeños. El estudio revela un alejamiento de los jóvenes respecto a las enseñanzas de la Iglesia católica en algunos puntos importantes. La participación en la misa dominical para los jóvenes, se sitúa en torno al 12%. Sin embargo es más preocupante el dato de que sólo el 5 por ciento de los que se declaran practicantes afirman seguir la doctrina de la Iglesia sobre sexualidad. Sólo el 10 por ciento de los practicantes cree que la Iglesia ofrece ideas y valores válidos para orientarse en la vida. La familia cumple cada vez menos una función de transmisión de los valores religiosos, a pesar de que la influencia de los padres es más decisiva que la de los amigos. El informe constata una ruptura que cualquiera que haya tenido experiencia de trato directo con jóvenes ya sabe: mientras el 62 por ciento de los adolescentes de 13 y 14 años se declara practicante, esta cifra se reduce a la mitad, el 33 por ciento, entre los jóvenes de más de veinte años. Se trata de una preocupante sangría, que debería llevar a una reflexión sosegada acerca de sus causas.

Precisamente éste es el tema de la Asamblea Plenaria del Consejo Pontificio de la Cultura. El diagnóstico es, desde luego, preocupante. Pero las estadísticas y los informes no agotan la realidad. En medio de un panorama desolador como es el que presenta este informe, el encuentro del Papa con los jóvenes en el aeródromo de Cuatro Vientos en Madrid, durante su última visita a España en mayo de 2003, representa un mentís a la mentalidad catastrofista. Cerca de 600.000 jóvenes se dieron cita para acoger a un anciano luchador de la fe, a pesar de la martilleante campaña de prensa contraria a la visita del Papa, la ambientación negativa de los medios de comunicación y la presión cultural en contra. El déficit de iniciación en la fe de los jóvenes es preocupante, y su falta de identificación con algunos contenidos de la fe, no lo es menos. Pero sigue habiendo una respuesta generosa ante acontecimientos importantes. Toca a los pastores y a los responsables de la catequesis saber capitalizar el interés y la generosidad que suscita Juan Pablo II, Madre Teresa de Calcuta, la atracción hacia el voluntariado y la demanda de espiritualidad auténtica.

Fuente: www.fundaciónsantamaria.org

LIBRI

PONTIFICIO CONSIGLIO DELLA CULTURA, *Fede e cultura. Antologia di testi del Magistero Pontificio da Leone XIII a Giovanni Paolo II*. Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, 2003, 1576 p.

Dopo molti anni di lavoro, svolto da esperti e collaboratori del Pontificio Consiglio della Cultura, si è finalmente realizzato l'importante progetto di pubblicare un volume contenente gli ultimi cento anni di insegnamento dei Pontefici su tutto quanto concerne i rapporti tra fede cristiana e cultura. Frutto di una lunga e laboriosa ricerca intesa a scoprire e ad evidenziare tutti i luoghi dei numerosissimi documenti del Magistero in cui compare il termine cultura nei suoi significati più vari e nei contesti più diversi, questa antologia vuol essere, innanzi tutto, un omaggio al Fondatore del Pontificio Consiglio della Cultura, il Santo Padre Giovanni Paolo II, in occasione del XXV anniversario del suo Pontificato, e, quindi, una fonte, uno strumento e una guida per tutti coloro che desiderano riflettere sulle realtà culturali del nostro tempo senza mai perdere di vista le esigenze primarie della fede e senza dimenticare l'impegno della Chiesa cattolica nel campo vitale dell'inculturazione e dell'evangelizzazione delle culture.

* * *

Cardinal Paul POUPARD, *Le Pape. Évêque de l'Église de Rome, Pasteur universel*. Collection «Aurore». Paris, Pierre Téqui éditeur, 2003, 216 p.

Cet ouvrage, édité plusieurs fois et traduit en diverses langues, se présente aujourd'hui dans une version nouvelle à l'occasion du XXV^e anniversaire du pontificat de Jean-Paul II. Dans un style précis, l'auteur nous parle de la plus vieille institution du monde, de saint Pierre à Jean-Paul II, deux millénaires d'histoire pour la méditation du croyant et la réflexion de l'historien. A travers ses dix chapitres, le livre parcourt l'histoire, décrit consistoires et conclaves, le ministère et le gouvernement des successeurs de Pierre, et nous donne dans ses derniers chapitres un portrait des papes contemporains.

* * *

Paul POUPARD, *Santi d'oggi. Sei testimoni per il terzo millennio*. Roma, Città Nuova, 2003, 159 p.

Robert Schuman, Madre Teresa di Calcutta, Maurice Blondel, Giuseppina Bakhita, Pier Giorgio Frassati, Giovanni XXIII: sei modelli diversi di santità, sei testimonianze di vita diverse. Questo volumetto del Cardinale Poupard, in traduzione italiana, intende dimostrare che Cristo può manifestarsi in tutti: uomini e donne, giovani e anziani, intellettuali e semplici. La santità si rivela in ogni ambiente, illumina ogni epoca, sa parlare ad ogni persona. Diverse sono le razze e le culture, le scelte e le esperienze di vita, ma Cristo è uno e vivo, sempre, nella Chiesa e nel mondo.

* * *

Michael BREEN – Eamonn CONWAY – Barry McMILLAN (eds.), *Technology and Transcendence*. Dublin, The Columba Press, 2003, 237 p.

In these essays nineteen scholars in four disciplines: philosophy, theology, sociology and cultural studies, offer an interdisciplinary reflection on the role and impact of modern technology in society. In our world technology dominates everyday life in a very pervasive way. But its benefits cannot be denied. You need only consider the technological advances in medicine and other fields of human activity. Therefore, in his essay *From Fear to the Beauty of Mystery* (chapter three), Cardinal Poupard maintains that we should not be afraid of technology, but that the human mind can exercise wisdom in creating and adopting new technologies. This book is an attempt to engage the Christian vision of the human person with questions concerning technological progress.

* * *

Miguel ARTECHE – Rodrigo CANOVAS, *Antología de la poesía religiosa chilena*. 2a ed. ampliada. Santiago, Ediciones Universidad Católica de Chile, 2000, 700 p.

Esta antología reúne las obras más representativas de la sensibilidad religiosa del hombre chileno, una manifestación del patrimonio y de la tradición cultural. A la presente obra, que constituye una versión actualizada de la primera edición de 1989, se agregan cerca de 200 nuevos poemas de autores ya incluidos y de nuevos poetas. En este volumen aparece la profundidad vertical y horizontal de lo sagrado: lo que es cotidiano y superficial se transforma en profundo y duradero. Esta antología rompe además con algunos tabúes y demuestra que existe una poesía religiosa chilena no sólo en el ámbito de la tradición cristiana.

* * *

Jean LAPORTE, *L'œcuménisme et les traditions des Églises*. Paris, Cerf, 2002, 336 p.

L'œcuménisme, selon l'auteur de cet ouvrage au contenu actuel, c'est découvrir ce qu'il y a de foncièrement bon dans les diverses Églises chrétiennes en vue de réaliser l'unité spirituelle entre elles, pour atteindre un jour – ce qui est souhaitable – une unité organique dans la communion eucharistique. Il faut donc mettre l'accent sur les valeurs communes et positives et s'abstenir de toute polémique pour le véritable progrès de cette unité. Jean Laporte expose ses idées personnelles à ce sujet et les suggestions et les initiatives prises depuis le début du mouvement œcuménique, en donnant en même temps une information de base sur les principaux groupes chrétiens.

* * *

ATLANTIS-CENTAUR – FRAMO PUBLISHING, CHICAGO and TERTIA, BUDAPEST, Adam MAKKAI (ed.), *In Quest of the "Miracle Stag": the Poetry of Hungary*, 2000. An Anthology of Hungarian Poetry from the 13th Century to the Present in English Translation, Vol. 1.

BIBLIOTECA "CARITA' POLITICA", ROMA, *Words of Conscience, Gospel of Peace*, 2003. Replies of His Holiness Pope John Paul II to the Presentation of Letters of Credence of the Ambassadors to the Holy See, 1993-2003.

COMMISSION FOR EDUCATION AND CULTURE CBCI CENTRE, NEW DELHI – DBCIC PUBLICATIONS SACRED HEART THEOLOGICAL

- COLLEGE, SHILLONG (India), Joseph ANIKUZHICKATTIL – George PALACKAPILLIL – Joseph PUTHENPURAKAL (eds.), *Understanding Tribal Cultures for Effective Education*, 2003. The present volume brings together the papers and acts of the National Seminar held at Shillong from 1 to 4 November 2002.
- LINKING PUBLISHING Co., TAIPEI, Liang DAN-FONG, *An Oriental Painter's View. Vatican and Italian Churches. Symbols of Western Christian Civilization*. Preface by Card. Paul POUPARD, 2003.
- PAULINES PUBLICATIONS AFRICA, NAIROBI, Cardinal Francis ARINZE interviewed by Gerard O'CONNELL, *God's Invisible Hand*, 2003. The Cardinal's autobiography. – Bénédet BUJO, *Foundations of an African Ethic. Beyond the Universal Claims of Western Morality*, 2003. – Bénédet BUJO and Juvénal ILUNGA MUYA (ed.), *African Theology in the 21st Century. The Contribution of the Pioneers*. Vol. 1, 2003.
- SAINT JOSEPH'S UNIVERSITY PRESS, PHILADELPHIA, Jerome NADAL, *Annotations and Meditations on the Gospels*. Vol. I: "The Infancy Narratives", 2003.
- THE PONTIFICAL ACADEMY OF SCIENCES, VATICAN CITY, *The Cultural Values of Science*, 2003. At its Plenary Session of 8-11 November 2002, the Pontifical Academy of Sciences discussed the various contributions made by scientific activity and education to the culture of humankind. – Federico CESI, *Il natural desiderio di sapere*, testo bilingue – *The Natural Desire for Knowledge*, Bilingual Text, 2003.
- THE SAINT AUSTIN PRESS, LONDON, Peter HODGSON, *The Roots of Science and its Fruits*, 2002. This book on the Christian origin of modern science and its impact on human society is based on the conviction that modern science was made possible by the beliefs about the natural world inherent in Catholic Theology.
- UNESCO, PARIS, Series "Dialogue among Civilizations": 1. *The International Conference in Vilnius, Lithuania, 23-26 April 2001*. 2. *The Political Aspects of the Dialogue of Civilizations*. Proceedings of the International Conference, Kyoto, 3 August 2001. 3. *The Round Table on the Eve of the United Nations Millennium Summit*, 2001.

* * *

- CONFERENZA EPISCOPALE ITALIANA, ROMA, *Atlante delle Diocesi d'Italia*. Opera realizzata per la CEI da Iniziative Speciali De Agostini, Novara, 2000. – *Atti della 51^o Assemblea Generale*. Roma, 19-23 maggio 2003.
- EDIART, TODI (Perugia), Vitaliano TIBERIA, *Il mosaico di Santa Pudenziana a Roma. Il restauro*, 2003. Questo volume si colloca accanto ad altri importanti studi del Dott. Tiberia sui mosaici paleocristiani e medievali di Roma. L'Autore ha curato e diretto gli interventi di restauro di preziosi e celebri mosaici romani.
- EDIZIONI SCIENTIFICHE ITALIANE, NAPOLI, Michele BRONDINO, *Solitudini e speranza nel tempo della comunicazione globale*. Collana "Dialoghi oltre il chiostro", 11, 2003. – Gino RAGOZZINO, *Il giudizio dei morti. Dai papiri egizi al Corano, ed oltre*. "Dialoghi oltre il chiostro", 10, 2003.

- ELLEDICI, LEUMANN (Torino), CONSIGLIO DELLE CONFERENZE EPISCOPALI D'EUROPA – COMMISSIONE EPISCOPALE PER L'EDUCAZIONE CATTOLICA, LA SCUOLA E L'UNIVERSITÀ DELLA CEI, *Università e Chiesa in Europa*. Simposio Europeo, Roma, 17-20 luglio 2003. – Mark SEDGWICK, *Il sufismo*, 2003. “Religioni e Movimenti”, collana diretta da Massimo INTROVIGNE. Un libro sul sufismo, dimensione mistica dell'Islam, con i suoi aspetti spirituali, culturali e sociali.
- IL MULINO, BOLOGNA, Gianni LA BELLA (a cura di), *Pio X e il suo tempo*, 2003. Questo volume, che raccoglie gli atti del Convegno internazionale tenutosi a Treviso dal 22 al 24 novembre 2000, riconsidera il pontificato di Giuseppe Sarto, presentato qui come pastore, riformatore, di fronte al sistema delle potenze dell'epoca e al mondo moderno. – Gaetano QUAGLIARIELLO, *De Gaulle e il gollismo*, 2003. Una vicenda biografico-politica in cui prevale l'elemento carismatico.
- ISTITUTO FRANCESCANO DI SPIRITUALITÀ, PONTIFICIO ATENEO ANTONIANO, ROMA – ASSOCIAZIONE CULTURALE ETERIA, PARMA, Luigi PADOVESE (a cura di), *Atti del IX Simposio di Efeso su S. Giovanni Apostolo*. “Turchia: la Chiesa e la sua storia”, XVII, 2003.
- LIBRERIA EDITRICE VATICANA, CITTA' DEL VATICANO, Mons. Pio Vito PINTO (a cura di), *Commento alla «Pastor Bonus» e alle norme sussidiarie della Curia Romana*. Presentazione del Card. Angelo SODANO. Studium Romanae Rotae – Corpus Iuris Canonici, III, 2003. – PONTIFICIO CONSIGLIO PER I TESTI LEGISLATIVI, *Vent'anni di esperienza canonica (1983-2003)*. Atti della Giornata Accademica tenutasi nel XX anniversario della promulgazione del Codice di Diritto Canonico, Vaticano, 24 gennaio 2003.
- LOGOS PRESS, ROMA, Jesús VILLAGRASA, *Globalizzazione. Un mondo migliore?* Introduzione di Antonio FAZIO, Governatore della Banca d'Italia, 2003. Questo libro descrive l'origine e la natura della globalizzazione, dando, nel contempo, una lettura evangelica del fenomeno.
- PICCOLE SUORE DELLA SACRA FAMIGLIA, CASTELLETTO DI BRENZONE (Verona), *La Santa Famiglia vive nel tempo la salvezza*, 2003. Atti del Convegno, Castelletto di Brenzone, 6-9 settembre 2001.
- PONTIFICIA ACADEMIA MARIANA INTERNATIONALIS, CITTA' DEL VATICANO, Stefano M. CECCHIN, *L'Immacolata Concezione. Breve storia del dogma*, 2003. Questo studio, dedicato al Cardinale POUPARD nel 50° anniversario della sua ordinazione sacerdotale e nel 25° della sua ordinazione episcopale, presenta elementi, fatti e tappe che hanno portato alla definizione del dogma.
- PONTIFICIA ACCADEMIA ECCLESIASTICA, CITTA' DEL VATICANO, *Terzo Centenario (1701-2001)*, 2003.
- PONTIFICIA UNIVERSITÀ LATERANENSE, CITTA' DEL VATICANO, *La Chiesa a servizio dell'uomo. Giovanni Paolo II, XXV anni di Pontificato*, 2003. Gli interventi al Congresso svoltosi presso l'Università Lateranense, dall'8 al 10 maggio 2003, per celebrare i 25 anni di Pontificato del Santo Padre.
- PORTALUPI EDITORE, CASALE MONFERRATO, Sergio MILITELLO, *Fammi voce del Creato. Canto e Musica nella Liturgia*, 2003.
- RUBBETTINO, SOVERIA MANNELLI (Catanzaro), Giovanni GRANDI (a cura di), *L'idea di persona nel pensiero orientale*, 2003. L'idea di persona emergente dal pensiero ortodosso russo e da quello greco.

UNIVERSITA' DEGLI STUDI DI LECCE – LIONS CLUB, MAGLIE (Lecce) – CONGEDO ED., GALATINA (Lecce), Alba IACOMELLA (a cura di), *Etica, scienza e fede nel dominio della complessità*, 2003. Atti del Convegno Distrettuale di Studio, Lecce, 6 aprile 2002.

URBANIANA UNIVERSITY PRESS, CITTA' DEL VATICANO, Fidel GONZÁLEZ FERNÁNDEZ, *Daniele Comboni e la rigenerazione dell'Africa. "Piano", "Postulatum", "Regole"*, 2003. La presentazione di alcuni documenti fondamentali di Comboni inquadrati nel loro contesto storico. – Paolo MICCOLI, *Corpo dicibile. L'uomo tra esperienza e significato*, 2003. – Dimitrios SALACHAS – Luigi SABBARESE, *Codificazione latina e orientale e canoni preliminari*, 2003.

* * *

ALBIN MICHEL, PARIS, Fabienne VERDIER, *Passagère du silence. Récit*, 2003. Aller chercher, seule, au fin fond de la Chine communiste, les secrets oubliés de l'art antique chinois.

CENTRE DU PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO, PARIS, *Le patrimoine mondial 2002. Héritage partagé, responsabilité commune*, 2003. Rapport du congrès international organisé par l'Unesco avec le soutien du gouvernement italien, Venise, 14-16 novembre 2002.

CERF, PARIS, Alexandre GANOCZY, *La Trinité créatrice. Synergie en théologie*, 2003. Un essai de dialogue entre un discours trinitaire et une conception scientifique du monde. – Paul HUOT-PLEUROUX (sous la direction de), *Aux sources de la charité. Les spiritualités*, 2003. Actes du XII^e colloque de la Fondation Jean Rhodain (Lourdes, 23-26 octobre 2002). Approfondir le lien qui unit l'Amour de Dieu et l'amour du prochain. – Philippe MARTIN, *Une religion des livres (1640-1850)*. « Histoire religieuse de la France » 22, 2003. Les livres de piété ont tenu une place fondamentale dans la religion.

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, André VAUCHEZ (sous la direction de), *Ermîtes de France et d'Italie (XI^e-XV^e siècle)*, 2003. L'étude des sources pour mieux saisir l'importance quantitative et qualitative du phénomène érémitique en Occident.

EDITIONS DU FOURNEL, L'ARGENTIÈRE LA BESSÉE (France), Docteur Louis ALBRAND, *Dépression, mal de vivre. Comprendre pour guérir*, 2000.

ENCOUNTERS (EAST WEST CULTURAL EXCHANGES), MONTREAL – TONSAN PUBLICATIONS INC., TAIPEI, Henri DE LUBAC, *Le drame de l'humanisme athée*. Trad. chinois, 2003.

FAYARD, PARIS, René LAURENTIN, *Marie Deluil-Martiny. Précurseur et martyr, béatifiée par Jean-Paul II*, 2003. La biographie de la fondatrice des Filles du Cœur de Jésus, appelée « la Sainte de Marseille ».

FIDES, MONTRÉAL, QUÉBEC (Canada), Léo BONNEVILLE, *Organisation catholique internationale du cinéma (OCIC) : soixante-dix ans au service du cinéma et de l'audiovisuel*, 1998. L'histoire de l'OCIC.

L'HARMATTAN, PARIS, Albert KHAZINEDJIAN, *L'Église arménienne dans l'Église universelle. De l'Évangélisation au Concile de Chalcédoine*, 2002. – *L'Église arménienne dans l'œcuménisme. Des suites du Concile de Chalcédoine à nos jours*, 2002.

- NOUVELLE CITÉ, MONTRouGE (France), René BAZIN, *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*. Nouvelle édition. Préface du Cardinal Paul Poupard, 2003. Cette biographie est une réédition du livre publié en 1921. Épuisé et toujours demandé, les héritiers de l'auteur ont décidé de l'éditer à nouveau.
- PERRIN/MAME, PARIS, Joseph VANDRISSE, *Ce jour-là, Jean-Paul II... 50 dates qui ont marqué son pontificat*, 2003. Une fréquentation de vingt-cinq ans auprès de Jean-Paul II.
- PIERRE TÉQUI ÉDITEUR, PARIS, Pierre DE LAUZUN, *Chrétienté et démocratie*, 2002. Le rapport possible entre l'Église et la société. La vision que le chrétien peut avoir de la société politique de demain. L'histoire et son sens dans une perspective chrétienne.
- PRESSES DE LA RENAISSANCE, PARIS, Père Joseph-Marie VERLINDE, *Parcours de guérison biblique. À l'écoute de la Parole*, 2003. Dans ce livre, l'auteur nous propose d'entreprendre un pèlerinage de réconciliation avec soi-même, avec les autres et avec Dieu.
- PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, PARIS, Jean CLUZEL, *Propos impertinents sur le cinéma français*, 2003.

* * *

- ARQUIDIÓCESIS PRIMADA DE MÉXICO Y EDITORIAL DIANA, CONSEJOS PONTIFICIOS DE LA CULTURA Y PARA EL DIÁLOGO INTERRELIGIOSO – CARD. Norberto RIVERA CARRERA, *Jesucristo, portador del agua de la vida. Qué es "New Age"*, 2003.
- CONSEJO EPISCOPAL LATINOAMERICANO, CELAM, BOGOTÁ, *Globalization and New Evangelization in Latin America and the Caribbean*, 2003. Reflections from CELAM, 1999-2003.
- EDICIONES UNIVERSIDAD CATÓLICA DE CHILE, SANTIAGO, Escritos inéditos del Padre Hurtado: 1. *Un disparo a la eternidad*. Retiros espirituales predicados por el Padre Alberto Hurtado, S.J., 2002. 2. *Cartas e informes del Padre Alberto Hurtado*, 2003.
- PONTIFICIA ACADEMIA DE LAS CIENCIAS, CIUDAD DEL VATICANO, Marcelo SÁNCHEZ SORONDO, *Cien años de Magisterio Pontificio para las Ciencias*, 2003.
- PONTIFICIA COMISIÓN PARA AMÉRICA LATINA – LIBRERIA ED. VATICANA, CIUDAD DEL VATICANO, *Nueva Evangelización en América Latina*, 2003. Actas de la Reunión Plenaria, Vaticano, 24-27 de marzo de 2003.
- PUBLICACIONES OBRA SOCIAL Y CULTURAL CAJASUR, CÓRDOBA, Paulino CASTAÑEDA DELGADO – Manuel J. COCIÑA Y ABELLA (coordinadores), *Testigos del siglo XX, Maestros del siglo XXI*, 2003. Actas del XIII Simposio de Historia de la Iglesia en España y América, Sevilla, 8 de abril de 2002. Un encuentro sobre hombres y mujeres santos como Josemaría Escrivá, Juan XXIII, Ángela de la Cruz, Edith Stein, San Pío de Pietrelcina y otros.
- UNIVERSIDAD DE DEUSTO, BILBAO, Kofi YAMGNANE Y OTROS, *Movimientos de personas e ideas y multiculturalidad* (vol. I), 2003. El "Forum Deusto" ofrece aquí las conferencias sobre los flujos migratorios y la convivencia de diferentes culturas.

SYNTHESIS

Studia

A *Symposium* on the occasion of the 40th anniversary of *Pacem in Terris* organised by the Spanish Episcopal Conference was held in Madrid on the 20th of November 2003. Peace, human rights, and European identity were some of the main themes of the congress. Cardinal Paul POUPARD spoke about the ***Christian Roots of Europe*** (pp. 8-21), and explained why the future European Constitution should make explicit reference to these roots. “I do not believe in the future of a Europe that abandons Christ and tries to go it alone”, he concluded.

Le 20 novembre 2003, le *Symposium sur le XL^{ème} anniversaire de “Pacem in Terris”*, s’est tenu à Madrid, organisé par la Conférence Épiscopale Espagnole. La paix, les droits de l’homme et l’identité européenne ont été parmi les thèmes centraux du congrès. Le Cardinal Paul POUPARD est intervenu sur ***Les racines chrétiennes de l’Europe*** (p. 8-21), et a souligné que la future Constitution européenne devrait logiquement faire une référence explicite à ces racines. « Je ne crois pas dans le futur d’une Europe qui abandonne le Christ pour avancer seule sur son chemin », a-t-il affirmé en conclusion de son intervention.

Il 20 novembre 2003 si è tenuto a Madrid un Simposio nel XL anniversario della *Pacem in Terris*, organizzato dalla Conferenza Episcopale Spagnola. La pace, i diritti umani e l’identità europea sono stati alcuni dei temi centrali del Congresso. Il Cardinale Paul POUPARD è intervenuto all’incontro con una relazione su ***Le radici cristiane d’Europa*** (p. 8-21), e ha sottolineato e ribadito che la futura Costituzione europea dovrebbe logicamente fare riferimento esplicito a queste radici. “Io non credo nel futuro di un’Europa che abbandona Cristo per fare il suo cammino da sola”, ha concluso il Porporato.

* * *

Au cours de la réunion de la Conférence épiscopale des États-Unis d’Amérique, le 20 juin 2003, à St Louis, Missouri, le Cardinal Francis GEORGE, Archevêque de Chicago, a fait une intervention intitulée ***Les laïcs et le milieu culturel contemporain*** (p. 21-30). Il affirme que dans la culture américaine sécularisée d’aujourd’hui, Dieu est considéré – même d’une manière implicite –, comme un rival de l’homme. Toutefois, cette crise ne consiste pas tant dans la contestation d’un dogme particulier ou de la doctrine morale de l’Église, mais elle est une crise de la foi dans le Dieu tout-puissant.

L'évangélisation de la culture ne peut se faire que si les chrétiens l'aiment. C'est alors qu'elle montrera sa capacité à donner des réponses et des solutions efficaces.

Alla riunione della Conferenza Episcopale degli Stati Uniti d'America, tenutasi a St. Louis, Missouri, il 20 giugno 2003, il Cardinale Francis GEORGE, Arcivescovo di Chicago, ha fatto un intervento dal titolo ***I laici e l'ambiente culturale contemporaneo*** (p. 21-30). Il Cardinale afferma che nella cultura secolarizzata americana di oggi Dio è visto, anche se in modo implicito, come rivale dell'uomo. Pertanto, la crisi che viene sperimentata non è tanto la contestazione di un dogma particolare o della dottrina morale della Chiesa, quanto la crisi della fede nel Dio onnipotente. La cultura può essere evangelizzata solo se è veramente amata dai cristiani, e così rileverà la sua capacità di fornire risposte e soluzioni efficaci.

El Cardenal Francis GEORGE, Arzobispo de Chicago, intervino en la reunión de la Conferencia Episcopal de los Estados Unidos, celebrada el pasado 20 de junio de 2003 en St. Louis, Missouri, con una conferencia titulada ***Los laicos y el ambiente cultural contemporáneo*** (p. 21-30). En ella, el Cardenal estadounidense afirma que en la cultura secularizada americana de hoy Dios es percibido, de modo inconsciente, como rival del hombre. Por tanto, la crisis cultural que padecemos no es tanto la negación de un dogma particular o de la doctrina moral de la Iglesia, cuanto una crisis de fe en el Dios todopoderoso. La cultura puede ser evangelizada sólo si los cristianos la aman verdaderamente, de modo que muestre su capacidad para proporcionar respuestas y soluciones eficaces.

* * *

In his speech at the XIII Plenary Assembly of the Symposium of Episcopal Conferences of Africa and Madagascar, held at Dakar, Senegal, on the 1st of October 2003, the Most Reverend Robert SARAH, Secretary of the Congregation for the Evangelisation of Peoples, dedicated one part of his discourse to **the inculturation of the faith** (pp. 31-32). In today's world, dominated by globalisation and western materialist culture, inculturation is of vital importance for Africa, but it is neither folklore nor a simple African varnish on the Christian mystery.

Nel suo intervento alla XIII Assemblea Plenaria del Simposio delle Conferenze Episcopali d'Africa e di Madagascar, tenutasi a Dakar, Senegal, il 1° ottobre 2003, S.E.R. Mons. Robert SARAH, Segretario della Congregazione per l'Evangelizzazione dei Popoli, dedica una parte della sua relazione all'**inculturazione della fede** (p. 31-32). In questo mondo, dominato dalla globalizzazione e dalla cultura occidentale materialistica, l'inculturazione ha un'importanza vitale per l'Africa, non essendo né folklore religioso, né una semplice vernice africana sul mistero cristiano.

En su intervención en la XIII Asamblea Plenaria del Simposio de las Conferencias Episcopales de África y Madagascar, celebrada en Dakar, Senegal, el 1 de octubre 2003, Mons. Robert SARAH, Secretario de la Congregación para la Evangelización de

los Pueblos, dedica un capítulo de su relación a la **inculturación de la fe (p. 31-32)**. En este mundo, dominado por la globalización y la cultura occidental materialista, la inculturación tiene una importancia vital para África, a condición de que no se limite a mero folklore religioso, ni a un simple barniz africano sobre el misterio.

* * *

Mgr Giuseppe LIBERTO, Directeur de la Chapelle Sixtine, écrit sur « **Musique sainte** » **pour la liturgie (p. 32-41)**. Le chant est fruit de la Parole qui résonne dans l'intime du cœur des fidèles. Il n'est pas un chant quelconque, mais un chant « spirituel », un chant qui caractérise soit la prière, soit la communauté priante elle-même. Il exige une double attitude : si 'conserver' est relatif au patrimoine du répertoire antique, 'développer' consiste à créer un nouveau patrimoine. Il conclut son opuscule par un chapitre dédié à la formation musicale et aux devoirs des musiciens dans le cadre de la liturgie.

Mgr. Giuseppe LIBERTO, Director of the *Sistine Choir*, writes on « **Holy Music** » **for the liturgy (pp. 32-41)**. Song is the fruit of the Word singing in the hearts of the faithful. It is not an indifferent song, but a "spiritual" song, marked by prayer and by the praying community. Two tasks are confronted: "conservation" of the rich patrimony of ancient repertory, and "growth" of a new patrimony. He concludes his thoughts with reference to musical formation and the tasks of musicians in the liturgical sphere.

Mons. Giuseppe LIBERTO, Director de la Capilla Sixtina, escribe sobre « **Música santa** » **para la liturgia (p. 32-41)**. El canto es fruto de la Palabra que resuena en lo íntimo del corazón de los fieles. No es un canto cualquiera, sino un canto « espiritual », un canto que caracteriza tanto la oración como la misma comunidad orante. Se requiere una doble actitud: si 'conservar' se refiere al tesoro del repertorio antiguo, 'incrementar' alude al nuevo patrimonio que se debe crear. Concluye su artículo con un capítulo dedicado a la formación musical y a las tareas de los músicos en la liturgia.

Symposia

Du 4 au 10 décembre 2003 a eu lieu la VII^{ème} édition du *Festival International du Cinéma Spirituel Tertio Millennio*, précédé par un Colloque International d'Études sur le thème **Le Christ dans le cinéma – Un canon cinématographique (p. 42-45)**, qui s'est tenu à l'Université pontificale Urbainienne, le 2 décembre, organisé par le Conseil Pontifical de la Culture, le Conseil Pontifical des Communications sociales et la Filmothèque Vaticane, en collaboration avec la « Rivista del Cinematografo » de l'« Ente dello Spettacolo » et l'Université Pontificale Urbainienne.

From the 4th to the 10th of December, 2003 the VII edition of the International Festival of Spiritual Cinema *Tertio Millennio* was held and preceded by an International

Study Meeting on the theme *Christ in the Cinema – A cinematographic canon* (pp. 42-45), at the Pontifical Urban University on the 2nd of December, organised by the Pontifical Council for Culture, the Pontifical Council for Social Communications and the Film Library of the Vatican, in collaboration with the “Rivista del Cinematografo” of the “Ente dello Spettacolo” and the Pontifical Urban University.

Del 4 al 10 de diciembre de 2003 se ha desarrollado la VII edición del *Festival Internacional del Cine Espiritual Tertio Millennio*, precedida de un Congreso internacional de estudios sobre el tema *Cristo en el cine – Un canon cinematográfico* (p. 42-45), celebrado en la Pontificia Universidad Urbaniana el 2 de diciembre y organizado por el Consejo Pontificio de la Cultura, el Consejo Pontificio de las Comunicaciones Sociales y la Filmoteca Vaticana, con la colaboración de la “Rivista del Cinematografo” del “Ente dello Spettacolo”, y con la Pontificia Universidad Urbaniana.

* * *

Le 7 février 2004, au siège de la Faculté de Théologie de Lugano, en Suisse, le Conseil Pontifical de la Culture a organisé, avec cette Faculté, une **Journée d’Études sur la personnalité de Vladimir Soloviev**, à l’occasion du 150^{ème} anniversaire de sa naissance (p. 45-49). Cette rencontre a été suivie par un public nombreux, notamment des personnalités du monde de la culture, des étudiants de l’Université de Lugano, des prêtres et séminaristes, et des religieuses. Le retour à la pensée de Soloviev est d’un grand profit en cette époque de laïcisme agressif en certains milieux, l’État, l’école et la pensée elle même.

On the 7th of February 2004 at the Faculty of Theology of Lugano, Switzerland, the Pontifical Council for Culture and the same faculty held a **study day dedicated to Vladimir Solov’ev**, to mark the 150th anniversary of his birth (pp. 45-49), attended by a large audience, amongst whom were present, alongside men and women from the world of learning, many students from the University of Lugano, as well as priests, seminarians and religious men and women. More than ever a return to the thought of Solov’ev is beneficial, given today’s context of aggressive laicism in the State, in the school and even in private thought.

El 7 de febrero de 2004, en la sede de la Facultad de Teología de Lugano, en Suiza, el Consejo Pontificio de la Cultura y la Facultad, organizaron una **jornada de estudio dedicada a Vladimir Solov’ev**, con motivo del 150º aniversario de su nacimiento (p. 45-49). La asistencia de numeroso público, entre los cuales, numerosas estudiosos, alumnos de la Facultad, sacerdotes, seminaristas y religiosas, demuestra la actualidad de este pensador. El regreso al pensamiento de Solov’ev se revela más urgente que nunca en el ambiente de laicismo agresivo que invade el Estado, la Escuela, y el pensamiento mismo.